

BULLETIN de BAYONNE Musées

2^e SEMESTRE 2005

n°166

Bulletin semestriel édité par la Société des Amis du Musée Basque

Edition et Abonnements : Société des Amis du Musée Basque - Château-Neuf - 64100 Bayonne -
Tél : 05 59 25 45 84 - e-mail : samb.baiona@wanadoo.fr - N° 166 - ISSN : 1148-8395 - Directeur de la publi-
cation : Michel DUVERT - Comité de rédaction : Frédéric BAUDIER, Jacques BLOT, Philippe ETCHEGOYHEN,
Mano CURITCHARRY, Denis DEDIEU, Frédéric DUHART, Michel DUVERT, Isaure GRATACOS, Jean HARIT-
SCHELHAR, Albert IRON, Claude LABAT, Jean-Claude LARRONDE, Claudine LERALU, Anne OUKHEMA-
NOU, Olivier RIBETON, Etienne ROUSSEAU-PLOTTO - Conseil maquette : Martine DUJOLS - Composition
et Impression : Imprimerie du Labourd - Dépôt légal : 2° semestre 2005.

Rédaction : Les recommandations aux auteurs sont envoyées à la demande.

Les articles publiés dans le Bulletin restent l'œuvre exclusive et personnelle de leurs signataires. Le Comité de rédaction n'est pas nécessairement solidaire des théories ou opinions qu'ils expriment. Il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement sur quelque support que ce soit le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur (loi du 11 mai 1957, art. 40-41 ; Code pénal, art. 425).



SOMMAIRE

- 3 LES CASTORS BAYONNAIS OU
L'AUTOCONSTRUCTION COMME SOLUTION
À LA CRISE DU LOGEMENT
- Julie Boustingorry -
- 19 "UN LION CHEF DE MILLE BREBIS" LA FAMILLE
SORHAINDO À BAYONNE À LA FIN DU XVI^e SIÈCLE
- Vincent Hiribarren -
- 35 UNE PEGARRA DÉPOSÉE AU MUSÉE BASQUE
- Jacques Battesti -
- 37 OLLAR JAN : "LE FESTIN DU COQ" CONTRIBUTION À
L'ÉTUDE DES JEUX ET TRADITIONS UTILISANT DES
VOLAILLES
- Thierry Truffaut -
- 67 COMPTE RENDU DE LECTURE
- Michel Duvert -
- 74 HARPE DE VENT
- Michel Duvert -
- 75 *IN MEMORIAM*
GEORGES LAPLACE, PRÉHISTORIEN
- Ignacio Barandiaran -
- 83 *IN MEMORIAM*
ALBERT CHABAGNO (1923-2004)
- Jean Haritschelhar -
- 86 LE CROQUANT DE SAINT-PALAIS
- Frédéric Duhart -
- 87 ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
- 102 IKUSGAIA
- Michel Duvert -



Don du Musée
à la Bibliothèque
oct. 2010





LES CASTORS BAYONNAIS OU L'AUTOCONSTRUCTION COMME SOLUTION À LA CRISE DU LOGEMENT

JULIE BOUSTINGORRY

Résumé :

Lors de la Reconstruction, après 1945, naît le mouvement des Castors, promouvant l'autoconstruction comme solution à la crise du logement pour des hommes n'ayant d'autre capital que leur travail. Remplaçant l'apport-espèces par un apport-travail, ce mouvement, ouvrier par essence, est rapidement représenté au niveau national et aidé par l'État qui encourage ces entreprises privées de construction de lotissements entiers par leurs futurs habitants. L'exemple des Castors bayonnais est assez typique, faisant apparaître toutes les facettes du mouvement, qui ne se limite pas à la construction matérielle d'une cité, mais qui souhaite aussi créer une communauté de vie.

Laburpena :

1945 ondoan, Berreraikuntza hasi zelarik, Castors deitu mugimendua sortu zen. Kapitaltzat lanaz besterik ez dutenendako, norberak elkartasunean etxea eraikitzea bizitegi eskasia denboran, aterabide ona da. Diru-ekarpena lan-ekarpenaz ordaintzen duen langile mugimendu honek ordezkariak laster izan ditu mail nazionalean, eta Estaduak lagundu ditu berek berentzat auzotegi osoak eraikitzen dituzten bizilagun horiek. Baionako Castors-en etsenplua adierazgarria da. Mugimenduaren aurpegi guziak erakusten ditu : ez da bizitegien eraikuntzan mugatzen, bizi-elkarte baten sortzeko xedea ere badu.

MOTS CLÉS

autoconstruction,
logement social,
Castors,
apport-travail,
ouvrier,
Bayonne.

Hitz-gakoak

elkar-eraikuntza,
bizitegi sozial,
Castors,
lan-ekarpen,
langile,
Baiona.

Ce travail sur l'autoconstruction est issu d'une recherche historique, l'analyse d'un phénomène singulier à Bayonne, la réalisation d'une cité selon le système du castorat. L'autoconstruction en France est un thème peu étudié. L'intérêt de l'étude de l'histoire des Castors de Bayonne réside dans le fait que l'analyse ne s'attache pas uniquement à éclairer la réalisation matérielle de la cité, mais aussi la portée humaine de leur entreprise, qui s'affirme avant tout comme ayant un but social : "Nous réaliserons ainsi, entre travailleurs, une véritable révolution sociale, économique et politique, trouvant son expression dans la communauté. Communauté, qui, à l'image de la famille, est le type naturel de la société", selon Jean Lannes, son principal instigateur. Retracer l'histoire des Castors bayonnais ne se limite donc pas à une simple énumération d'événements, c'est tenter de percevoir et de définir "l'esprit Castor".

Cette entreprise marque le paysage bayonnais par la création d'une cité, le quartier actuellement dit de Saint-Amand. En bordure de la route nationale 10, et désormais en plein cœur de l'agglomération bayonnaise, la cité Castor est un quartier unique et singulier de par son histoire.

4 Avant de nous pencher sur l'histoire du groupe bayonnais en particulier, il nous semble indispensable de présenter brièvement le système du castorat, ainsi que son évolution dans un contexte de crise du logement endémique, dont les effets sont ressentis depuis les années 1930. L'incapacité de l'État à impulser le secteur du bâtiment afin que l'offre puisse satisfaire une demande en logements sans cesse croissante, ne fait que plonger un peu plus le pays dans la crise. La France accuse de plus les effets de la dégradation et de la vétusté de son parc immobilier existant. L'État tente alors de restructurer le secteur du bâtiment dans le sens d'une meilleure productivité à travers la mise en place d'un arsenal législatif, qui débute en 1928 avec la loi Loucheur. Les efforts sont de courte durée puisque dès 1938, les finances sont concentrées sur des programmes indispensables à la défense nationale. La guerre marque un coup d'arrêt de la production de logements. Au lendemain du second conflit mondial, la situation française est désastreuse. Les destructions viennent aggraver une crise du logement déjà profonde. La mise en place d'une politique ambitieuse, planifiée et coordonnée de développement du logement social apparaît pour le gouvernement comme le défi à relever à la Libération. Le mouvement Castor se développe en France après la seconde guerre mondiale et est décrit par ses propres promoteurs comme "un regrettable palliatif à la crise du logement". Le castorat n'existe que dans le cadre de cette crise du logement qui se pose comme étant son déterminisme principal. Ce

“regrettable palliatif” semble être un recours indirect à la solution de la crise qui sévit à la Libération.

Le mouvement des Castors se développe à l'échelle nationale et s'inscrit dans ce contexte de crise du logement, où la solution des Habitations à Bon Marché (les H.B.M.), devenues les Habitations à Loyer Modéré (H.L.M.) en 1950 apparaît comme la seule valable dans l'urgence de l'après-guerre. Face au manque d'initiatives publiques, des individus tentent de mettre en place des projets privés, qui passent à l'époque pour des entreprises utopiques.

SORTIR DU TAUDIS

C'est la crise du logement qui est à l'origine du succès rencontré par les organismes d'autoconstruction. Si le mouvement, dans ses débuts, peut paraître comme quelques phénomènes épisodiques d'entreprises marginales menées par des utopistes, il prend, au sortir de la seconde guerre mondiale, une importance que les pouvoirs publics n'avaient ni prévue, ni imaginée. Sorti de sa période d'enfance, le mouvement des Castors en France ressent la nécessité de se fédérer, de s'organiser, que ce soit pour pouvoir faire le poids face aux organismes publics, ou pour développer les conditions idéales de travail sur les chantiers afin d'aboutir à des constructions de la meilleure qualité possible. De plus, une représentation à l'échelon national permettrait de promouvoir cette formule et de la développer partout en France. Le mouvement se structure par lui-même. Il est né d'initiatives privées et veut montrer que sa réputation provisoire est injustifiée. Malgré des divergences sur la forme, le mouvement constitué de petits et grands groupes qui ne rencontrent évidemment pas les mêmes difficultés, la base du castorat leur est commune. Le mouvement coordonné au sein de l'Union Nationale des Castors (U.N.C.) prend de plus en plus d'importance et se développe fortement au début des années 1950. Cependant, l'union ne regroupe que les équipes de province ; parallèlement à celle-ci, d'autres groupements Castors existent en région parisienne. Face à la montée en puissance de ce système, les pouvoirs publics réclament une représentation unique à l'échelon national qui ne saura se faire.

“Tant qu'il y aura des hommes qui n'accepteront pas les pires promiscuités [...] et tant qu'il y aura des taudis : il faudra malheureusement qu'il y ait des Castors” annonce l'U.N.C. en 1952. Mais à cette époque, la majorité des Français est mal logée, ce n'est donc pas là la principale caractéristique des Castors. Pour l'U.N.C.,

“la difficulté d’être Castor impliquait nécessairement que ce soit l’unique moyen de se sortir de cette situation de crise”. En effet, si d’autres solutions s’offraient à eux, les Castors n’auraient sans doute pas fait le choix de se lancer dans une “aventure” risquée et impliquant autant de sacrifices. Ce qui fait apparaître une caractéristique principale des Castors : la volonté de se sortir du taudis en ayant foi en leur aventure.

LA CRÉATION DU GROUPE CASTOR ET DU C.O.L.

En 1949, J. Lannes présente à la mairie et aux futurs Castors son “Projet de création d’une cité de cent logements individuels avec jardins par autoconstruction”. Ce projet marque la naissance du groupe Castor qui se constitue sur la base d’un réseau d’affinités, et le projet est connu de tous par le bouche à oreilles. Dans le but de réaliser une œuvre de qualité, avant d’intégrer l’équipe Castor, le candidat devait remplir une fiche de renseignements contenant son nom, sa profession, ses compétences et ses besoins, ainsi qu’une formule d’engagement à la société (accord et soumission aux statuts et au règlement intérieur, acceptation du Conseil d’Administration et versement mensuel comme participation à la libération du 1/10 du capital souscrit par la société, nécessaire à sa création), ceci dans le but de mieux connaître les aspirations et les capacités de chacun : quelle place pourra-t-il occuper au mieux sur le chantier, ou encore quelles sont ses attentes vis-à-vis du castorat. Loin d’être des entrepreneurs chevronnés, les Castors ne connaissent pas grand chose aux rouages de l’administration publique, ils se lancent pourtant dans ce qu’ils appellent “l’aventure”, en créant une société anonyme à capital variable d’H.B.M., le Comité Ouvrier du Logement. Pour cela, il leur faut près de deux ans de démarches administratives afin d’obtenir non seulement l’agrément de la société, mais aussi les capitaux et garanties indispensables à la réalisation du projet. Dans le rapport moral du 23 mars 1954, le secrétaire du C.O.L. écrit : “Aventure je dis bien, car il fallait être fou pour se lancer dans la bagarre alors que nul espoir, nulle certitude ne se levaient à l’horizon. C’est aussi ce qui fait la richesse de ceux qui ont voulu et qui ont cru”.

Les démarches administratives : soutien de l’Etat et de l’Eglise, opposition de la mairie et incrédulité des Bayonnais

Les Castors agissent afin de résoudre par eux-mêmes leur problème de logement dans le cadre de la législation H.B.M. mise en place à la Libération. À une

période où la crise atteint son paroxysme, des entreprises d'autoconstruction d'initiative privée se développent un peu partout en France. Il ne s'agit en aucun cas de constructions "sauvages". La majorité des réalisations Castors se déroulent à travers un office d'H.B.M., qui doit nécessairement recevoir l'agrément du Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme. Les Castors souhaitent en effet être tout à fait dans la légalité et créer des cités de qualité. Alors que l'Etat n'arrive pas à pallier la crise du logement en promulguant des mesures d'urgence, les groupes Castors affichent l'ambition d'obtenir non seulement un toit à un moindre coût, mais aussi tout le "confort moderne". Et il s'agit réellement d'une grande ambition, les Castors substituant le capital de base nécessaire à la construction d'une maison par un apport-travail. Par là même, de nombreux obstacles se dressent. Mais les Castors ont la volonté de réussir leur projet qui a une dimension idéologique marquée, celle de construire "un quartier type".

Face à l'urgence de la situation, les Castors bayonnais n'attendent pas la réponse du M.R.U. pour s'organiser et décident d'appeler la future société *Comité Ouvrier du Logement*, en reprenant le nom de celle de Pessac en 1949. Dès le début les premières difficultés apparaissent. "Il va sans dire que nous serons traités de fous. Laissons dire et travaillons ensemble." Les Castors ont conscience dès le départ des difficultés qu'ils risquent de rencontrer, en particulier lors des démarches administratives pour obtenir l'agrément de la société coopérative d'H.B.M. à capital variable, qui débute dès 1950. Sans attendre la réponse des pouvoirs publics, les Castors choisissent de commencer à prospecter pour un terrain, à se réunir en Assemblées générales pour suivre l'avancée du projet, qu'ils souhaitent voir aboutir au plus vite. Et si ce dernier remporte un vif succès, il est aussi l'objet de critiques.

Alors que les démarches sont considérablement retardées par des tracasseries administratives, les Castors persistent à faire avancer le projet. Ils préparent les statuts de la société, votent le règlement intérieur, se mettent à la recherche d'un terrain, déposent des demandes de subventions et démarchent pour obtenir des prêts. Ainsi, le 20 novembre 1950, le C.O.L. obtient l'agrément provisoire du M.R.U. La municipalité bayonnaise n'est pas convaincue de la réussite du projet. Le 24 janvier 1951, le bureau du C.O.L. envoie à la mairie une demande de garantie communale. Mais alors que le C.O.L. a obtenu l'agrément du M.R.U., la ville refuse d'accorder quelque garantie que se soit. Les Castors n'ayant aucun capital de base, et donc, aucune garantie, étant donné le refus de la municipalité bayonnaise, les banques refusent toutes les demandes de prêts, face à ce dossier plus que léger.

Pour autant les Castors n'abandonnent pas. Ils persistent à demander la garantie en informant régulièrement la ville sur l'avancée de leur projet, comme l'atteste l'importante correspondance entre le C.O.L. et la mairie de Bayonne. L'équipe ne comprend pas ce refus, étant persuadée de s'inscrire dans la droite ligne de la politique de logement de la municipalité, comme en témoignent les procès verbaux des Assemblées Générales de cette période : "Nous pensions entrer dans ses vues en construisant une cité qui, en outre, ne devait pas dépasser son plan d'embellissement, mais nous étions sans doute trop naïfs pour mériter l'intérêt de nos édiles".

8

Nous n'avons pas d'explication certaine quant à l'obstruction systématique qu'oppose la mairie bayonnaise au projet Castor. Il est possible que la Ville ait refusé sa garantie aux Castors en les percevant comme des concurrents. Leur projet prévoyant cent réalisations, la municipalité pensait peut-être pouvoir construire elle-même, ou tout simplement redoutait-elle de ne pas contrôler quoi que ce soit dans le déroulement du chantier. Les considérations budgétaires auraient pu pousser la municipalité bayonnaise à refuser quelque garantie que se soit aux Castors, afin de se réserver une opération immobilière supplémentaire. C'est du moins ce que pensent les Castors qui affirment lors de leur Assemblée Générale du 9 mars 1956 que "les raisons administratives n'ont été qu'un prétexte à une obstruction systématique [...] en raison de la concurrence que nous ferions à certains, trop jaloux de leurs prérogatives", ceci en parlant de la lenteur dans l'attribution des permis de construire par la mairie. Autre hypothèse, le maire était peut-être effrayé par cette formation, composée essentiellement d'ouvriers et de militants démocrates chrétiens, et craignait qu'elle ne prenne un poids politique. Il était effectivement courant que des critiques s'élèvent contre les groupes Castors que l'on disait noyautés par des syndicalistes ou par des démocrates chrétiens. Peut-être aussi que la municipalité était rétrograde. Les Castors rapportent que le maire de Bayonne, M. Delay, a été choqué de voir une salle de bain dans chaque maison et s'est exclamé lors de sa visite du chantier : "Pourquoi un ouvrier a-t-il une salle de bain ? Il ne fera que la salir !" Mais tous les acteurs municipaux de l'époque ayant disparu, nous nous contenterons d'émettre ces hypothèses, que nous ne pouvons confirmer ou infirmer.

Les Castors, ont nécessairement besoin d'une garantie, communale ou départementale, pour pouvoir obtenir un prêt de l'Etat d'un montant de 90% des travaux. Au département, les conseillers M.R.P. sont favorables au projet et votent la garantie provisoire en novembre 1950. L'éternelle question des crédits trouve enfin un

début de réponse. La garantie définitive du département est accordée le 13 décembre 1951, puis confirmée le 29 mai 1952. Le département joue un rôle décisif dans la réussite du projet des Castors bayonnais, non seulement en leur accordant la garantie indispensable au financement des travaux, mais aussi à travers l'action du Comité Départemental du Logement, le Co.De.Lo., organisme départemental de liaison entre les différents organismes de construction, où des représentants du C.O.L. sont présents lors de chaque commission exécutive, avant même l'existence légale de l'office H.B.M. Le département a décidé de mettre en place une politique d'encouragement à la construction, comme l'ont décidé beaucoup de collectivités locales à la fin des années 1940.

Après deux ans de démarches préalables et avoir confirmé l'espoir de réussite du projet par une promesse de vente d'un terrain à Saint-Amand par l'évêché, le C.O.L. a enfin une existence légale. Après quelques déboires administratifs, notamment l'arrivée de l'agrément à la préfecture à Pau au lieu de Bayonne, l'Assemblée Constitutive peut enfin être réunie, et très rapidement, l'entreprise remporte un franc succès.

Le 8 février 1951, soixante seize sociétaires et une dizaine de leurs femmes sont présents à l'Assemblée Constitutive, qui se déroule après une Assemblée Générale ordinaire. Les objets de l'Assemblée sont la vérification et la reconnaissance de la déclaration notariale de souscription et le versement des 500 000 F, réunis grâce aux versements mensuels des Castors, nécessaires à la création de la société, la nomination des administrateurs et des commissaires aux comptes, l'approbation des statuts et enfin, la constitution définitive de la société. Désormais, le C.O.L. a une existence légale. Il est géré entièrement par les Castors eux-mêmes.

Le C.O.L. est une société anonyme coopérative à capital variable d'H.B.M. Dans son projet, J. Lannes traite ce point dans la partie "Aspect juridique". C'est, pour lui, une société dans laquelle les Castors travailleront ensemble et qu'aucun ne pourra "prétendre chapeauter ou diriger [...] encore moins devenir le premier actionnaire". Il s'agit d'une société coopérative car la législation permet à ce type de sociétés de rester "libres", à savoir qu'elles n'ont besoin d'aucune garantie pour obtenir les permis de construire. Ensuite, le capital est variable car les capitaux grandiront au fur et à mesure que le projet avancera. "Des augmentations de capitaux sont nécessaires au fur et à mesure de la marche de notre société jusqu'à ce que l'ensemble des loyers payés constitue la masse nécessaire à la libération de

l'emprunt". Enfin, il s'agit d'un organisme H.B.M. car toute la législation en matière de construction au début des années 1950 est fondée sur des lois concernant les H.B.M. Sa constitution officielle est un succès pour les Castors, car elle marque la fin de deux années de démarches administratives. "C'était là une étape importante franchie". Nous avons trouvé fréquemment chez les anciens Castors des coupures de presse annonçant la constitution de la société, fait assez significatif d'après nous de l'importance accordée à cette "co-victoire".

Pendant la durée du chantier, nous avons observé de nombreux départs et abandons pour diverses raisons. Mais ils sont vite comblés, les demandes de participation au chantier étant nettement plus nombreuses. Lors de l'admission des nouveaux membres, les anciens Castors votent à main levée afin de déterminer qui rejoint leur groupe. Les réunions du Conseil d'Administration soulèvent fréquemment la question de la difficulté de la vie du Castor, ceci tout au long du chantier qui dure de 1951 à 1954. Les membres du bureau du C.O.L. ont conscience de l'effort que demande ce système, tant sur le plan financier, avec les mensualités et les cotisations, que sur le plan physique, avec le nombre d'heures passées sur le chantier, ou encore sur le plan personnel, avec les sacrifices qu'implique le chantier auquel chacun consacre obligatoirement une semaine entière de congé, en plus des heures mensuelles, les nombreuses absences altérant la vie familiale. De plus les critiques et sarcasmes de la part des autres Bayonnais vont bon train, quant à la réussite du projet, considéré la plupart du temps comme une folie douce. L'attente est longue et incertaine avant que le projet ne puisse avoir une chance de se réaliser. Certains Castors doutent, et les premières défections ont lieu. Ceux qui partent sont remboursés de leurs versements effectués au C.O.L., mais non de leurs heures de travail, chacun ayant bien conscience qu'elles représentaient la principale source d'économies réalisables par la société dans le cadre du système castor.

LA SPÉCIFICITÉ DE L'AUTOCONSTRUCTION : APPORT-TRAVAIL, AUTOGESTION

L'accession à la propriété a toujours été sélective financièrement, en particulier par l'apport initial. Ainsi, certains des Castors de Bayonne confient avoir, à l'époque, réalisé des économies afin de pouvoir acquérir leur propre maison dans le cadre de la loi Loucheur, mais ont opté pour la formule du castorat qui leur a permis d'accéder plus rapidement à un logement bénéficiant de tout le confort

moderne. L'organisation rationnelle du chantier et de la construction a certes pour but de réaliser le plus vite possible et au moindre coût des maisons de qualité, mais elle a aussi une autre portée, celle de démontrer la capacité ouvrière de gestion, comme l'écrit J. Lannes dans son projet : "la grande preuve à apporter sera celle qui dira que des travailleurs ont construits eux-mêmes leur cité et qu'ils ont vaincu toutes les difficultés [...]". Cette recherche d'un maximum d'économie est encore confirmée par un fait assez remarquable : le C.O.L. passe un contrat avec la prison de Bayonne afin de pouvoir embaucher de la main d'œuvre carcérale sur le chantier, moins coûteuse que des ouvriers "normaux".

Les Castors ont réellement conscience que grâce à cet apport-travail ils réaliseront les plus grandes économies. Ainsi, les membres du bureau du Conseil d'Administration décident de rémunérer toute heure de travail supplémentaire sur le chantier, non en argent, mais en heures de travail inscrites sur le compte personnel du Castor. Cependant, la politique des Castors quant au décompte de ces heures a ceci de particulier : en plus d'être particulièrement sévère, elle est totalement égalitaire, c'est-à-dire que toutes les heures de travail effectuées par des Castors sur le chantier ont la même valeur, y compris celles effectuées par des ouvriers spécialisés. Aucune discrimination, telle est la politique du bureau. Dans l'effervescence des idées coopératistes qui suivit la fin de la seconde guerre mondiale et qui se prolonge par la co-gestion, les Castors, eux aussi, souhaitent démontrer leur capacité de gestion par la création de coopératives nées des communautés de travail.

Ainsi, le chantier est entièrement organisé par les Castors eux-mêmes, qui cherchent le meilleur système afin de rationaliser au maximum le travail dans l'optique d'un rendement le plus grand possible. Si certains chantiers Castors sont issus directement de coopératives de production, pour beaucoup d'autres responsables Castors issus du mouvement syndical, comme c'est le cas pour l'équipe bayonnaise, ces chantiers peuvent apporter la preuve que les ouvriers étaient en mesure de gérer leurs affaires, et que les chantiers ont une vertu pédagogique et politique, dont les objectifs sont supérieurs à la création de la cité.

LA CONSTRUCTION DE LA CITÉ : LE CHANTIER, UNE AFFAIRE D'HOMMES

La mise en chantier du terrain est une étape importante, déjà perçue comme une première victoire. Le fait que l'avenue qui traverse la cité porte le nom de 7

août 1951, date du premier coup de pioche, en témoigne. L'évêché vend un terrain qui lui avait été légué par donation, le terrain de Saint-Amand. C'est sur ce terrain que se construit aussi réellement le groupe Castor. Le chantier est une affaire d'hommes où le travail de construction des maisons cimente aussi une communauté de travail, dans laquelle se cristallisent les idéaux fondateurs de la société. La construction est un moment fort de la vie des Castors. Tous en gardent un excellent souvenir, malgré la dureté des conditions de travail, la longueur du chantier et l'ampleur de la tâche à accomplir. En effet, alors que généralement les groupes castors sont réputés pour avoir utilisé du matériel sophistiqué ou novateur, l'équipe bayonnaise bénéficie de peu de moyens : des brouettes, des pondeuses à parpaings, des wagonnets sur rails afin d'évacuer la terre terrassée !



Wagonnets utilisés sur le chantier pour le terrassement du terrain, poussés et vidés manuellement par les Castors, vers 1952.

Tous ont une anecdote à raconter, souvent un moment drôle : une bataille de boue quand ils récuraient le canal, ou encore quelque repas pris sur le chantier. Et si la plupart ne parlent de la première phase de "l'aventure" castor que comme un moment d'attente, parfois de doute et d'incertitude quant à l'aboutissement du projet, tous s'accordent à considérer la construction comme une belle période, comme en témoignent les résultats des enquêtes écrites et orales menées à ce sujet : "Le meilleur souvenir ? Quand on était un maximum [...] pour voir les premières maisons s'élever". Une franche camaraderie se développe durant le chantier,

au vu du travail accompli. Mais si le chantier est une affaire d'hommes, il ne faut pour autant pas oublier le rôle important qu'ont joué les femmes, au moins autant Castors dans l'esprit que leurs maris, même si leur présence sur le chantier reste exceptionnelle, essentiellement lors de grands événements festifs. Elles ont bien conscience de leur rôle de soutien moral, souligné aussi par les hommes lors d'entretiens oraux ou dans les enquêtes écrites.

Le chantier a démarré, mais les Castors n'oublient par leurs motivations profondes, notamment la principale : lutter contre le taudis et les conditions précaires de logement. Ainsi, en septembre 1953, le Conseil d'Administration délègue un de ses membres pour aller assister aux journées d'études sur les mal-logés. En juin 1954, il envoie encore un Castor assister au congrès de l'Union Nationale des H.L.M. L'équipe bayonnaise se tient ainsi au courant de la situation générale en France. Constatant que la crise sévit toujours à Bayonne, ils décident de se lancer dans le soutien d'opération de construction d'H.L.M. dans d'autres villes, mais aussi dans une seconde tranche de construction : le "groupe des quinze", comme ils l'appellent. En chantier jusqu'en 1957, alors que la première tranche de construction est terminée depuis 1954, le principe du volontariat de participation des premiers Castors sur ce second chantier afin d'accélérer et d'aider les nouveaux est retenu. Le règlement de chantier reste globalement inchangé, mais le problème de la main d'œuvre se pose, et il est remarquable qu'un nombre supérieur d'ouvriers salariés, embauchés pour les besoins du chantier, travaillent sur cette seconde tranche de construction. Malgré tout, en 1957, les Castors ont construit quatre vingt quinze maisons, bénéficiant de tout le confort moderne.

13

UNE DIMENSION HUMAINE : "ESPRIT" CASTOR ET RÉVOLUTION SOCIALE

La dimension humaine de l'entreprise est affichée dès le projet de J. Lannes en 1949, insistant sur un idéal de communauté, de solidarité, et de "déprolétarianisation", sorte de libération de la condition ouvrière par l'accession à la propriété. La singularité des Castors est effectivement la portée idéologique de leur mouvement. Ils se refusent à être de simples entrepreneurs. Le castorat, en plus de se poser comme un "palliatif à la crise", s'affirme aussi comme une revendication ouvrière.

Mouvement ouvrier par essence, il revendique le droit à la propriété, en réduisant le coût de construction des maisons par un apport-travail, qui vient substi-



tuer l'apport-espèces. Mais il se réclame aussi être la démonstration des capacités ouvrières de gestion. Il affiche enfin la volonté de construire des maisons de qualité, ainsi que des cités à l'échelle humaine. "Une cité n'est pas seulement la conjonction géographique d'un groupe de maisons. Il s'agit alors d'un pâté de maisons. Et le mot "pâté" a bien sa signification. [...] Une cité s'administre elle-même". Ces idéaux qui animent le groupe et sont à l'origine de la formation de cet "esprit castor" s'affirment dans le nom des rues, qui, dès 1954, font l'objet de grandes discussions lors des assemblées générales. Ainsi, l'"Avenue du 7 août 1951", dénommée en l'honneur du premier coup de pioche, traverse la cité de part en part. L'"Avenue des Castors", et en parallèle la "Route du travail", sont aussi dédiées au souvenir du chantier. Les noms des rues ne doivent pas évoquer, pour les Castors, seulement les origines de la cité, mais aussi la foi qui les anime. La tradition démocrate-chrétienne est sensible dans l'appellation de la "Rue des Compagnons d'Emmaüs". Elle devait à l'origine s'appeler la "Rue de l'abbé Pierre", qui a lancé son appel à l'hiver 1954. Or, le fait que les Castors aient opté pour le nom d'une collectivité plutôt que pour celui d'un seul personnage est significatif en lui-même, mais traduit aussi la volonté de lutter en faveur de l'aide aux mal logés. La "Place de la Paix" est la place la plus grande du quartier, et il est notable que toutes les places de la cité sont dédiées à la paix, comme la "Place du Docteur Schweitzer" (Prix Nobel de la paix en 1952) ou la "Place Gandhi". Les Castors font ainsi de leur cité le support matériel d'affirmation de l'idéologie qui les caractérise.

Dès le début, J. Lannes affirme un but idéologique, une "révolution [...] trouvant son expression dans la communauté" : "Par les hommes, avec les hommes et pour les hommes". L'idéologie développée dans le *Projet de création d'une cité de 100 logements individuels avec jardin par le système d'autoconstruction*, à l'origine de la réalisation bayonnaise, est d'inspiration démocrate chrétienne. En effet, dans le cadre de la démocratie chrétienne, le christianisme est perçu sous son aspect culturel et éthique. Par conséquent, elle s'adresse aussi aux non-croyants. Tous les Castors ne sont donc pas des démocrates chrétiens, mais ont une idéologie qui s'en rapproche ou s'en inspire fortement. Leur premier point commun est l'action : agir pour ne pas subir. Ensuite, les démocrates chrétiens ont marqué leur différence avec le socialisme démocratique en défendant la petite propriété privée, but avoué des Castors. Enfin les démocrates chrétiens reprochent son individualisme au libéralisme. Les Castors, eux s'organisent selon une idée communautaire, refusant tout individualisme dans un groupe : "Ensemble, nous ferons notre cité" affirme J. Lannes dans son projet.



“L’ampleur de la tâche que nous nous sommes assignés, les difficultés de tous ordres que nous ne manquerons pas de rencontrer, commandent que nous ayons tous un même esprit au service d’un même devoir”. Tel est défini l’esprit qui doit animer chaque membre du groupe Castor dans les statuts du C.O.L. en 1951. L’esprit Castor s’affirme au fur et à mesure que le projet avance. Ils ont conscience de l’acuité du problème du logement à la solution duquel ils ont résolu de “contribuer avec leurs propres moyens”, à savoir l’union. Ils ont la volonté de construire “un quartier-type” et mettent au premier plan l’esprit communautaire qui, selon eux, doit nécessairement animer l’équipe. Dès la présentation du projet, J. Lannes insiste sur le caractère résolument communautaire de l’entreprise : “Nous ne bâtissons pas chacun notre maison ; nous bâtissons ensemble notre cité”. Les Castors ont conscience collectivement de la nécessité d’être unis. La preuve la plus flagrante est, selon nous, la construction de la maison de J. Lannes : obligé de quitter le groupe Castor en 1951 pour des raisons professionnelles l’amenant à quitter la région, les Castors votent à l’unanimité de lui construire sa maison durant la seconde tranche de construction dans le cas de son éventuel retour. Il s’agit de la seule maison qui ne soit pas mitoyenne !

15

“Dans la société actuelle, nous sommes individuellement des faibles, des exploités. Exploités dans notre travail qui n’est pas suffisamment payé, exploités dans nos logements – pour ceux qui en ont – où nos gosses manquent d’air, exploités dans nos pensées par ceux qui s’en servent pour des ambitions personnelles”. Dans l’introduction de son projet de création d’une cité par le système d’autoconstruction, J. Lannes dénonce bien la société. C’est, d’après lui, les faiblesses de cette société qui doivent pousser les hommes à se réunir et à agir ensemble contre cet état de fait. Il dénonce une société “sans règle”, où “tous les hommes sont libres”, mais où “les plus forts et les plus malins exploitent les faibles et les gens honnêtes”. Il compare la société à une “jungle”, où règne la loi du plus fort et où “la vie devient une épreuve de force”. Il s’agit donc bien d’un moyen de lutte contre une situation que la société leur impose. Refusant d’être “exploité”, l’auteur appelle à l’union pour mieux lutter : “Mais un fort ne peut rien contre des faibles qui s’unissent. Seul, aucun de nous ne pourrait se libérer de sa situation, ni bâtir sa maison ; ensemble nous y parviendrons. Et nous aurons ainsi posé un acte d’homme libre”. L’autoconstruction apparaît bien comme un moyen de se libérer d’une situation intolérable, pour des hommes qui se sentent esclaves d’une société qui ne leur convient pas.

LA VIE DANS LA CITÉ

La vie dans la cité s'organise un peu avant la fin du chantier, dans la mesure où certaines maisons sont habitées avant la fin des travaux. Se dégage tout d'abord la communauté des hommes, née du travail, qui se mue en communauté de vie. Les femmes, elles, investissent la cité qui devient leur espace de vie. L'arrivée des enfants renforce un peu plus le sentiment de communauté, chacun s'occupant des enfants du voisin. La vie s'organise plus tard autour de points géographiques centraux, réunissant l'essentiel de la sociabilité : l'épicerie, rendez-vous quotidien des femmes, le bureau de gestion de la cité des hommes, la Ferme, centre social pour tous, mais particulièrement pour les enfants, et enfin l'église, réunissant l'ensemble de la communauté. Ces lieux symboliques cristallisent la vie de quartier, permettant aussi une vie communautaire. Les principes affirmés dès le début dans le projet de J. Lannes semblent donc effectivement régir la vie de la cité, qui se pose ainsi comme une affirmation de l'esprit Castor. Ils développent une identité communautaire forte, autour du castorat. Cette identité se marque notamment par l'appropriation de la cité à travers le nom des rues, connotés socialement et idéologiquement. La cité porte donc la marque du castorat, dont elle se pose comme l'emblème.

16

Si l'idéologie politique n'a pas eu un grand écho au sein des Castors, le but humain de l'entreprise, en revanche, les a beaucoup motivés. Ils affirment leur fierté d'avoir réalisé leur cité, ainsi que les idéaux qui les ont animés, à savoir la solidarité et la communauté. Les hommes, forts de leur communauté de travail déjà existante, s'organisent dans un premier temps pour la préserver, puis pour créer une communauté de vie, qui nécessite l'intégration des femmes dans leurs activités, dans un second temps. Moins enfermés dans l'organisation de la vie familiale et de toutes les contraintes qu'elle suppose, les hommes s'investissent dans l'organisation de la vie festive et technique de la cité, dans la droite ligne de leur action passée, au sein du C.O.L.

La nostalgie de l'enfance et de l'adolescence influence énormément certains individus, à tel point que le quartier qu'ils investissent de sens n'est pas celui où ils vivent mais celui de leur jeunesse. Ainsi, le fait que les enfants de Castors cherchent à revenir dans le quartier peut être considéré comme le fruit de la nostalgie de leur enfance dans la cité. Nous pouvons aussi considérer que ces retours sont le signe de l'existence actuelle de "l'esprit Castor" chez les jeunes générations, au vu de leurs actions au sein de la cité afin de raviver la vie de quartier,

selon des bases anciennes, c'est la persistance de cet "esprit", ce quelque chose qui les a marqués et qui les réunit, qui donne l'impression d'une grande fraternité. Sans pouvoir définir clairement une communauté Castor actuellement, il est certain que la communauté des anciens Castors a construit une identité communautaire forte, qu'elle assume comme particularisme, et qui est reconnue comme telle par les autres. Un groupe constitue son identité en assimilant son histoire. Les nouvelles générations, par un processus d'identification culturelle en adhérant à l'esprit Castor, choisissent cette identité communautaire comme étant leur singularité à eux-aussi, et sont surtout reconnus comme tels. Cette identité communautaire est encore affirmée de nos jours à travers la nouvelle vie de quartier que les nouveaux Castors tentent de mettre en place.

Les Castors bayonnais ont donc laissé une trace marquante de leur aventure à travers la persistance de l'existence de leur cité, plus connue désormais sous le nom de "Cité Saint-Amand". Mais ils laissent aussi, et ce de façon moins sensible, une mémoire, une histoire singulière à Bayonne, qui méritait bien quelques lignes. ■

Note

Toutes les expressions entre guillemets sont des extraits du "Projet de création d'une cité de 100 logements individuels avec jardins par autoconstruction" de J. Lannes, datant de 1949. Cette étude a été menée d'une part grâce au dépouillement des archives du C.O.L., surtout les procès verbaux des Assemblées Générales, de 1951 à 1954, et d'autre part grâce à l'aide précieuse des Castors qui ont bien accepté de m'ouvrir leurs placards afin de me laisser libre accès à leurs archives privées, mais qui ont également bien voulu me livrer leurs témoignages.

Bibliographie

- Il est remarquable qu'il existe très peu d'ouvrages sur les expériences Castors au niveau national. Il existe en revanche de nombreuses monographies, écrites par des Castors sur leur expérience propre, témoignages et mémoire d'entreprises exceptionnelles.
- BANCON Daniel, *Les Castors de l'Alouette*, 141 p., éd. Princi Néguer, Toulouse, 1998.
- BOUSTINGORRY Julie, *Les Castors bayonnais, un exemple d'autoconstruction*, C. THIBON (dir.), maîtrise d'histoire contemporaine, Pau, 2002.
- FROIDEVAUX L. Décembre 1949, "Une réalisation ouvrière : les Castors de Bordeaux", *Les Cahiers du travail*.
- INIZANT H., *Les pratiques d'autoconstruction des années 50 aux années 60*, 170 p., thèse publiée à Nanterre, 1981.
- N° spécial de *Castor Service*, bulletin de l'U.N.C. 1952, *La première cité "Castor"*, témoignage de BANCON D. et MERLE P., publication du C.O.L. de Pessac, 51 p., octobre 1952.



“UN LION CHEF DE MILLE BREBIS” LA FAMILLE SORHAINDO À BAYONNE À LA FIN DU XVI^e SIÈCLE

VINCENT HIRIBARREN

Résumé :

Deux frères, Saubat et Johannes de Sorhaindo sont lieutenants du maire à Bayonne à la fin du XVI^e siècle. Par leur forte personnalité, ils s'imposent dans nombre de domaines comme les travaux de l'Adour, la défense de la ville, la religion... Leur pouvoir engendre des tensions, mais leur conception de la politique de la ville est telle qu'ils s'identifient entièrement à sa cause. Ils sont Bayonne.

Laburpena :

Bi anaia, Saubat eta Johannes Sorhaindo Baionako auzapezaren laguntzaile-lehenak dira XVI. mende azkenean. Beren nortasun sendoari esker itzal handia dute eremu askotan : Aturriko lanak, hiriaren defentsa, erlisionea... Heien botereak tirabirak sortzen ditu, baina hiriaz duten ikuspegi zabalak Baionaren nortasuna bera islatzen du. Baiona dira.

19

MOTS CLÉS

Bayonne,
XVI^e siècle,
Sorhaindo,
lieutenants du maire,
bien public.

Hitz-gakoak

Baiona,
XVI. mendea,
Sorhaindo,
auzapezaren laguntzaile,
ontasun publikoa.

Capitaines, marchands, échevins, lieutenants du maire, les Sorhaindo ont joué tous ces rôles à Bayonne au XVI^e siècle. Où que l'on aille à Bayonne à cette époque, il est impossible de ne pas croiser un Sorhaindo. Cette famille qui a étendu ses ramifications dans tous les organes du pouvoir de la ville est partout. Deux frères sont à l'origine de sa richesse : Saubat et Johannes ¹. Ces deux personnages, car ils sont des personnages dans tous les sens du terme, retiennent particulièrement l'attention et ce à tel point que leur pire ennemi, le gouverneur de Bayonne appelle Saubat "lion chef de mil brebis" ².

Bayonne à la fin du XVI^e siècle est une ville menacée de toutes parts. À la frontière des royaumes d'Espagne et de France, proche du Béarn protestant, la ville jusqu'en 1598, risque à tout moment de subir une attaque. Il est nécessaire pour elle d'être vigilante de tous les points de vue. De plus, l'Adour est ensablé, il faut creuser jusqu'à l'Atlantique en ligne droite. C'est dans ce contexte de crise qu'émerge une famille qui maintient l'ordre dans la ville et tente d'en assurer la prospérité.

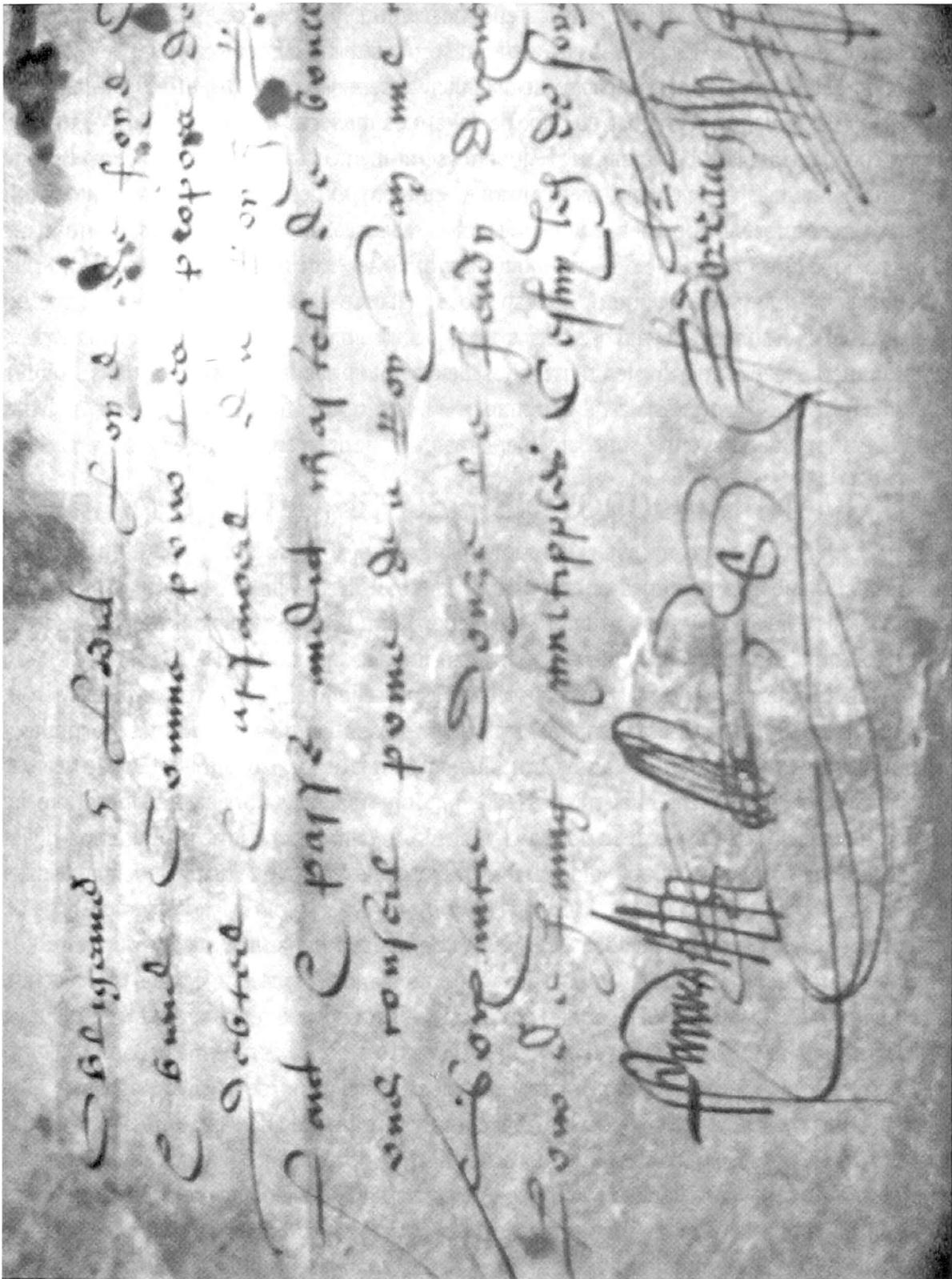
En effet les deux frères ont exercé la charge la plus haute qu'un bourgeois de la ville puisse exercer à Bayonne, c'est-à-dire la lieutenance de la mairie. Cette charge consiste à remplacer le maire, de la famille des Gramont à l'époque, quand celui-ci est absent. Et autant dire de suite qu'il est très souvent absent et que les frères Sorhaindo ont eu très souvent les mains libres.

Des années 1550 aux années 1590, les Sorhaindo vont donc peser de tout leur poids sur le destin de Bayonne à une époque de guerre mais aussi de pauvreté relative de la ville. Ils interviennent donc à un moment crucial de son développement et en sont le véritable moteur.

LES ORIGINES DE LA FAMILLE

Rechercher l'origine des deux frères et de la famille n'est pas chose facile. Il existe bien une trace d'un procès mentionnant un certain de Sorhaindo en 1519 marchand de vins de Saint-Jean-de-Luz ³. Cependant ce marchand qui doit être leur père a dû acquérir le droit de "vesinage" de Bayonne, c'est-à-dire de bourgeoisie dans les années suivantes. Pourtant il n'est fait aucune mention des deux fils avant leur accession aux charges municipales. Leurs dates de baptêmes ne peuvent être retrouvées, les registres paroissiaux de Bayonne débutant en 1586.

Les deux personnages dont il va être question ici n'ont donc ni date de naissance ni origine assurées. Leur nom basque confirme seulement l'origine du père qui vient bien de Saint-Jean-de-Luz. Et ce premier point est un fait important, car on ne relève dans les années antérieures aucune trace de Sorhaindo à Bayonne ; pourtant en quelques décennies, les fils de ce marchand réussissent à gravir les échelons du pouvoir. Dans un milieu



Extrait du contrat passé en 1572 entre Louis de Foix, ingénieur du roi, et Saubat de Sorhoindo, "soubsmair" de Bayonne, pour l'ouverture de la nouvelle embouchure de l'Adour.

Archives Communales de Bayonne, DD22.

bourgeois bayonnais assez fermé à cette époque, surtout pour les charges municipales, le fait est notable. Les Sorhaindo arrivent à s'immiscer assez rapidement dans la vie politique de la cité. Leur stratégie matrimoniale est tellement essentielle que l'on retrouve à la fin du XVI^e siècle les enfants de Saubat et ceux de Johannes mariés à des jeunes filles portant le nom d'illustres familles bayonnaises ⁴. Johannes lui-même n'a pas dû pas être en reste mais ici les sources ne viennent pas confirmer cette hypothèse alors qu'incidemment on apprend que Saubat a pour belle-sœur une demoiselle de Serres. Saubat s'est donc marié comme supposé à une héritière d'une famille bayonnaise ⁵.

Tracer un arbre généalogique précis est chose malaisée, en revanche s'imaginer que les Sorhaindo en 50 années arrivent à s'allier à tous les notables est bien plus concevable.

Ils font partie des milieux les plus riches de Bayonne ayant des intérêts dans nombre de domaines. Et s'il est possible de déterminer leurs préoccupations, c'est que les registres de délibérations de Bayonne sont largement marqués de leur empreinte.

DES GRANDS BOURGEOIS LIEUTENANTS DU MAIRE

En effet, Saubat et Johannes ont été placés à la tête de la ville par et pour la bourgeoisie de la ville. Ils y sont restés malgré l'interdiction formulée par l'édit du maréchal de Gié de 1482. Ainsi Saubat a été lieutenant par intermittence de 1552 à 1557 puis de 1563 à 1567. Aurait-il été remis en place par le roi pour son second mandat ? Quoi qu'il en soit, a-t-il été démis de ses fonctions en 1567 en raison de son âge, de ses affinités politiques ? Si les bourgeois de Bayonne ne pouvaient plus se permettre de l'avoir à la tête de la ville, l'auraient-ils réélu premier échevin en 1574 ⁶ ? Son frère est alors lieutenant du maire depuis 1570 et il le sera jusqu'en 1593. Un plus grand mandat et une plus grande diversité des sources éclairent de fait plus largement Johannes alors que Saubat demeure dans l'ombre ⁷.

Les deux frères s'imposent donc peu à peu à la maison de la ville avec le soutien de la bourgeoisie qui tend de plus en plus à leur faire confiance, comme le roi de France qui a fait écuyer Saubat, et qui lui accorde toute sa confiance lors de l'entrevue avec le duc d'Albe à Bayonne en 1565.

La défense des intérêts commerciaux, politiques et religieux de la ville passe par eux. Quand il s'agit de rétablir le cours de l'Adour ensablé, maintenir le guet sur les murailles ou veiller à la bonne morale des Bayonnais, les Sorhaindo sont là. Evidemment, toutes ces aptitudes sont celles que l'on recherche chez un bon lieutenant du maire à Bayonne, mais les deux frères y attachent une importance et un zèle tout particuliers.

Par exemple, pour en revenir à l'embouchure de l'Adour, tout au long de ces années de 1550 à 1590, les deux frères déploient toute leur énergie pour parvenir à son désensa-

blement. Bien entendu, le rétablissement du “havre du Boucault” est profitable à la ville mais il l’est aussi à la famille Sorhaindo. Il ne faut pas oublier qu’ils sont les héritiers d’un marchand même s’ils n’y font jamais directement allusion, il est impensable de considérer qu’ils ne s’intéressent pas au commerce.

Les divers ingénieurs chargés des travaux de l’Adour jusqu’à Louis de Foix vont se voir prodiguer des conseils par les deux frères qui entendent bien diriger le chantier du financement jusqu’à la mise en place des digues. Saubat n’hésite pas à intervenir, en témoigne cette injonction dans le registre de délibérations de la ville en 1566 où “il ne fut dit, je ne le pensais pas” ⁸. Un Sorhaindo doit faire face à tout et en bon politique s’assure du succès de ses entreprises quitte à s’avancer légèrement sur les résultats. Ainsi fièrement en 1566, le nouveau havre est annoncé pour “La Toussaint prochain” alors qu’il ne sera terminé qu’en 1578... Véritable promesse électorale, la “faction du nouveau havre” est le cheval de bataille des deux frères.

De même, les Sorhaindo organisent le guet dans la ville et sur ses murailles. Ils y portent une attention toute particulière réprimant toute absence ou toute distraction. Ainsi en mars 1567, un caporal du guet Bertrand de Moustis est condamné à verser 100 sous d’amende pour avoir déserté et donné le mot de passe du guet. S’il récidive, il sera étranglé ⁹. Une vigilance de tous les instants est de mise pour ces fervents défenseurs de la ville. Toute tentative de communication avec l’ennemi fait l’objet d’une surveillance stricte.

Un jour, un voisin même de Bayonne et un prétendu hollandais auraient mesuré les murs au su et vu de tous ¹⁰. Le plus étrange de cette anecdote est sans aucun doute l’origine de ce personnage, en effet il se nomme Daniel Durant. Son prénom protestant pourrait faire de lui un agent de l’armée protestante plus qu’un sujet du roi d’Espagne comme l’avaient cru au départ les magistrats de Bayonne. Il n’y a pas beaucoup plus de précisions sur son compagnon Menjollet Daguerre qui lui, est natif des alentours.

Pour cette affaire les Sorhaindo se sont particulièrement illustrés eux qui disputaient au gouverneur, encore une fois, le droit de juger ce protestant. Et le cas est tout à fait significatif, outre l’attention réelle portée par les magistrats à cet événement, les Sorhaindo y trouvent encore une occasion de s’opposer au gouverneur.

Il en va de même pour l’entretien des murailles et le bon fonctionnement de la défense de la ville en général. La présence au guet est nécessaire et comme un bon général qui passe ses troupes en revue, Saubat de Sorhaindo et son frère insistent à chaque regain de tension surtout à partir des mouvements de troupes protestants dans les années 1570. En effet, des mesures sont prises dans tous les domaines pour tenter d’empêcher d’entrer toute personne suspecte. La peur de la “surprise”, une prise de la ville par des soldats cachés à l’intérieur, est omniprésente. Les Sorhaindo, Saubat comme Johannes, dévelop-

pent une véritable politique de contrôle au sens fort du terme, puisque des listes d'étrangers hébergés en ville doivent leur être présentées et ces mêmes étrangers à la ville sont finalement interdits pendant les grandes périodes de crise. Une véritable peur des espions s'empare des dirigeants de Bayonne à cette époque.

C'est dans ce cadre-là que les fortifications doivent être entretenues et les greniers remplis. Cette nécessité concernant les greniers trouve son origine dans l'édit du roi de Longjumeau qui demande à toutes ses villes de se prémunir contre toute éventuelle tentative de siège. C'est pourquoi, il est nécessaire pour les villes comme Bayonne de se fournir en "bleds de la munition." La décision est prise au retour du voyage du lieutenant du maire Saubat de Sorhaindo le 17 septembre 1565 ¹¹.

Les deux frères sont conscients de leur charge et en politiques avisés prennent les devants dès que nécessaire.

LES SORHAINDO ET LES AUTRES...

Il est impossible de se passer d'eux, d'après les sources, et les autorités concurrentes ne sont pour eux que des obstacles à franchir. Ainsi le Parlement de Bordeaux, le présidial de Dax, l'évêque de Bayonne apparaissent comme des ennemis presque inévitables.

Un ancien procureur de la ville Boniface de Lasse voue une haine toute particulière à Johannes de Sorhaindo "Par la mort Dieu ! Cent Baionnes ne le garderoient pas qu'il ne thuast ledict sieur lieutenant" ¹². Et ce dernier, visiblement très impressionné par le personnage "a remontré que l'on se jacte que Me Boniface de Lasse va en court"... ¹³

Une dispute s'élève ainsi entre le corps de ville et l'évêque au sujet du régent des écoles. Cette dispute met en scène tout particulièrement Saubat de Sorhaindo qui ne semble pas beaucoup apprécier l'évêque ¹⁴. Même si à cette occasion, il ne s'agit que d'une sombre histoire de financement, il existe un personnage que les Sorhaindo détestent par-dessus tout, qui conteste une à une toutes leurs décisions : le gouverneur de Bayonne, le vicomte d'Orthe.

"Monsieur le vicomte s'est toujours montré fort mal affectionné contre lui [Johannes de Sorhaindo] et ceulx de la maison de Sorhaindo" ¹⁵. "Fort mal affectionné" est un euphémisme.

Les Sorhaindo détestent le gouverneur et c'est réciproque. Cette haine véritable trouve à son origine une lutte pour des attributions, les Sorhaindo ne laissant au gouverneur que la garde des deux châteaux de Bayonne, Château-Vieux et Château-Neuf. Ils entendent garder à la ville les prérogatives sur le guet, les murailles, les travaux de l'Adour... Cette lutte dégénère peu à peu ; n'importe quoi pouvant gêner l'autre étant du bois pour leur courroux. Johannes "entre en combustion" ¹⁶ quand le gouverneur lui cause du tort. Le

gouverneur, personnage bourru, revenu des guerres d'Italie ne se gêne jamais pour insulter, frapper les Bayonnais. Ces méthodes sont tellement expéditives qu'il finit par noyer un jurat de la ville, Menault Dandoinche ¹⁷, en mai 1573, après quoi, il ne réapparaîtra jamais plus à Bayonne.

Mais si les méthodes du gouverneur sont violentes, les méthodes des deux frères le sont tout autant avec une prime pour Johannes qui semble incapable de garder son sang-froid.

Au moindre écart, les deux frères peuvent faire trembler la ville entière de leur colère, c'est ce que laissent entendre les sources. Leur autorité n'est pas discutable et ce Menaut Dandoinche qui est noyé dans l'Adour en a fait les frais en mars 1573, c'est-à-dire quelques jours avant sa mort. En effet, ce dernier est "sorti de son rang" et a outrepassé ses droits en réfutant les dires du lieutenant du maire Johannes de Sorhaindo. Bien entendu, Johannes l'insulte comme à son habitude ¹⁸ et l'envoie à un "poste chaud", l'entrée des "bleds" pour la munition de la ville, c'est-à-dire son réapprovisionnement en céréales pour soutenir un siège ¹⁹.

S'opposer aux Sorhaindo est d'autant plus difficile qu'ils tiennent fermement les rênes du pouvoir à Bayonne ce que confirme le syndic Moisset qui s'étonne de voir en 1587, Johannes de Sorhaindo, lieutenant du maire depuis 1570 : "qu'il n'y avoit eu que vingt personnes qui s'estoient rendues hereditaires de la maison de ville et patrimoine d'icelle, se entrelizant les ungs aux aultres par les menees et intelligence dudict sieur Sorhaindo et s'entendaient avec lui" ²⁰. Le message est clair, les Sorhaindo ont tissé leur toile dans la ville en une cinquantaine d'années et ont accaparé toutes les places. Pierre de Sorhaindo, fils de Johannes, "licencie es droicts et advocat au Parlement de Bourdeaux extrait de bons et notables parents" est nommé syndic pour une courte durée en 1584 ²¹ ou bien encore un autre Pierre de Sorhaindo, fils de Saubat sans doute, est lieutenant général à la sénéchaussée des Lannes dont le siège se trouve à Bayonne ²².

Leur influence ne se dément pas quand il s'agit de donner son lustre à la ville elle-même. Car une chose est sûre : autant les Sorhaindo ont tenu Bayonne en cette fin du XVI^e siècle, autant les bourgeois de Bayonne ont toléré et voulu cette domination. Il ne faudrait pas voir les deux frères uniquement comme des magistrats bayonnais sortis du lot pour leurs compétences. Ils représentent bel et bien cette bourgeoisie et en sont les véritables champions.

Ils sont aussi sensibles aux nouvelles idées que peuvent l'être d'autres Bayonnais dans le domaine de la défense de la ville, du chantier de l'Adour mais aussi dans celui de la religion.

CATHOLIQUE, PROTESTANT-CATHOLIQUE, CATHOLIQUE...

Ainsi Johannes de Sorhaindo semble avoir été protestant de la même manière qu'avait pu l'être Antoine de Bourbon. Une fois catholique, une fois protestant pour finir catholique quand la situation l'exige. Le reproche est fait à Johannes qui est "notoirement de la religion" ²³ d'après le gouverneur.

Il a pourtant assisté à la messe pour sa nomination et prêté serment sur l'autel Saint Pierre. Mais depuis "il n'assiste plus aux fêtes et aux processions, grandes messes ni autre divin service" ²⁴. Quand on le lui reproche, il répond qu'il a bien assisté à l'enterrement d'Augier de Lalande, un ancien lieutenant du maire.

De plus il abriterait chez lui comme régent un meurtrier qui aurait tué un homme dans la maison de Belsunce en Basse-Navarre. Et là, l'accusation est grave non pour la présence du régent, mais parce que "le repos publicque" est troublé ! Sorhaindo répond qu'il a fait baptiser ses huit enfants et que "le regent leur apprend juste a lire et a ecrire et ce n'est pas une escole tenue par un protestant huguenault comme le prestend le gouverneur" ²⁵.

Nier l'évidence semble être le fort de ce personnage qui mélange habilement dans ses arguments les aspects protestants et catholiques de ces actions. Il veut "déboussole" le gouverneur et son auditoire. Hiriart magistrat de la ville à la fin des années 1560, affirme que Sorhaindo est de la religion catholique "car s'il estoit d'autre il le sçauroit". Une mauvaise foi combinée à des alliés au conseil sauve la mise à Johannes de Sorhaindo.

Et si ce n'était que de la mauvaise foi... Quand la situation politique exige clairement que l'on choisisse son camp protestant ou catholique, Johannes de Sorhaindo se fait délivrer un certificat de catholicité, ce qui laisserait croire qu'il a choisi son camp. Un jurat, Ducasse se plaint alors à Sorhaindo de ne pas le voir souvent à la messe. Ce dernier lui rétorque : "n'y allez pas pour deux ?" ²⁶. Finalement un jurat "de Lannes [a] bien dict l'avoir veu eschevin mais non catholique" ²⁷...

Non seulement, il se moque de ces remarques mais de plus, il est véritablement cynique. Incroyable personnalité ou bien comportement habituel des bourgeois de Bayonne ? Les lieutenants du maire qui avaient dirigé la ville après Saubat et avant Johannes, les Lalande eux aussi étaient protestants ²⁸. Les Sorhaindo ne sont donc pas des cas à part, balayant toute opposition par leur verve seule, mais ils sont un cas exceptionnel par leur attitude tonitruante. Ce que Saubat avait du mal à dissimuler, son frère cadet l'expose au grand jour sans gêne aucune.

PLACE AUX SORHAINDO

Ils ont une véritable aura en ville ; autant s'en servir et impressionner leurs différents adversaires. Ecoutez les Sorhaindo sont là ! Faites place aux représentants du pouvoir communal ! Et il est nécessaire de leur faire place dans tous les sens du terme, puisque la géographie de la ville est fortement marquée par la politique des Sorhaindo certes mais aussi simplement par leurs biens immobiliers.

Des autorisations leur sont données pour construire des maisons dans Bayonne et ici la question de leur enrichissement personnel se trouve une fois de plus posée. Un certificat est même donné par le corps de ville à Johannes de Sorhaindo "pour le service du Roy et conservation de la ville toute belle et si ample que faire se pourra" ²⁹. Les Sorhaindo ont bâti non seulement pour la ville mais pour eux-mêmes. Des tours, des murailles sont abattues pour leur permettre de construire et d'agrandir leur demeure ³⁰. La maison portant encore leur nom en ce début de XXI^e siècle dans la rue Orbe à Bayonne reste un éclatant témoignage de leur réussite ³¹. S'il existe une preuve de la puissance des Sorhaindo, c'est bien celle-là. Ils ont marqué de leur empreinte l'architecture de la ville même. Mais ici s'opère un amalgame qui est très fréquent chez les deux frères et tout à fait banal à cette époque : ce qui est bon pour les Sorhaindo est bon pour le Bien Public et donc pour la ville.

Quand une maison est vendue à Johannes de Sorhaindo en 1580, rue neuve, elle est vendue pour la "décoration de la ville" ³², "décoration" dans tous les sens du terme puisqu'il existe un côté esthétique à cette opération, mais existe aussi une notion d'honneur pour les Sorhaindo et pour la ville.

Ils sont les champions de ce pouvoir grâce à leur position dirigeante bien entendu, mais aussi grâce à leur maîtrise de l'écrit produit par la ville. Tous les registres, comptes, procès-verbaux portent leur empreinte. Impossible de démêler dans les sources ce qu'ils ont réellement fait ou n'ont pas fait. Quand un greffier transcrit une séance de délibérations du corps de ville, le fond et la forme sont favorables aux Sorhaindo. Bien entendu, un registre de délibérations ou une feuille de comptes émanant du corps de ville ne va pas remettre en cause sa propre action. Mais ce qui est plus frappant dans ce cas présent, c'est que les frères Sorhaindo transforment ces registres en un véritable manifeste du corps de ville et tout particulièrement en éloge de leur propre action.

Les registres tout particulièrement mettent en scène l'action des deux frères qui comme des personnages de théâtre interviennent à point nommé. Justiciers, chefs militaires et hommes politiques les deux frères sont partout.

Par exemple, le 2 décembre 1570, un laquais du gouverneur, dénommé Pintoy est pris en flagrant délit de vol. Une agitation commence à naître en ville.

Entre Johannes de Sorhaindo : "Je acourueus pour voir que c'estoit".

À partir de ce moment, la situation dégénère et le laquais tout dévoué à son gouverneur,

profère des “jurons en gascon” à l'encontre d'à peu près tout le monde. Sorhaindo arrive à régler la situation de manière aussi rapide que mystérieuse.

Le trouble est terminé. Exit Sorhaindo ³³.

De telles situations sont récurrentes dans la vie de la commune à cette époque et à en croire les sources, l'aura seule des Sorhaindo suffirait à régler les conflits et à faire régner l'ordre.

Pourtant de fait, ces interventions des deux frères sont très bien construites. Il s'agit d'une mise en scène savamment orchestrée par tous les membres du corps de ville. Le pouvoir communal doit se mettre en valeur comme il l'a toujours fait. Car il existe bien une notion de continuité dans l'action des Sorhaindo.

Le pouvoir communal existe depuis l'attribution de la Grande Charte par Jean Sans Terre en 1215 à Bayonne et le pouvoir de la ville qui en découle doit être véritablement l'héritier de ce pouvoir. Le déconsidérer serait déchoir. L'honneur et l'histoire de la ville sont bel et bien en question. Les Sorhaindo à la tête de la ville ne sont pas seulement ses dirigeants, ils sont aussi les héritiers d'un passé glorieux qu'il faut à tout prix conserver.

Comment considérer autrement l'attachement à la Coutume de Bayonne tant prônée par les deux frères ? Il ne s'agit pas seulement d'empêcher le pouvoir voisin de s'emparer des prérogatives de la ville, il faut aussi conserver ce qui est à la ville pour honorer ce passé. Les Sorhaindo se font les hérauts de cette cause. Il est évident que les deux frères sont assez cyniques pour accaparer le pouvoir mais il est aussi nécessaire de considérer que les Sorhaindo comme les autres dirigeants de Bayonne, tiennent véritablement à conserver ce lustre passé. Il n'est pas question d'abandonner quoi que ce soit, et dans ce domaine, les Sorhaindo sont très doués, ce qui fait d'eux des cas bien particuliers.

Ils se sentent véritablement en charge de ce pouvoir et quand le Parlement de Bordeaux, le présidial de Dax, le gouverneur ou l'évêque veulent intervenir, les deux frères se manifestent et se mettent en scène. Ainsi, Johannes de Sorhaindo n'hésite pas à raconter sa propre histoire pour se défendre vis-à-vis de ses détracteurs.

C'est ce qu'il explique au syndic Moisset en octobre 1587 en dressant un véritable Curriculum Vitae personnel ³⁴ ! Les Sorhaindo font carrière pour la ville et s'assimilent entièrement à elle.

LE BIEN PUBLIC, LE BIEN DES SORHAINDO ?

L'obsession des Sorhaindo tout au long de leur passage à la tête de Bayonne a été le bien public. Véritable leitmotiv de la politique de Bayonne, la volonté de bien public n'est en rien originale puisqu'elle est connue déjà sous la République romaine ou bien encore dans les communes d'Italie du XIII^e siècle.

Cependant à Bayonne, cette obsession des magistrats est très nette à la fin du XVI^e siècle et il est possible même de la mettre en rapport avec la montée des troubles dans le royaume de France. Plus la situation entre protestants et catholiques dégénère, plus la volonté de respecter le bien public est mise en avant.

Il est assimilé d'ailleurs assez largement au service du roi. L'expression "pour le bien public et le service du roi" est le type même des recommandations du conseil de ville.

Saubat de Sorhaindo correspond tout à fait à cette logique. Il incite ses collègues à "rabaptrre une partye de leur particulier pour vacquer une autre pour le bien publicque, gardant surtout apres l'honneur de Dieu et service du roy, l'union ensemble, car les fleches jointes estoient plus mal aisees a briser." ³⁵ Une fois encore, cet état d'esprit est caractéristique de Bayonne à cette époque. Son admonestation est claire, il s'agit d'un sacrifice personnel pour le bien public.

Le bien public est donc constamment opposé aux séditions, aux luttes de faction. Les Sorhaindo sont là pour empêcher que ces méfaits ne se produisent, c'est pourquoi ils estiment que la ville doit avoir des dirigeants à poigne. Celui qui laisse les dissensions s'exacerber est un mauvais chef. Quand Sorhaindo réprimande quelqu'un qui n'est pas à sa place, il le fait pour le bien public. Quand de manière générale, la ville juge n'importe quel procès, elle le fait pour le bien public. Il est impossible de différencier bien public et ordre public. De l'ordre vient la paix civile, et qui détient le pouvoir de rétablir l'ordre ? Les Sorhaindo.

De la sorte se manifeste, l'activité principale et non négligeable des Sorhaindo, l'activité judiciaire. Ils passent le plus clair de leur temps à juger et à énoncer le droit. Malgré l'édit de Moulins de 1566 qui leur retirait au profit du sénéchal la haute justice, tous les délits leur sont confiés. Et ils n'hésitent pas à condamner.

Un exemple concernant une prostituée bayonnaise est des plus éloquentes :

"Condamnons ladicte Francine Duhau a courir la ville sans fustigations accompaignedes sieurs et ministres de justice et trompette ez cantons et carrefours accoustumez par chacuns trois jours scavoir est les sabmedy et lundy prochains ayant une courone de paille en sa teste et a chacun desdicts jours estre mise dans la cage de fer et estre plonge chacun desdicts jours trois fois dans la riviere et a estre banye a perpetuite de la ville" ³⁶.

La justice se doit d'être spectaculaire et les Sorhaindo ne l'oublient pas. Ils sont la main armée du Bien Public. Ils en sont les exécuteurs. Ce que certains jugeraient comme un abus de pouvoir, eux le voient comme une simple application de leur programme politique. C'est ce que souligne Lalande non sans flagornerie en voyant en Johannes un "grand zellateur de justice" ³⁷.



Car les Sorhaindo ont clairement conscience de leur responsabilité devant la ville et ne se font pas d'illusions sur la difficulté de leur tâche. Le discours de Saubat aux magistrats à l'occasion des élections de 1565 est tout un programme :

“[Il] les a exhorté de s'acquitter de leur charge et soigneusement de leurs charges, que tout le peuple se repose sur eux et qu'ils estoient la au lieu de peres et tuteurs. Ils n'estoyent la pour seulement porter un chapperon rouge et assister aux honneurs, mais qu'une robe estoit accompagnée d'espynes.” **38**

Les images parlent d'elles-mêmes. Ils sont les pères de la ville, les pères de tous les Bayonnais qu'il s'agisse de récompenser ou de réprimander selon la nécessité. Il n'est pas possible de comprendre leur action à Bayonne sans considérer cet aspect de leur discours : ils ont une vision de Bayonne. Ils ne sont pas nommés à la tête de la ville pour simplement occuper une charge, le devoir dicte leur comportement. Mais est-ce uniquement par devoir qu'ils reçoivent charges, honneurs et récompenses ?

Il ne faut pas oublier que les deux frères gardent leur “robe d'escarlate”, symbole de leur pouvoir jusqu'à leur mort. Saubat quant à lui est écuyer du roi. Ils collectionnent en outre les exemptions sur leurs domaines comme Johannes le 12 décembre 1589 à qui une franchise est accordée sur les produits de Gratebourse domaine hérité sur les bords de l'Adour **39**.

On pourrait donc légitimement penser que les deux frères trouvent un véritable intérêt à se mêler à la politique de la ville à cette époque mais sont-ils pour autant de grands cyniques qui ne penseraient qu'à s'enrichir ?

DIEU, LE ROI ET LES SORHAINDO

Tout cela vient-il justifier a posteriori les disputes incessantes des Sorhaindo avec le gouverneur, Parlement de Bordeaux et autres personnes ? Le cynisme n'est pas forcément à l'origine de toutes leurs actions. Ces deux frères se sentent réellement investis d'une mission pour Bayonne. Ils veulent le bien public et à tel point qu'ils s'identifient totalement à leur cause.

Quand Sorhaindo arrive sur le site du chantier de l'embouchure de l'Adour, c'est tout Bayonne qu'il représente. Quand ils demandent que les travaux aillent plus vite, c'est pour eux bien sûr mais pour Bayonne surtout.

À plusieurs reprises dans les registres de délibérations, il est fait mention de la volonté de travailler pour “Dieu, le roy et le bien public” de Bayonne. Ces trois instances sont supérieures à toute autre chose. Quand les Sorhaindo agissent pour et au nom du bien public, ils s'assimilent entièrement à ce dernier. Ils ne font plus qu'un.

Il est donc possible de dire qu'ils ne trouvent au dessus d'eux que le roi et Dieu. Dieu,

le roi et les Sorhaindo : la sainte trinité bayonnaise en cette fin du XVI^e siècle. Quiconque prétend que les Sorhaindo n'œuvrent pas pour le bien public commet une sorte de sacrilège.

Quand Pierre du Vergier pourtant magistrat de la ville, prétend en mars 1586 que le lieutenant du maire, Johannes de Sorhaindo aurait laissé s'instaurer un impôt injuste, les protestations de ce dernier sont véhémentes ⁴⁰.

Il n'est pas même imaginable que Sorhaindo ait laissé faire telle chose sans protester. Ses détracteurs prétextent toujours qu'il trouve un intérêt très personnel dans son pouvoir. Car il s'agit bien de cela, intérêt personnel et bien public sont plus que jamais liés dans l'esprit des Sorhaindo. Les dissocier serait purement artificiel pour les deux frères.

Evidemment les deux sont souvent de mauvaise foi et de grands fanfarons, mais cela n'empêche pas à mon avis, qu'ils croient véritablement au bien public de la ville. À relire les décisions issues de leur magistrature à Bayonne, les Sorhaindo ne semblent pas étouffés par la modestie. Cependant, leur attitude grandiloquente est selon eux nécessaire. Ils sont doués, certes d'une forte personnalité, mais il faut bien voir que leur comportement est dicté par la conception qu'ils se sont forgée de leur charge.

En effet, tout l'héritage qu'ils recueillent du pouvoir communal les transforme en gardiens du bien public. Et cette revendication du bien public n'est pas seulement un fard recouvrant leurs ambitions personnelles. Ils ont une conception du pouvoir de la ville comme étant souverain. Leur pouvoir est donc souverain.

Leur volonté de bien œuvrer pour le bien public est telle que de leur vivant, les deux frères sont érigés en modèle de dévouement pour la cause de la ville. Quand Johannes reçoit sa "robe d'escarlate" à vie, un but est bel et bien recherché : "et que ses enfants à son ymitacion puissent à l'avenir servir la ville" ⁴¹.

De représentants, ils deviennent les modèles de la ville. Leur image de pères et tuteurs s'en retrouve renforcée et Johannes le sait bien lui qui a le talent de se faire prier quand l'occasion s'en présente. À plusieurs reprises au cours de sa charge de lieutenant du maire, il a voulu présenter sa démission mais a su gagner la confiance de ces collègues magistrats ⁴².

Ils sont l'exemple à suivre et le modèle de politique tant prôné dans les sources trouve ici sa complète réalisation. Les frères Sorhaindo collent parfaitement à cet idéal, et à un tel degré de perfection qu'il est bien entendu nécessaire de relativiser ce point de vue.

Les registres et autres sources émanant de la ville sont leur œuvre, il s'agit donc d'être circonspect en ce qui concerne leur propre propagande. Mais l'essentiel n'est-il pas que tout le monde puisse croire en ce modèle, peu importe qu'il soit véritable ou pas ?

Le tour de force des Sorhaindo n'est-il pas à rechercher de ce côté-là ? Tous les Bayonnais se sont prêtés au jeu et ont bien voulu croire en Dieu, le roi et les Sorhaindo. ■

Notes

- 1 La forme de "Saubat" peut parfois être "Salbat", tout comme "Johannes" peut se trouver sous la forme de "Jehannes" et "Jehan". Les formes les plus récurrentes dans les sources de "Saubat" et de "Johannes" ont donc été conservées.
- 2 AM, BB 7, pp.642-653
- 3 AM, BB 4
- 4 AM, GG1, cf. Sorhaindo... et admirer les noms de toute l'oligarchie bayonnaise mariés et alliés aux Sorhaindo.
- 5 AM, FF 4, Demoiselle Françoise de Serres, belle-sœur de Saubat de Sorhaindo.
- 6 AM, BB 9, p.380
- 7 Les registres BB5 et 6 sont incommunicables car très fragiles. Il existe une copie imprimée consultable.
- 8 AM, BB 7, p.260
- 9 AM, BB 7, pp.369-370
- 10 AM, BB 7, pp.404-407
- 11 AM, BB 7, p.18
- 12 AM, BB 10, p.275
- 13 AM, BB 9, p.326
- 14 AM, BB 7, p.58, p.59
- 15 AM, BB 9, pp.141-142
- 16 AM, BB 7, p.645
- 17 AM, BB 9, p.302
- 18 AM, BB 9, pp.292-293
- 19 AM, BB 9, p.309
- 20 AM, BB 12, pp.201-207
- 21 AM, BB 11, p.338
- 22 Baptême de l'un de ces fils le 2/03/1599, GG 1
- 23 AM, BB 7, p.642
- 24 AM, BB 7, pp.642-653
- 25 AM, BB 7, pp.642-653
- 26 AM, BB 9, p.125
- 27 AM, BB 9, p.125
- 28 Augier de Lalande de 1567 à 1568 et Pierre de Lalande de 1568 à 1569 sont lieutenants du maire. La demande de la venue d'un ministre d'Augier de Lalande à la veille de sa mort est éloquente, AM, BB 7, pp.611-612.
- 29 AM, BB 10, p.206
- 30 AM, BB 10, p.58
- 31 Cette maison se situe actuellement 9 rue Orbe à Bayonne. Elle a la particularité de présenter une façade contenant un très grand nombre de fenêtres et une porte cochère. Aujourd'hui elle est divisée en appartements mais contient encore des traces de la muraille qui avait dû être abattue pour l'occasion (Ilot 16, lot 42 du secteur de sauvegarde de Bayonne).

Notes (suite)

-
- 32 AM, BB 10, p.451
 - 33 AM, BB 9, p.134
 - 34 AM, BB 12, pp.201-207
 - 35 AM, BB 7, p.15
 - 36 AM, BB 7, p.479
 - 37 AM, BB 10, pp.325-326
 - 38 AM, BB 7, p.15
 - 39 AM, BB 12, p.597 séance du 8/06/1590 retranscrite plus tard
 - 40 AM, BB 11, p.451. Il s'agit de la traite foraine, impôt contre lequel s'est battu Sorhaindo en réalité.
 - 41 AM, BB 10, p.239
 - 42 AM, BB 10, p.154

Sources

Les sources utilisées pour cet article se trouvent toutes aux Archives Municipales de Bayonne. Les notes renvoyant aux AM y font donc référence. Pour ce qui est des Sorhaindo les registres de délibérations (BB) sont les sources les plus utiles étant donné la place des deux frères à la tête de la ville. Cette omniprésence dans les sources est donc sujette à un questionnement particulier.

AM, BB 7

AM, BB 8

AM, BB 9

AM, BB 10

AM, BB 11

AM, BB 12

Mais incidemment, il arrive que d'autres sources soient utilisables comme

DD 22 : où l'on retrouve un contrat passé entre Louis de Foix, Saubat de Sorhaindo et le roi de France.

FF 24 : une fille de la famille Sorhaindo a eu un enfant avec Pierre de Foix, fils de l'ingénieur Louis de Foix, sur le domaine de Gratebourse.

CC 165 : tous les comptes de la maison de la ville concernant en partie les Sorhaindo.

Bibliographie

Ouvrages généraux et monographies

- BARBICHE Bernard, Les institutions de la monarchie française à l'époque moderne, Paris, PUF, 1999
- BERIAC (Françoise), JOURDAN (Jean-Paul), LABORDE (Pierre), PONTET (Josette), TOBIE (Jean-Luc), *Histoire de Bayonne*, Privat, Toulouse 1991
- BOUTIER (Jean), DEWERDE (Alain), NORDMAN (Daniel), *Un tour de France royal, le voyage de Charles IX (1564-1566)*, Aubier, Paris, 1984
- CHEVALIER (Bernard), *Les bonnes villes de France*, Paris, Aubier, 1982
- CHRISTIN (Olivier), *La paix de religion, l'autonomisation de la pensée politique au XVI^e siècle*, Seuil, 1997
- COMBES (François), *L'entrevue de Bayonne de 1565 et sur la question de la Saint-Barthélemy, d'après les archives de Simancas*, Paris, 1882
- CROUZET (Denis), *Les guerriers de Dieu, la violence au temps des guerres de religion, vers 1525, vers 1610*, Seyssel, Champ Vallon, 1990
- DUBOURG (Jacques), *Les guerres de religion dans le Sud-Ouest*, Sud-Ouest, 1992
- GOYHENETCHE (Manex), *Histoire générale du Pays Basque, Evolution politique et institutionnelle du XVI^e au XVIII^e siècle*, Elkarlanean, Saint-Sébastien 1999
- HOURMAT (Pierre), *Histoire de Bayonne des origines à la Révolution française de 1789*, Bulletin de la Société des Sciences, des Lettres et des Arts de Bayonne, 1986, n° 142, 1^{ère} partie 591p.
- PONTET-FOURMIGUE (Josette), *Bayonne, un destin de ville moderne à l'époque moderne, fin XVII^e début XIX^e siècle*, J & D Editions, 1990, Biarritz, 692 p. édition d'une thèse de Paris-IV soutenue en novembre 1986 devant MM. POUSSOU, DUPEUX, MEYER et DUTEL.

Articles

- YTURBIDE (Pierre), *Le vicomte d'Orthe*, Société Bayonnaise d'Etudes Régionales, n°4, 1920, pp.78-84
- DARRE (J.H), *Quelques remarques géographiques et historiques à propos du détournement de l'Adour de 1578*, Bulletin de la Société des Sciences, des Lettres et des Arts de Bayonne n° 134, pp.87-90
- HOURMAT (Pierre), *Henri de Navarre, gouverneur de Guyenne et la ville de Bayonne*, Revue Pau Béarn, 1984, n° 12, pp.121-147



IKUSGAIA

UNE PEGARRA DÉPOSÉE AU MUSEE BASQUE

JACQUES BATTESTI



35

L'association *Arbonako Andereseroraenia* (association de sauvegarde de la benoîte d'Arbonne) vient de déposer au musée une *pegarra* découverte dans les années 1980 sous le chœur de l'église d'Arbonne. Cet objet, exposé dans la salle de l'artisanat, au 1^{er} étage du musée, vient enrichir un fonds relativement modeste puisque deux autres exemplaires seulement, légèrement différents, sont présents dans les collections.

Ce type de cruche en terre cuite à la forme caractéristique fut utilisé dans tout le Pays basque pour l'alimentation en eau des maisons, depuis la fontaine ou la source, du XVII^e siècle aux années 1920. Remarquée par le peintre Vernet lors de son passage à Bayonne en 1759, la *pegarra* était aussi utilisée ailleurs en Béarn ou en Bigorre, avec des noms différents (*pedar* et *pear* notamment).

La forme générale (base tronconique, anse et bec élancés) remonte au moins à l'époque carolingienne (IX^e siècle) comme l'atteste l'archéologie, mais le profil que nous connaissons, cette "forme de théière" chère à Humboldt qui la décrit en 1801 à Saint-Jean-de-Luz, n'a du s'imposer que dans le courant des XVII^e et XVIII^e siècles. Perdant sa valeur d'usage dans les premières décennies du siècle passé, elle devient peu à peu, sous le pinceau des artistes, figure emblématique d'un mode de vie ancien.

L'intérêt de cette cruche dépasse cependant la simple illustration typologique. Tout objet ethnographique est un objet d'histoire, il porte des traces liées à son usage, comme la mémoire des gestes de ceux qui l'ont utilisé, signes qui lui sont propres et lui donnent un caractère unique : s'il est actuellement encore difficile de dater cette *pegarra* avec précision, en raison de la permanence des caractéristiques typologiques de ces cruches (fin du XVIII^e siècle, XIX^e siècle ?), l'état dans lequel elle nous est parvenue ouvre une fenêtre sur les détails de son utilisation quotidienne. En effet, la principale trace d'usure visible au niveau de la base, sous le bec, résulte du basculement quotidien de la cruche, posée une fois remplie sur un évier en pierre, pour obtenir de l'eau. Ce frottement qui a fini par entraîner l'apparition d'un trou et rendre l'objet inutilisable, c'est l'empreinte du temps, l'objet non plus isolé dans une exemplarité idéale mais replacé dans un contexte temporel palpable, l'objet témoin d'un moment de la vie des hommes. ■



OLLAR JAN : "LE FESTIN DU COQ" CONTRIBUTION À L'ÉTUDE DES JEUX ET TRADITIONS UTILISANT DES VOLAILLES

THIERRY TRUFFAUT (*)

Résumé :

Cet article, dont voici la première partie, propose une étude des traditions et des jeux utilisant des volailles (coqs, poules, poulets, oies et canards).

Partant des combats de coqs de l'Antiquité et de la Fête des écoliers depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours, cette recherche décrit les diverses variantes de l'ancienne désignation du roi de la jeunesse qui s'est développée en Europe, dans divers villages en période carnavalesque ou pour les Fêtes patronales.

Jadis, d'aspects cruels, les diverses formes du jeu, suite aux diverses protestations des protecteurs des animaux, ont progressivement évolué en Pays basque, vers un simple amusement. Elles permettent toujours la mise en valeur des acteurs et favorisent souvent la constitution des jeunes couples. Ces jeux contribuent aussi à la protection de l'espace villageois par l'élimination de l'oiseau/bouc émissaire de tous les maux !

Laburpena :

Artikulu hunek, lehen zati batean, hegaztiak (oilo, oilasko, antzara eta ahate) baliatzen dituzten tradizioen berri eskaintzen digu.

Hasi Antzinako oilar-guduka eta Erdi-aroko Eskolierren bestatik eta gaurdaino, idazlan hunek argitan emaiten du nola aldatu den gazteriaren erregearen beihalako izena. Ohidura hori Europako zenbait herritan garatu zen ihauterien eta Eliza-besten karietarat. Frango basak ziren joko horiek aldatu dira emeki-emeki Euskal Herrian, animalien gerizatzailen eraginari esker, eta gaur egun josteta xoil dira. Arizaleak beti balioesten dituzte eta bikoteen eratzea laguntzen. Joko horiek herri eremuaren geriza ere ziren hegazti/aker beltz kaltegilea urrunduz.

MOTS CLÉS

folklore,
ethnologie,
carnaval, fêtes,
roi de la jeunesse,
volailles,
tuer le coq, tuer l'oie,
mât de cocagne.

Hitz-gakoak

folklore,
etnologia,
ihauteri, besta,
gazteriaren errege,
oilberia,
oilarra hil, antzara hil.

Il y a quelques mois, notre ami Michel Duvert nous proposait de publier nos recherches sur les traditions et les jeux utilisant des volailles (coqs, poules, poulets, canards et oies) dont certains comme *l'Antzara jokoa* (jeu de l'oie) ou *l'Ahate jokoa* (jeu du canard) sont très populaires dans certains villages de la province basque du Labourd ¹.

Cette contribution est le fruit d'une recherche commencée il y a vingt cinq ans à la fin des années soixante dix. Cette étude s'est régulièrement enrichie grâce à de nombreux informateurs et de multiples enquêtes ethnographiques en Pays basque et en Europe en restant dans l'esprit de ce que nous a transmis Jose Miguel de Barandiaran et de la méthodologie acquise à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales. Cela a mené à une recherche documentaire encouragée par plusieurs amis et chercheurs dont l'ethnologue Jean Dominique Lajoux (CNRS) et le professeur Claude Gaignebet, tous les deux éminents spécialistes des traditions populaires.

La méthode utilisée pour cet article en deux parties comprend trois orientations.

Pour commencer, une recherche des sources historiques et ethnologiques suivie d'une tentative de large typologie des variantes, que nous avons plutôt fixée surtout en France et en Espagne avec, pour chaque forme, une étude plus minutieuse des pratiques recensées en Pays basque. En fin, une approche ethnologique et anthropologique comparative qui tout en restant prudente sur les hypothèses interprétatives, se propose d'éclairer d'autres domaines des traditions ou du folklore en Pays basque.

L'actualité rattrape souvent l'ethnologue qui ne doit jamais se retrancher dans le passé (il n'est pas historien), mais veiller à observer et étudier aussi le présent. Nous terminions cette première partie quand nous découvrîmes un article du journal *Diario Vasco* en date du 3 avril 2004 qui évoquait la dénonciation de *la Asociación nacional de protección y bienestar de los animales (ANPBA)* d'Espagne contre *La fiesta del gallo* (la fête du coq) pratiquée par les enfants des écoles le jour d'*Orakunde* (Jeudi gras) dans un collège d'Elizondo en Baztan.

Nous avons alors pensé appeler cette étude "*Ollar jan* : le festin du coq" ² car nous espérons contribuer à "alimenter" les recherches sur les origines et les significations anciennes et actuelles de ces jeux cruels qui ont su évoluer, vous le constaterez, vers des usages beaucoup moins barbares, voire même amusants, tout en conservant souvent leurs essences sociales et symboliques. Nous aimerions ainsi contribuer à une prise de conscience permettant la conservation de ces jeux qui ont traversé les siècles.

I. SOURCES ANCIENNES

La mise à mort rituelle d'un oiseau (coq, poule, canard, oie, roitelet etc....) par combat de type joute, par lapidation, par coup de bâton ou par décapitation, arrachage de la tête, est une pratique ancienne généralisée sur la quasi-totalité de l'Europe.

L'origine se perd dans la nuit des temps. Dès l'antiquité, les Egyptiens, les Perses, les Grecs et les Romains se passionnaient pour cette coutume. Des combats de coqs ou de volailles avec valorisation du propriétaire vainqueur sont attestés par une abondante iconographie conservée dans de très nombreux musées ainsi que par des textes d'Aristophane, Platon, Pline, Plutarque et Ovide ³. Ces témoignages ne nous renseignent pas vraiment sur le contexte exact de ces combats mais signalent qu'ils sont pratiqués surtout par les enfants ou les jeunes éphèbes.

Il faudra attendre la fin du XII^e et le début du XIII^e siècle pour rencontrer de nouveau une iconographie dessinée et sculptée (chapiteau d'église) ⁴ ainsi que divers témoignages écrits. Ces "jeux" d'adresse sont alors encore très répandus et subsistent dans grand nombre de localités malgré les interdictions municipales, royales, ecclésiastiques qui ne feront que s'amplifier lors des siècles suivants.

En 1260, le concile de Cognac ⁵ interdit une coutume répandue chez les écoliers, "la joute aux coqs, divertissement assez ordinaire dans les petites écoles et même dans celle de grammaire".

Le jeudi avant Mardi gras, appelé Jeudi gras mais aussi Jeudi-Jeudiot et même en Roncal à Vidanjoz *Oillarkunde* (jour du coq) ⁶, les enfants des écoles parcourent le village en quêtant de maison en maison, collectent œufs et lard puis organisent le combat de coqs pour proclamer "roi des coqs" le propriétaire du coq vainqueur. Le vainqueur porte l'animal en triomphe et se décore de ses plumes.

Parfois on procédait à de véritables sacrifices d'oiseaux (coq, poule, oie) suspendus par les pattes à un mât ou à une corde. Les animaux étaient lapidés, décapités, avaient la tête arrachée ou brisée avec un sabre ou un bâton. Le vainqueur devenait "roi du coq", "roi du bâton" ou "général de la jeunesse" ⁷. Il ornait sa coiffure de la tête du coq, ce qui n'est pas sans rappeler le fameux coqueluchon, coiffure des confréries carnavalesques de la fin du Moyen Âge et de la Renaissance.

D'autres fois, la tête était empalée sur une pique enrubannée que le roi promenait de maison en maison. Baroja ⁸ signale que la "roi des coqs" est fréquente dans la littérature espagnole des XVI^e et XVII^e siècles et évoque souvent une fête d'enfants organisée par les maîtres d'école en période de carnaval.

Le 20 janvier, pour la Saint-Sébastien ⁹, se pratiquait (et se pratique encore dans le Nord Pas de Calais) aussi la désignation du roi des archers ou “roi de l’oiseau” ou “roi du Papegai” ¹⁰ et même Empereur des Archers. Les jeunes essayaient pour devenir roi, de toucher en premier avec des flèches un oiseau vivant ou en bois situé en haut d’une perche d’une trentaine de mètres de haut. En Artois ¹¹ avait lieu après cette épreuve “le cliponnage du coq”. Le roi choisissait deux pages qui devaient tenir une corde tendue au milieu de laquelle un coq était suspendu par les pattes. Les filles essayaient d’arracher la tête de l’animal, la première qui y arrivait devenait la reine.

À Carcassonne, Sébillot ¹² signale une tradition que les habitants disent remonter aux templiers. Le 1^{er} janvier, la jeunesse de la rue Saint-Jean, dans la basse ville, cherchait à élire son roi en abattant un roitelet. L’animal était promené au bout d’une longue perche par le nouveau roi tenant également un spectre.

C’est donc d’une manière générale que les enfants et la jeunesse célibataire désignent un roi qui aura autorité sur ses pairs durant une année et aura à diriger l’organisation de toutes les fêtes impliquant la jeunesse. Seule l’épreuve (jeu, combat ou hasard) fait un roi, il n’y a ni hérédité ni droit divin.

Parfois certaines coutumes permettent de désigner un second personnage comme dans ce texte découvert dans les archives de Grenoble par le célèbre folkloriste Charles Joinsten :

“Le roi des écoliers :

Selon la louable coutume de la ville, le jour du jeudi de la Sexagésime, après un dîner auquel prendront part les maîtres et les écoliers qui voudront y assister, qu’il soit permis à deux petits écoliers, les plus adroits, de faire battre successivement, dans un lieu public et convenable, six ou neuf coqs de chaque côté, et que celui dont le coq ou le plus grand nombre de coqs seront vainqueurs, soit proclamé le roi des écoliers ; lequel roi, aussitôt, devra à ses frais se pourvoir d’une poule ; que le maître prenne et porte la poule à l’extrémité d’un champ ; qu’il la jette en l’air de manière à la laisser voler et courir à son gré, les écoliers se tenant à l’autre extrémité, et courant après la poule dès qu’elle sera lancée ; celui qui le premier la prendra par la tête sera le victorieux et sera nommé capio.

La poule, ensuite, sera donnée au maître. Item, que le dimanche suivant, appelé le dimanche de Carnis privii (Quinquagésime), ledit roi victorieux et les clercs, revêtus d’ornements et montés à cheval, avec musique, grand bruit et grande manifestation de joie, partent de la maison dudit roi et aillent dîner à Saint-Robert comme c’est la coutume ; revenus en ville, qu’ils aillent, s’ils le veulent, à

Montfleury et enfin, après avoir parcouru la ville, que le roi soit tenu de donner une collation chez lui, et à son vouloir, au maître et à toute son escorte ; que l'écolier nommé capio, ou celui qui sera délégué à sa place, tienne triomphalement au bout d'une épée la tête dorée de la poule. Item, que la semaine suivante soit faite une collecte pour les poissons du maître pour laquelle chaque écolier paiera un liard. Item, que sur la demande du roi, le maître laisse jouer aux barres, le mardi et jeudi, suivant l'usage, à moins qu'il n'y ait dans la semaine un jour de fête, auquel seront renvoyées les barres. Item, que si le maître veut frapper quelqu'un pour sa leçon ou pour une chose minime, que ledit capio puisse, après deux coups de verge, demander qu'il ne soit plus frappé. 13"

Ces rituels parfois sanglants ont beaucoup interrogé les ethnologues. Certains, très controversés comme Frazer, y voyaient les derniers vestiges des rites d'investiture et de destitution du représentant annuel d'un Dieu sur terre 14.

Parmi ses arguments, il citait la coutume du village d'Ellgoth en Silésie 15 où le jour de la Pentecôte avait lieu la course du roi. Les jeunes essayaient à cheval d'attraper une étoffe attachée à un mât (arbre du roi), le premier était nommé roi et le dernier fou. Le vainqueur montait sur le mât récupérer sa couronne pour s'en ceindre à l'image des gagnants du combat de coqs chez les romains !

II. LE COMBAT DE COQ

Du Sud de l'Andalousie, des *Riñas de Gallos* aux "combats de coqs" du Nord de la France avec la *Fédération des Coqueleux* 16, cette joute s'est longtemps conservée en Europe et continue à être largement populaire en Amérique latine et en Océanie. Van Gennep 17 signale qu'en France en Eure-et-Loir, ces combats étaient l'occasion, en carnaval, de rencontres pour la jeunesse de divers villages.

Sous le nom d'*Oillar joko*, cette pratique nous a été signalée par des informateurs comme courante dans le village d'Arbonne en Labourd jusque dans les années 1950.

C'est la seule mention que nous ayons directement recueillie. Les coqs étaient préalablement enivrés pour être plus combatifs 18.

Ce jeu d'après certains chercheurs se serait développé au Pays basque sud à partir de la II^e Guerre carliste, en s'implantant çà et là dont à NARBARTE (Bertiz-Arana en Navarre) pour la San Felipe, ainsi que dans la zone du Txorrierrri en Biscaye (Errandio, Derio, Sondika, Zarrudio) ...

Par ailleurs, le dictionnaire de Azkue 19 signale le mot commun *Oillarrazka* en

Biscaye et celui du Père Lhande ²⁰ en Pays basque nord *Oilargunde*. Dans ces deux cas, cela désigne généralement le combat de coqs d'une manière générale.

Luis Michelena ²¹ nous donne aussi *Oilar borroko* (combat de coqs) et *Oilar ingeles* pour le coq de combat.

III. LA COURSE AUX OISEAUX

A. Sur terre (champ, place, fronton)

Une volaille coq, poule, canard était placée avec parfois les pattes attachées, dans un champ, au milieu d'une place ou d'un fronton. Les participants au jeu, avec ou sans les yeux bandés, essayaient de la repérer avec l'aide du public et de la capturer.

En Baztan ²² (Navarre), ce jeu est encore très pratiqué le Jeudi gras (*Orakunde, Egun Txun Txun*), par les enfants des écoles qui ont gardé l'essence ancienne du jeu médiéval pour élire le roi des jeunes.

À Arizkun il a lieu le Jeudi gras (*Egun txun txun ou Egun ttun ttun* ²³). Les enfants vont chanter de maison en maison en présentant un ou plusieurs coqs. Ils demandent des œufs, du lard, des gâteaux et même à l'occasion de l'argent. Ils sont parfois accompagnés de musiciens. Durant de nombreuses années, Maurizio Elizalde et les célèbres musiciens du Baztan ont maintenu vivante cette tradition.

Chant : *EGUN TTUN TTUN*

<i>Ere ttunttuna Etzi</i>	Après demain ttun ttun
<i>Etxe huntan</i>	Dans cette maison
<i>Arnoa bada</i>	Il y a de vin
<i>Egun ttun ttanttatto ttun</i>	Aujourd'hui ttun ttun
<i>Biar ttun ttun</i>	Demain ttunttun
<i>Çuk ez jakin zembana</i>	Nous ne savons pas combien (il y a de vin)
<i>Zembana den jakiteko</i>	Mais nous savons combien
<i>Dugun bana</i>	Nous en voulons chacun

<i>Aqui somos cuatro</i>	Ici nous sommes quatre
<i>Cantaremos dos</i>	Nous chanterons à deux
<i>Vamos habilando</i>	Nous allons, habillés
<i>Por el amor de Dios</i>	Par l'amour de Dieu.

<i>Bizarra egiteko</i>	Pour “raser” (chaparder)
<i>Zingar puxka bat</i>	Un morceau de jambon
<i>Harekin jateko</i>	Pour manger avec
<i>Ogi bazterreko bat</i>	Un morceau de pain
<i>Aingeru gara</i>	Nous sommes des anges
<i>Boltsa badutu</i>	Nous avons avec nous une bourse
<i>Dirurikan ez</i>	sans argent
<i>Urtetx ! Urtetx !</i>	<i>Urtetx ! Urtetx !</i> (exclamation type bonne ou heureuse année ²⁴)
<i>Egun egun ona</i>	Aujourd’hui, c’est un bon jour
<i>Bier bazkoa</i>	Demain, c’est Pâques
<i>Etzi ezkontzenda</i>	Après demain, il se marie
<i>Çure atxoa</i>	Notre vieille
<i>Zai gorri batekin</i>	Avec une jupe rouge
<i>Dantzari ona</i>	C’est une bonne danseuse
<i>Urtetx ! Urtetx !</i>	<i>Urtetx ! Urtetx !</i>

Après le repas pris en commun, les garçons choisissent le roi de leur classe d’âge. À l’issue d’une course en sac, les yeux bandés, ils doivent toucher le coq avec une petite épée en bois, aidés par les cris des spectateurs *hotza, beroa* (le froid, le chaud), selon qu’ils s’éloignent ou se rapprochent du coq. Le premier qui touche le coq est élu roi, il choisit alors sa reine en lui offrant le ruban qui orne le coq.

À Azpilkueta ²⁵ a lieu une fête à *Egun ttun* à peu près identique, mais le jeu du coq pour élire le roi se fait sans épée. Il faut noter aussi que le coq est béni lors d’une messe à laquelle participent les enfants du village.

Nous retrouvons le même scénario à Anitz ²⁶ avec une participation des filles armées d’un bâton.

À Berroeta et dans d’autres paroisses de la vallée de Baztan (Ciga) ²⁷, Erratzu ²⁸..., cette coutume se pratique encore avec un coq ou une poule suivant les années. Lors de la quête, les enfants empalent, comme jadis, le lard sur un bâton ou une grande broche.

En 2004, le collège public San Francisco Javier à Elizondo organisait la fête avec des coqs, sans les maltraiter. Il a été l’objet de controverses lancées par la *Asociación Nacional para la Protección y Bienestar de los Animales de España (ANPBA)* ²⁹.

À Bardos ³⁰ en Labourd, c’est pour les fêtes patronales qu’avait lieu une course sur un champ, le vainqueur gardait le volatile capturé.

B. Sur l'eau

Parfois c'est dans l'eau que sont lâchés des canards. Le vainqueur est le nageur le plus rapide. Sebillot ³¹ signale cette pratique avec une oie au XVII^e siècle sur la Seine à Paris.

En 1754, Manuel de Larramendi ³² signalait cette coutume en Guipuzcoa à Pasajes : *Cuando hablemos del Pasaje diremos la destreza con que se corren gansos en el canal sobre el mar.*

Dans la province basque du Labourd, nous avons retrouvé quelques témoignages ³³ :

- À Urt pour l'octave de la fête du port dans l'Adour et tout près lors des fêtes patronales le mardi à Port-de-Lannes de l'autre côté du fleuve dans les Landes ³⁴.

- À Béhobie (Urrugne) sur la Bidassoa, le lundi des fêtes de la Saint-Jacques avait lieu le jeu du canard. On lâchait un canard dans le fleuve et des nuées de nageurs s'épuisaient à capturer le précieux oiseau qui leur échappait parfois pour aller atterrir en territoire "espagnol" où l'attendait des hôtes ravis de mettre la main sur l'animal déjà bien fatigué.

- À Socoa (Urrugne et Ciboure), le lundi de la fête de la Trinité se déroulaient plusieurs jeux dont la course aux canards. Plusieurs volailles étaient lâchées dans le port depuis la berge et les meilleurs nageurs essayaient de les rattraper.

- À Saint-Jean-de-Luz, pour les fêtes patronales de la Saint-Jean, le jeu se déroulait dans le port jusque dans les années 30. Dans les archives municipales du XIX^e siècle, on trouve l'achat de douze canards pour la "course aux canards" en 1869 et 1870.

- À Bayonne, les courses aux canards se pratiquaient il y a plus de cinquante ans dans la Nive. Comme le décrit le célèbre chroniqueur Bayonnais Léon Herran ³⁵ : "Les canards... il y avait la course aux canards, Lapègue et Clinchou, les maîtres baigneurs, *L'amiral Joubert* lâchaient les volatiles et les nageurs essayaient, car ce n'était pas chose facile, le canard se voyant pris plongeait pour ressortir plus loin. Il est vrai que ce n'était pas la graisse qui le gênait".

- Il en était de même au Boucau dans la cale ³⁶.

Par ailleurs, ce jeu se déroulait sous le nom de *Suelta de patos* dans le port de Portugaleta en Biscaye après le jeu du mât de cocagne ³⁷ ainsi qu'en Navarre à Sangüesa dans le barrage sur l'Aragon jusqu'en 1940. Celui qui attrapait le canard le gardait.

Ces lâchers d'oiseaux évoquent aussi la "chasse au coq" relevée en Espagne le 28 février 1634 par Julio Caro Baroja ³⁸.

IV. MISE À MORT PAR LAPIDATION

Parfois, la désignation du roi de la jeunesse fait suite à une lapidation.

En Angleterre Van Gennep ³⁹ le signale dans la région de Gloucestersline et en Espagne Baroja ⁴⁰ cite un poème du XVI^e siècle très évocateur.

*...et un grand chapeau
avec force créneaux
je mettrai pour panache
les grandes plumes noires
de la queue de ce coq
contre qui nous lançâmes
à travers le jardin
une grêle d'oranges
le jour de carnaval*

Il évoque aussi une autre variante qui rappelle le "jeu de massacre", c'est un jeu d'adulte qui consiste à tuer un coq enfermé dans une cruche posée sur un échafaudage en jetant des pierres.

Dans les Landes, Sebillot ⁴¹ signale que l'on plaçait un poulet attaché à une perche ou à terre contre deux branches. Son propriétaire donnait quatre pierres pour 1 sol à celui qui, à distance donnée, voulait essayer de l'atteindre mortellement.

45

V. LES TOURNÉES AVEC COQ

Parfois de la cérémonie décrite précédemment il ne reste qu'une tournée de quête de maison en maison, comme à Gordejuela, Bizcaye ⁴² où le Jeudi gras les enfants promènent un coq placé dans un panier. Mais parfois il est possible de noter certains traits caractéristiques alors que le sacrifice final a disparu, dans certain cas c'est le début d'autres variantes que nous évoquerons plus loin.

A. Chant de condamnation

Dans la région de Laudio et Amurio en Alava, les enfants des écoles organisent encore *la fiesta del gallo* (fête du coq). Ils vont quêter de maison en maison avec un coq enfermé dans une cage. Leur chant : *Este gallo es escarbador de trigo y cebada ajena, aquí moritás traidor, por los niños de la escuela*, est ce qui reste de

la tradition qui consistait à mettre à mort l'animal en le décapitant. Celui qui avait coupé la tête était nommé *capitan* ou *rey del gallo* ⁴³.

Ces chants courants en Alaba et en Navarre sont peut-être des explications à la mise à mort de l'animal qui en carnaval devient le bouc émissaire de tous les maux. À Arrieta, les chants évoquent même un coq noir! Cela semble en contradiction avec d'autres données collectées par Azkue ⁴⁴ à Zeanuri. Le coq de mars est considéré comme annonceur de carnaval et protecteur contre les pièges du démon "gentil coq rouge de mars sois mon protecteur".

Un autre chant également très évocateur fait du coq un animal malsain à éliminer :

<i>Capitán general soy</i>	Je suis capitaine général
<i>De este ejército bizarro</i>	De cette armée étrange
<i>Que vienes de lejanas tierras</i>	Qui vient des terres lointaines
<i>A corregir este gallo</i>	Pour punir ce coq
<i>Me han dicho que eres capón</i>	On m'a dit que tu es "chapon".
<i>Que destrozás las gallinas</i>	Qui détruit les poules
<i>Una blanca qui pillaste</i>	Une poule blanche que tu as prise
<i>Medio muerta la dejaste</i>	Tu l'as laissée à moitié morte
<i>Nos lo ha mandado matar</i>	On nous a ordonné de le tuer
<i>La señora tabernara</i>	Madame l'aubergiste
<i>Porque escarba las ceballas</i>	Et parce qu'il dérobaît les oignons
<i>Y otras cosas de la huerta</i>	Et d'autres choses dans le jardin
<i>Gallo negro escarbador</i>	Coq noir fouineur
<i>De trigo y cebada ajena</i>	De blé et autres céréales
<i>Aquí morirás traidor</i>	Ici, tu mourras... traître
<i>Entre niños de la escuela.</i>	Parmi les enfants des écoles
<i>Jurada te la tenía</i>	Juré, tu l'auras
<i>En la punta la bandera</i>	À la pointe du drapeau
<i>Jurada te la tenía en la punta del pendón</i>	C'est juré tu l'auras à la pointe de la bannière
<i>Te hemos de cortar la cuesta</i>	Nous devons te couper la crête
<i>Y se la hemos de regalar</i>	Pour en faire un cadeau
<i>A Don...</i>	À monsieur...
<i>Maestro del lugar.</i>	Maître de cet endroit.

B. Autres tournées

Parfois pour l'organisation de *l'Ollasko jokua* (jeu du coq), la jeunesse masculine effectue une tournée avec musiciens de maison en maison pour recueillir des coqs ⁴⁵.

En Navarre, à Etchalecu, la tournée est dénommée *Ollo biltzea*. Dans ce village, les jeunes hommes suspendent par les pattes les oiseaux offerts à une sorte de roue portée par deux d'entre eux.

L'offrande d'un poulet est marquée à Amasa (Guipuzcoa) par l'allumage d'un pétard, celui d'une poule par trois pétards.

À Etchalecu, la fille dont la maison a offert un oiseau est récompensée et danse avec les garçons. En Guipuzcoa, les quêteurs faisaient aussi systématiquement danser la maîtresse de maison.

À Ichasi (Navarre), une maison ayant une fille devait toujours offrir une poule.

À Navascues (Navarre), ceux qui n'offraient rien encourageaient le risque d'un "sort" : toutes les poules fuiraient après le chant suivant *si nos dan, no nos dan las gallinas camporán*. Les jeunes en arrivaient à proférer parfois des menaces contre la maîtresse de maison (Antezana de Ribera).

En Guipuzcoa, cette tournée fait partie de l'organisation du jeu du poulet, *Oillasko jokoa* ou *Ollasko jokoa*. La jeunesse masculine célibataire l'effectue par groupe dès le matin parfois très tôt, de maison en maison. Cette pratique est attestée à Aduna, Andoain, Zubieta, Amasa, Getaria, San Pedro de Aya, Oquina, Legazpia et d'une manière générale autrefois sur la zone du Kostaldea (la côte).

En France, en Côte d'Or ⁴⁶, des tournées de maisons se déroulaient le dernier jour des noces. Les garçons d'honneur promenaient une grande gaule au bout de laquelle étaient attachées plusieurs poules destinées à être mangées le dimanche suivant, dans le repas organisé par les nouveaux mariés. D'une manière assez similaire, la tradition girondine ⁴⁷ nous offre une transition intéressante. Dans cette région, c'était le lendemain des noces qu'avait lieu la promenade d'une poule vivante également attachée sur une perche. Après avoir fait le tour du village, tout le monde se retrouvait pour un repas où l'on plaçait à tour de rôle, un bandeau sur les yeux des participants. Armés d'un bâton, ils allaient essayer à tâtons d'aller frapper l'oiseau jusqu'à ce que la mort s'ensuive.

Enfin à Santiago de Aya ⁴⁸ en Guipuzcoa, c'est après le jeu et la mise à mort des poulets que les jeunes attachent les dépouilles et font le tour des maisons.

Nous nous sommes demandés tout en restant sur ce questionnement s'il ne fallait pas chercher dans certaines de ces pratiques des similitudes avec les "rituels" parfois anciens et très répandus consistant à protéger les maisons en construction

en sacrifiant un coq, une poule ou un canard au moment des fondations ⁴⁹. En Touraine, l'animal sacrifié était même jeté par dessus la maison pour éloigner les démons ⁵⁰. Toute une recherche reste à mener dans ce domaine.

VI. LES MÂTS DE COCAGNE

Nous avons précédemment évoqué la tradition de l'élection du roi des archers tirant sur un poteau ou une cible située en haut d'une longue perche. Lors de nombreuses fêtes, la coutume du mât dit de cocagne semble avoir été très généralisée en Europe ⁵¹. Puisque le pays de cocagne est un pays imaginaire du folklore ⁵² où l'on a tout en abondance, le mât du même nom offre en son sommet de nombreux trophées et permet de désigner le plus valeureux des jeunes. En France, il existe un vieux mot "*cocquaigne*" dont le sens est dispute, combat de coq et que certains spécialistes donnent parfois pour l'étymologie de cocagne, ce qui rejoint bien notre thématique.

Au bout de ce mât (qui parfois était aussi l'arbre ou mai planté lors de la nuit du 30 avril au 1^{er} mai) étaient souvent attachés des canards ou des coqs. La jeunesse masculine rivalisait d'adresse pour décrocher les animaux et obtenir ainsi en public ce suprême honneur ⁵³. Le seul problème consiste à se maintenir sur le mât qui a été pour l'occasion enduit de suif, de savon ou autre matière glissante.

Une gravure de Giacomo Franco appelée *Feste per la Citta* (fête dans la cité) ⁵⁴ en 1610 nous présente ce jeu lors d'une fête à Venise. Sur celle-ci est également représentée la décollation de l'oie que nous évoquerons plus loin.

En Aragon ⁵⁵ il semble que parfois ce jeu fut organisé pour remplacer les jeux mettant à mort des coqs.

Il y avait en Pays basque trois types de mâts de cocagne (*Kukaña*) :

- Le premier est planté verticalement, on doit le gravir, ce qui donne à Troyes au XVIII^e siècle ⁵⁶ le nom du jeu "gravir l'oye". Au cours du temps, les animaux ont été progressivement remplacés par des lots (jambon, friandises, bouteilles...) qu'il faut décrocher.

- Le deuxième est fixé horizontalement (souvent d'une manière oblique) par un bout, soit à un quai, un pont ou une berge. L'autre bout se trouve être au dessus de l'eau. Là aussi, le tronc est enduit de matière glissante, ce qui rend la progression périlleuse. Peu arrivent à atteindre les lots fixés (volailles, friandises, fanions ou petits drapeaux) ⁵⁷.

- Une troisième version plus rare et quelque peu différente, semble être bâtie avec une roue ⁵⁸.

En Pays basque nord, seule la mémoire et les archives (mais l'enquête est loin d'être exhaustive ⁵⁹) permettent de mentionner ce jeu dans quelques lieux :

- À Urrugne ⁶⁰, sur la Bidassoa à Béhobie, un mât horizontal et un mât vertical étaient fixés sur un bateau au milieu du fleuve pour les fêtes de la Saint-Jacques (25 juillet).

- Toujours à Urrugne et Ciboure ⁶¹ dans le quartier Socoa, c'était pour les fêtes de la Trinité et spécialement pour les enfants.

- À Saint-Jean-de-Luz, les archives municipales au XIX^e siècle signalent le jeu de cocagne (mât vertical) dans les dépenses des fêtes de 1872 et 75. Sont également notés le prix du suif pour le mât, les primes pour les vainqueurs, les frais d'installation pour le lundi des fêtes patronales.

- À Saint-Palais, le docteur Urrutibehety se souvient avoir vu le jeu avec le mât de cocagne horizontal au dessus de la rivière, La Bidouze, pour les fêtes patronales. Ce mât était savonné et installé à côté de la minoterie, au bout il y avait des canards et des poules, le jeu s'est arrêté dans les années 1930.

- Au Boucau nous avons trouvé une citation lors des fêtes de 1920 ⁶².

- À Bayonne, les anciens se souviennent des mâts de cocagne des diverses fêtes ainsi que d'un mât au dessus de la Nive mais il y a de cela une bonne cinquantaine d'années ⁶³.

Les documents et les témoignages sont plus riches pour le Pays basque sud où d'ailleurs la coutume a conservé le jeu.

En Biscaye, Iñaki Irigoyen ⁶⁴ affirme, d'après les archives ecclésiastiques, que ces jeux existaient dès le XVII^e siècle surtout à Lekeitio. Ils sont décrits lors des fêtes patronales de la Saint-Pierre en juin 1818 par l'historien local Orcamika ⁶⁵ qui évoque des *cucañas maritimas* (horizontales) et terrestres (verticales). Ces mâts étaient aussi organisés en période de carnaval. La troisième version mobile est signalée à Gernika ⁶⁶ et Lekeitio ⁶⁷ sous le nom de *cucaña de rueda*. Des *cucañas* sont encore fréquemment mises en place pour les fêtes de Palencia et Sopuerta ⁶⁸.

L'Atlas ethnographique basque ⁶⁹ mentionne la *cucaña* verticale à Salinas de Añana en Alava avec un coq au sommet et la *cucaña* horizontale à Portugaleta (Biscaye) et Getaria (Guipuzcoa) au-dessus de l'eau dans le port et à Subijana (Alaba) au-dessus de la Riviera.

À Sangüesa, il y avait un mât sur la place et un autre au-dessus de la rivière Aragon.

Enfin, nous avons vu un jeu avec *cucaña* horizontale à la fin des années 1980 dans le port d'Ondarroa.

VII. LE JEU DE BIGUE

Dans les archives de Saint-Jean-de-Luz de la seconde partie du XIX^e siècle, nous rencontrons plusieurs mentions du jeu "de Bigue" ou "de Cocagne".

En 1866, le jeu de Bigue organisé pour le lundi des fêtes patronales (Saint-Jean) a coûté 20,75 francs et le premier prix était de 3 francs pour le vainqueur.

À Bayonne Léon Herran cite ce jeu dans ces Chroniques ⁷⁰ : "Le jeu de Bigue... je vais réveiller la mémoire des vieux Bayonnais en vous parlant des Fêtes du 14 Juillet d'autrefois. Pour tout dire, le peuple s'amusait aussi bien sinon mieux que de nos jours ; vous souvient-il du jeu de Bigue, sur la Nive entre les Ponts Marengo et Pannecau ? Tous les jeunes essayaient sur cette sorte de beaupré savonné d'atteindre le sommet. La foule était très nombreuse et prenait un réel plaisir à voir évoluer la jeunesse".

Ce témoignage nous permet de dire qu'il s'agit d'une version du mât de cocagne au dessus de l'eau. Bigue est un terme de marine qui désigne un dispositif composé de trois montants dont les extrémités se regroupent pour soutenir au sommet une poutre horizontale comme pour la *cucaña maritima*.

VIII. LA DÉCAPITATION OU DÉCOLLATION DE LA TÊTE D'OISEAUX

Comme nous l'avons signalé dans les sources, la désignation du roi procède parfois d'un jeu violent mettant en scène la mort de l'oiseau par décapitation, décollation ou arrachage de son cou. Aujourd'hui, l'animal n'est plus vivant mais il a fallu de nombreuses années, l'intervention des protecteurs des animaux et certaines lois comme la loi Grammont au milieu du XIX^e siècle ou l'interdiction sous-préfectorale (1930 à Bayonne) pour inverser cela.

Lors de notre enquête, plusieurs informateurs nous ont signalé avoir vu des animaux vivants jusque dans les années 60. La mise à mort de l'animal qui semble le moment principal de ces traditions offrent de nombreuses variantes ou mutations que nous avons classées par associations ou similitudes. À terme, tous ces exemples aboutissent toujours à la mise en valeur d'un vainqueur parmi sa classe d'âge :

a) Le jeu se déroule à pied, les yeux bandés. Les concurrents essaient de décapiter avec un sabre, un coq ou un poulet généralement enfermé dans une caisse semi enterrée ne laissant dépasser que la tête.

Cette typologie est relevée par plusieurs folkloristes et ethnologues.

En Belgique ⁷¹, dans le Pays de Liège à Bouvignes, les joueurs les yeux bandés devaient avec une perche écraser la tête d'un coq vivant dont seule la tête émergeait du sol alors que dans le Brabant, ils essayaient de le décapiter avec une faucille.

Au Danemark Gustav Henningsen a retrouvé de nombreuses mentions de diverses formes de ces jeux en période de carnaval, dont une dessinée en 1800 représentant un jeune homme les yeux bandés armé d'une perche et qui essaie de tuer un coq enfermé dans un pot jusqu'au cou. La gravure met en scène un autre jeune homme qui semble guider le joueur ainsi qu'une jeune fille qui observe ⁷².

En France, nous avons des mentions en Ile de France ⁷³, ainsi que dans la Manche ⁷⁴ où tous les Mardi gras, les conscrits fauchaient un coq qu'ils avaient précédemment enterré.

Le jeu est également cité à Vernet-les-Bains ⁷⁵ dans les Pyrénées orientales durant la nuit de Mardi gras au mercredi des cendres. Ce détail fut relevé par Van Gennep ⁷⁶ qui s'interrogea sur l'interprétation à donner à ce jeu/rituel. Il émit même l'idée que l'animal fut alors la personnification des jours gras ou de tout le cycle "carnavalesque". Cette hypothèse expliquant la mise à mort comme un rite de passage vers une autre époque, un autre cycle, une autre année.

En Espagne, cette forme fut très développée dans les groupes d'enfants appelés *muchachada* (la gaminerie) ou bien chez les *mocerios* ou *quintos* (les conscrits) dans toute la Castille et même à Madrid ⁷⁷. Julio Caro Baroja ⁷⁸ signale dans la province de Soria, à Calatoñazor, une cérémonie aujourd'hui malheureusement "altérée" ou disparue dans d'autres lieux :

"à l'occasion du Jeudi gras (jueves de Lardero), les enfants des écoles faisaient une collecte pour acheter un coq, ils l'enterraient ensuite jusqu'au cou et essayaient les yeux bandés de le frapper avec un bâton. Puis ils suspendaient le coq à une corde par les pattes et l'un des garçons tentait de lui couper la tête en disant bien fort qu'il fallait le punir pour avoir goûté le blé et l'avoine d'autrui ! Pour finir, ils plaçaient sa tête sur un bâton et faisaient de nouveau une collecte afin d'organiser un grand goûter entre eux."

En Pays basque il semble que la décapitation d'un coq enfermé dans une boîte ou enterré ⁷⁹ fut assez généralisée, mais elle n'est plus pratiquée que dans quelques

communes de Guipuzcoa d'une manière beaucoup moins cruelle ⁸⁰. Ainsi à Legazpia ⁸¹, il suffit au joueur ayant les yeux bandés d'effectuer quelques tours d'épée juste au-dessus de l'animal. Le jeu était déjà signalé dans les archives municipales de Legazpia en 1810. À Ermua, l'animal a été remplacé par un objet symbolique qui a pris sa place dans la caisse, suite à l'intervention des sociétés protectrices des animaux. Autrefois ce jeu était tellement populaire qu'en Biscaye dans les années 1920 (tout près de Gernika), toute la municipalité aurait démissionné pour protester contre l'acte d'un délégué du Directoire qui voulait faire interdire le jeu du poulet ⁸².

Il existe deux variantes internes :

- Dans la première c'est un coq qui est mis à mort et le jeu porte le nom de *ollar jokue* (jeu du coq) à Ciga, Elduayen ou Gernika (Biscaye), ou *correr gallos* (chasse aux coqs) à Lequeitio ⁸³.

- Dans la deuxième version, c'est un poulet qui est tué, le jeu portant alors le nom de *ollasko jokua* ou *oilasko jokua* en Guipúzcoa à Aduna, Amasa, Andoain (quartiers de Goiburu et Buruntza), San Pedro de Aya et Santiago de Aya, Getaria, Igueldo, Oquina, Aguinaga de Ursubil, Zubieta et toute la zone dite de kostaldea (de la côte) ⁸⁴.

En Pays basque nord, il est cité en Labourd à Sare, Espelette, Ainhoa à la fin du XIX^e siècle et à Saint-Pée-sur-Nivelle au quartier Amotz en 1923 ⁸⁵.

Au niveau calendaire, il se donne ou se donnait soit en période carnavalesque à Elduayen et Gernika où c'étaient les jeunes hommes déguisés qui jouaient, soit pour les fêtes patronales de fin juin au 11 novembre ⁸⁶. À Ermua en Guipuzcoa le jeu se déroule toujours en période de Carnaval donnant son nom à la journée "dia del Gallo". Le public aide les enfants qui ont les yeux bandés en criant : "ezkerrera", "eskumara" et "zuzen" ⁸⁷.

En Alaba, pour le Jueves de lardero les enfants pratiquent encore la Fiesta del Gallo, dans plusieurs villages de la province et particulièrement dans la zone d'Ayala (Amurio, Salmanton, Menagaray, Quejana, Sojoguti,...) ⁸⁸.

À Legazpia, le jeu est mis en scène pour l'octave du Corpus Christi (Fête Dieu). La mise à mort s'effectue soit avec une épée mais parfois c'est une faux (Aduna), une épée en bois (Ciga), voire un bâton (Lequeitio).

Mais ce qui singularise ce jeu par rapport à certains autres, c'est qu'il possède tout un cérémonial qui commence dès le matin par les tournées dans le village *Ollasko biltzale* (voir précédemment) et continue toute la journée. Cette fête est accompagnée d'une musique propre. À Legazpia ⁸⁹, la musique se joue au txistu et porte le nom de *Tranka Tranka*. À Saint-Pée-sur-Nivelle, l'air a été relevé par l'abbé Barbier sous le nom de *Oilachko jokoko airea* (air du jeu du poulet) ⁹⁰.

Le terme *tranka* nous paraît intéressant à étudier. Il désigne en Guipuzcoa, d'après le dictionnaire d'Azkue ⁹¹, un instrument pour frapper la laine mais d'autres mots très proches sont aussi intéressants comme *trankedera* (guipuzcoan) qui signifie billot de cuisine, *trankart* (biscayen) tromper, *trankesena* (navarrais) scie de long... Enfin *trankatu* (labourdin) ou *trankinka* (biscayen) se traduisent par cloche pied et *tranko* (biscayen) par grand pas, enjambée...

Ne faut-il pas aussi voir dans le nom de cet air une allusion à la danse qui peut-être accompagnait autrefois ce jeu ? Luis Michelena ⁹² cite une danse du coq à Erratzu en Navarre lors du Jeudi gras : *Erratzun orakunde egunean : Ollar dantza*.

Julio Caro Baroja ⁹³ signale que dans la région de Burgos, lors d'une variante de ce jeu, la jeune fille devait danser sur un seul pied en tournant autour de sa victime. Le morceau de musique s'appelait *Escarrete, Desjarrete* (que l'on peut traduire par couper, rompre les jarrets).

La danse faisait aussi partie du jeu décrit à Saint-Pée-sur-Nivelle et clôture encore à Amasa le déroulement du jeu. Les jeunes effectuent une danse en chaîne reliée par des foulards appelée *Dantza soka*. Ce type de danses très fréquentes en Pays basque (de la famille des *Auresku*) se caractérise très souvent par deux personnages principaux de la jeunesse, le meneur de la chaîne et le dernier. Or Azkue ⁹⁴ note que le terme *Oillarauzka* en biscayen désigne la dernière partie de l'*Auresku* dans laquelle le premier et le dernier danseur dansent l'un devant l'autre.

La description de la cérémonie d'Amotz à Saint-Pée-sur-Nivelle par Philippe Veyrin ⁹⁵ nous permet d'entrevoir toute une organisation comportant plusieurs personnes se présentant en cortège ordonné au son d'une musique sautillante :

“- *Les deux musiciens (une clarinette et un cornet à piston, si nos souvenirs sont exacts)*

- *Le roi donnant le bras à la reine. Le roi est vêtu d'un pantalon de toile blanche, d'une veste de drap rouge ornée de boutons en métal, et de rubans verts. Il est coiffé d'un large béret rouge à résille d'or, armé d'un grand sabre et muni d'un petit bouquet en guise de sceptre !*

- *La reine est revêtue d'une robe blanche à longue traîne. Un diadème en fausses perles orne ses cheveux. Elle sourit avec gravité conventionnelle.*

- *Une suivante porte la traîne de la reine, elle donne le bras à un jeune homme. Tous deux sont costumés de manière identique à celle des danseurs.*

- *Les danseurs sont au nombre d'une dizaine de couples. Ils sont uniformément habillés de blanc. Les jeunes filles portent autour de la tête un mince ruban écarlate (innovation récente probablement) et un autre ruban beaucoup plus large noué en ceinture autour de la taille. Les jeunes gens ont le *geriko* pourpre, un*

TRANKA TRANKA

Musical score for 'TRANKA TRANKA' in G major and 2/4 time. The score consists of three staves. The first staff begins with a treble clef, a key signature of one sharp (F#), and a 2/4 time signature. The melody is composed of eighth and quarter notes. The second staff continues the melody with some sixteenth-note passages. The third staff concludes the piece with a double bar line and repeat dots.

OILACHKO JOKOKO AIREA

Musical score for 'OILACHKO JOKOKO AIREA' in B-flat major and 2/4 time. The score consists of three staves. The first staff begins with a treble clef, a key signature of two flats (B-flat and E-flat), and a 2/4 time signature. The melody is composed of quarter and eighth notes. The second and third staves continue the melody with similar rhythmic patterns, ending with a double bar line and repeat dots.

liseré tricolore sur la couture du pantalon, le béret rouge garni d'un pompon. Un jeune homme n'a pas de cavalière et porte un sabre.

- Deux personnages burlesques, sortes de fous habillés de défroques à bandes verticales jaunes et rouges, alternées. L'un deux, affublé d'une gigantesque fausse barbe et traînant une vieille épée à sa ceinture, monte un minuscule âne gris. L'autre qui conduit l'animal par un licol porte sous son bras un gros registre.

Ces bouffons rappellent beaucoup les personnages analogues qui figurent dans les parades charivariques de la vallée de la Nive. Ici, leur rôle consiste principalement à refouler sans cesse les spectateurs, pour maintenir, dans une faible mesure l'espace libre nécessaire au jeu.

Le roi et la reine, assis sur une estrade, avec à leurs pieds, la suivante et son compagnon, assistent à l'arrivée des danseurs en file (certainement une soka dantza) puis à la prestation de chaque garçon avec sa cavalière qui dansent ensemble à tour de rôle.

Le cavalier récupère le sabre pour sa cavalière, la jeune fille s'agenouille sur un coussin devant le poulet enfermé jusqu'au coup dans une caisse. Au son de la musique, elle balance en cadence l'épée au dessus de la tête de l'animal et sur la dernière note, d'un geste brusque, essaie de faucher le cou du poulet. Le public raille les maladroitesses et salue les prouesses. Sont ainsi sacrifiés jusqu'à douze animaux. Nous n'avons aucune indication sur un éventuel repas de clôture de la fête de la Sainte-Madeleine où les volailles sacrifiées auraient pu être consommées."

Garmendia Larrañaga ⁹⁶ relève qu'en Navarre, à Udabe, le repas des fêtes portait le nom *Ollaki jan*, ce qui pourrait évoquer la présence de repas après ces jeux du poulet ou du coq comme nous le rencontrons dans beaucoup d'autres formes de la tradition. ■

(à suivre)

(*) Doctorant en Anthropologie et Ethnologie à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales,

Centre d'Anthropologie de Toulouse

Diplômé de l'EHESS et titulaire d'un DEA d'Anthropologie sociale et historique

Ancien président de la Fédération de Danse Basque : Euskal Dantzarien Biltzarra

Membre de Lauburu, Etniker Iparralde, Eusko Ikaskuntza, Société des Amis du Musée Basque et

Lapurttarak

Notes

- 1 Cet article se propose de reprendre, de développer nos diverses enquêtes publiées depuis environ vingt cinq ans, voir bibliographie indicative en fin de deuxième partie.
- 2 GARMENDIA LARRAÑAGA, Juan, 1984, *Carnaval en Navarra*, Aramburu, San Sebastian, voir le carnaval à UDABE
- 3 BECQ FOUQUERES DE, L. 1869, *Les jeux des anciens*, Editions Reinwald, Paris, p 148 à 155
- 4 GAIGNEBET, Claude, LAJOUX, Jean Dominique, 1985, *Art profane et religion populaire au Moyen Âge*, Paris, PUF, p 168 à 173
- 5 GRINBERG, Martine, 1988, Carnaval du Moyen-âge et de la Renaissance, *Carnavals*, Bordas, Paris, p 53 à 54
- 6 CARO BAROJA, Julio, 1979, *Le Carnaval*, édition française, Gallimard, Paris, p 72 à 88
- 7 GAIGNEBET, Claude, 1980, *Folklore obscène des enfants*, Maisonneuve Larose, Paris, p 95 à 105
- 8 CARO BAROJA, Julio, 1979, *Le Carnaval*, édition française, Gallimard, Paris, p 72 à 88
- 9 Rappelons que Saint Sébastien a été martyrisé avec des flèches.
- 10 Papegaie viendrait de pappe signifiant papier mâché et gaye le geai, il s'agit d'une cible en forme d'oiseau confectionnée en papier mâché et garnie de plumes .
- 11 GAIGNEBET, Claude, 1974, *Le Carnaval*, Paris, Payot.
- 12 SEBILLOT, Paul, 1968 (réédition) *Le folklore en France*. Tome 3. Editions Maisonneuve Larose, Paris, p 245 à 253
- 13 GAIGNEBET, Claude, LAJOUX, Jean Dominique, 1985, *Art profane et religion populaire au Moyen Âge*, Paris, PUF, p 168 à 173
- 14 FRAZER, James, 1923, *Le Rameau d'or*, Geuthner, Paris, p 248 à 264
- 15 FRAZER, James, 1923, *Le Rameau d'or*, Geuthner, Paris, p 123 à 124
- 16 CARO BAROJA, Julio, 1979, *Le Carnaval*, édition française, Gallimard, Paris, p 72 à 88 et informations transmises par Jean Dominique Lajoux. En France, malgré la Loi Gramont en 1850, interdisant d'infliger publiquement des mauvais traitements aux animaux domestiques, la coutume c'est perpétuée sans arrêt dans le Nord Pas de Calais, renforcée par la Loi du 8 juillet 1964 qui autorise les combats de coqs là "où il y avait tradition locale ininterrompue". La race de coq locale est appelé dans le nord de la France "Grand combattant des Flandres" et aurait pour ancêtre le coq *Bankika* qui peuple les forêts du Nord de l'Inde. Cet animal serait à l'origine de presque toutes les diverses variétés de coq de combat ;
- 17 VAN GENNEP, Arnold, *Manuel de folklore français contemporain*, Paris, Picard, 1943-1988, tome III cycle Carnaval, Carême, Pâques, p 958 à 962 et 1102 à 1105
- 18 Jean Michel Guilcher nous a signalé n'avoir recueilli cette variante qu'à Arbonne
- 19 AZKUE, Resurreccion Maria de, 1905, *Diccionario vasco, español, francés*, chez l'auteur, Bilbao
- 20 LHANDÉ, Pierre, 1926, *Dictionnaire Basque-Français*, Gabriel Beauchesne, Paris, 1117 pages
- 21 MICHELENA, Luis, 2001, *Diccionario general vasco. Orotariko Euskal Hiztegia*, Euskaltzaindia, Bilbao

Notes (suite)

- 22 Enquête personnelle réalisée de 1983 à 1989
- 23 Nous avons relevé une variante de ce chant à Zubieta en Navarre, les enfants le chantaient de maison en maison le jour de Pâques. Ttun ttun pourrait être un rappel du son des sonnailles très fréquentes en Navarre dans les tournées d'enfants.
- 24 Beaucoup de traditions carnavalesques sont en relation avec le passage à la nouvelle année, cette exclamation est donc tout à fait normale en cette période. Nous avons collecté une version de ce chant dans le village de Zubieta en Navarre, les enfants le chantent en faisant le tour des maisons le jour de Pâques.
- 25 Enquête personnelle réalisée de 1983 à 1986
- 26 idem note 22
- 27 idem note 22
- 28 Idem note 22
- 29 Article du journal DIARIO VASCO en date du 3 avril 2004
- 30 Idem note 22
- 31 SEBILLOT, Paul, 1968 (réédition) *Le folklore en France*. Tome 3. Editions Maisonneuve Larose, Paris, p 245 à 253
- 32 LARRAMENDI, Manuel, de, 1754 (réédité 1950), *Corografía de Guipuzcoa*, Ekin, Buenos Aires, p 236
- 33 Enquêtes personnelles voir listes des informateurs en fin de deuxième partie
- 34 LARBAIGH, Louis, 1977, *Les derniers Çabariers et les derniers pêcheurs de l'Adour*, Marrimpouey jeune, Pau, p 136 à 137
- 35 HERRAN, Léon, 1972, *Les chroniques Bayonnaises*, Bayonne, p 373 et 374
- 36 D'après un témoignage de Manuel CASTIELLA lors de notre enquête
- 37 ETNIKER EUSKALERRIA, 1996, *Juegos de los niños en Vasconia*, Atlas Ethnographique du Pays Basque, p 725 à 727 et 733 à 734
- 38 CARO BAROJA, Julio, 1979, *Le Carnaval*, édition française, Gallimard, Paris, p 72 à 88
- 39 VAN GENNEP, Arnold, *Manuel de folklore français contemporain*, Paris, Picard, 1943-1988, tome III cycle Carnaval, Carême, Pâques, p 958 à 962 et 1102 à 1105
- 40 CARO BAROJA, Julio, 1979, *Le Carnaval*, édition française, Gallimard, Paris, p 72 à 88
- 41 SEBILLOT, Paul, 1968 (réédition) *Le folklore en France*. Tome 3. Editions Maisonneuve Larose. Paris, p 245 à 253
- 42 CARO BAROJA, Julio, 1979, *Le Carnaval*, édition française, Gallimard, Paris, p 72 à 88
- 43 Idem note 22
- 44 AZKUE, Resurrection Maria de, (1942-1959), *Euskalerraren Yakintza "la science des basques"*, 4 volumes Espasa Calpe, Madrid, Littérature populaire du Pays Basque, tome I, ch II, p 67
- 45 GARMENDIA LARRAÑAGA, Juan, 1984, *Carnaval en Navarra*, Aramburu, San Sebastian, voir par village.
GARMENDIA LARRAÑAGA, Juan, 1987, *Lexico etnografico vasco*, Université du Pays Basque, Donostia.
GARMENDIA LARRAÑAGA, Juan, 1998, *Neguko Festak, Bertan n° I*, Gipuzkoako Foru Aldundia San Sebastian, p 6 à 11
PEÑA-SANDIAGO, Luis-Pedro, 1972, *Romerias y Fiestas en Guipuzcoa*, Txerxoa, San Sebastian, voir par village

Notes (suite)

- 46 SEBILLOT, Paul, 1968 (réédition) *Le folklore en France*. Tome 3. Editions Maisonneuve Larose, Paris, p 245 à 253
- 47 Idem note 41
- 48 PEÑA-SANTIAGO, Luis-Pedro, 1972, *Romérias y Fiestas en Guipuzcoa*, Txerxoa, San Sebastian, voir à la rubrique du village
- 49 FILLIPETTI, Hervé et TROTTEREAU Janine, 1978, *Symboles et pratiques rituelles dans la maison paysanne traditionnelle*. Berger-Levrault, Paris, 1978
- 50 Idem note 43
- 51 Le mot cocagne était autrefois employé dans le sens d'une fête donnée au peuple, où il y avait des distributions de comestibles et de boissons, on disait "donner une cocagne". A Naples, au XVIe siècle, lors des fêtes, il y avait une sorte de montagne appelée CUCCAGNA figurant le Vésuve d'où jaillissaient à profusion du macaroni, de la viande et des saucisses que les gens se disputaient.
- 52 En Pays d'oc, le mot "Coquaine" désigne les petits pains de pastel qui firent la richesse de la région dans le triangle Toulouse, Carcassonne, Albi. Une zone du Laurageais porte le nom de Pays de Cocagne : "Le país a nom de cocagne, qui plus i dort, plus i gaigne".
- 53 GAIGNEBET, Claude, 1980, *Folklore obscène des enfants*, Maisonneuve Larose, Paris, p 95 à 105
- 54 Catalogue de l'Exposition, 2004, *Les triomphes de Carnaval*, Collection du Musée de Gravelines Lille, texte de GAIGNEBET, Claude, p 68 à 71
- 55 BENITO, Manuel, 1994, El ciclo del carnaval en el Pireneo central, *Actas del tercero Congreso sobre El Carnaval Cadiz*
- 56 SEBILLOT, Paul, 1968 (réédition) *Le folklore en France*. Tome 3. Editions Maisonneuve Larose, Paris, p 245 à 253
- 57 IRIGOIEN, Iñaki, 1989, Lekeitio, Fiestas de San Antolín, los gansos, *Dantzariak n°45*, Euskal Dantzarien Biltzarra, Bilbao, p 14 à 18 IRIGOIEN, Iñaki, 1990, Lekeitio, Fiestas de San Antolín, los gansos (suite), *Dantzariak n°47*, Euskal Dantzarien Biltzarra, Bilbao, p 27 à 30
- 58 Idem note 57
- 59 Les témoignages cités font référence à notre enquête qui depuis 1979 s'enrichit continuellement, voir en fin de deuxième partie la liste des informateurs
- 60 Idem note 22
- 61 Idem note 22
- 62 Journal LE COURRIER DE BAYONNE en date du 31 Août 1920, fond local, Bibliothèque de Bayonne
- 63 Idem note 22
- 64 Idem note 57
- 65 OCAMICA, Francisco de, 1810 réédition 1966, *La villa de Lekeitio ensayo Historico*, Deputación de Biscaya, Bilbao
- 66 GARMENDIA-LARRAÑAGA, Juan, *El Carnaval vasco*
- 67 Idem note 57

Notes (suite)

- 68 GUEREÑO LOPEZ, de, 1975, *Fiestas de Viscaya*, CINSA, Bilbao, voir à chaque commune citée
- 69 ETNIKER EUSKALERRIA, 1996, *Juegos de los niños en Vasconia*, Atlas Ethnographique du Pays Basque, p 725 à 727 et 733 à 734
- 70 HERRAN, Léon, 1972, *Les chroniques Bayonnaises*, Bayonne, p 373 et 374
- 71 SEBILLOT, Paul, 1968 (réédition) *Le folklore en France*. Tome 3. Editions Maisonneuve Larose, Paris, p 245 à 253
- 72 HENNINGSEN, Gustav, 2004, "El carnaval danés en su contexto europeo", *Zainak* n°26, Eusko ikaskuntza, Donostia, pp 337-346.
- 73 VAN GENNEP, Arnold, *Manuel de folklore français contemporain*, Paris, Picard, 1943-1988, tome III cycle Carnaval, Carême, Pâques, p 958 à 962 et 1102 à 1105
- 74 Idem note 56
- 75 Idem note 56
- 76 Idem note 73
- 77 CARO BAROJA, Julio, 1979, *Le Carnaval*, édition française, Gallimard, Paris, p 72 à 88
- 78 Idem note 77
- 79 L'enterrement du coq est signalé en Alava : à Peñacerrada, Pipaon, Loza, par JIMENEZ, Joaquin, 1983, *El Alaves. Caracter y costumbres, Alava en sus manos* N°8, Victoria, p 58 à 60.
- 80 GARMENDIA LARRANAGA, Juan, 1998, *Neguko Festak, Bertan n°1*, Gipuzkoako Foru Aldundia San sébastian p 6 à 11
- 81 MURUA, Angel, 1986, *Fiestas y danzas en Legazpia, Dantzariak n°32* Euskal Dantzarien Biltzarra, Bilbao, p 18 à 32
- 82 VEYRIN, Philippe, 1925, *Oilachko jokoa, Gure Herria*, Bayonne, p 477
- 83 Idem note 48
- 84 Idem note 42 et MENDI-ALDE, *Euskal Dantza Taldea*, 1985, *Adunako Azeri-Dantza eta Oilasko-Jokua, Dantzariak N° 29*, Euskal Dantzarien Biltzarra, Bilbao, p 25 à 46
- 85 Idem note 82
- 86 GARMENDIA LARRAÑAGA, Juan, 1998, *Neguko Festak, Bertan n°1*, Gipuzkoako Foru Aldundia San Sebastian, p 6 à 11
- 87 Information en 2005 sur le site www.Dantza.com
- 88 JIMENEZ, Joaquin, 1983, *El Alaves. Caracter y costumbres, Alava en sus manos* N°8, Victoria, p 58 à 60.
- 89 Idem note 81
- 90 Idem note 82
- 91 Idem note 19
- 92 MICHELENA, Luis, 2001, *Diccionario general vasco. Orotariko Euskal Hiztegia*, Euskaltzaindia, Bilbao
- 93 Idem note 6
- 94 Idem note 19
- 95 Idem note 82
- 96 GARMENDIA LARRAÑAGA, Juan, 1984, *Carnaval en Navarra*, Aramburu, San Sebastian, voir Udabe

CREDIT PHOTOGRAPHIQUE

Photo N°1 : Naples, musée des Antiquités, Mosaïque d'époque romaine - Combat de Coqs (En arrière-plan apparaît le prix qui sera offert au vainqueur, la palme et le caducée qui le consacre à Mercure) - Photo Jean-Dominique LAJOUX ©

Photo N°2 : Oxford, Roman d'Alexandre, Manuscrit 1388 - Combat de Coqs pour la désignation du Roi des écoliers - Photo Jean-Dominique LAJOUX ©

Photo N°3 : Autun, Cathédrale Saint-Lazare, Chapiteau du XIIe siècle - Combat de coqs pour l'élection du Roi du Coq - Photo Jean-Dominique LAJOUX ©

Photo N°4 : Lille, Collection du Musée de GRAVELINES, FRANCO Giacomo (Venise 1556-1620) - Feste per la Citta (Fête dans la cité) 1610 (Au premier plan il y a une variante du jeu de l'oie et au fond à droite un mât de Cocagne avec des canards)

Photo N°5 : *Cucaña Maritima*, Fête de San Antolín, Lequeitio - Biscaye - Photo Iñaki IRI-GOÏEN ©

Photos N°6 et 7 : *Oilasko jokoa* à Gernika pour carnaval - Photos Thierry TRUFFAUT ©

Photos N°8 et 9 : *Egun Ttun-Ttun*, fête du coq en vallée de Baztan à Arizkun - Photos Thierry TRUFFAUT ©

PARTITIONS MUSICALES

TRANKA TRANKA issu de l'article de MURUA, Angel, 1986, Fiestas y danzas en Legazpia, *Dantzariak* n°32 Euskal Dantzarien Biltzarra, Bilbao

OILACHKO JOKOKO AIREA noté par l'Abbé Jean Barbier dans l'article de VEYRIN, Philippe, 1925, *Oilachko jokoa*, Gure Herria, Bayonne



Photo N° 1



Photo N°2



Photo N° 3



64

Photo N° 4

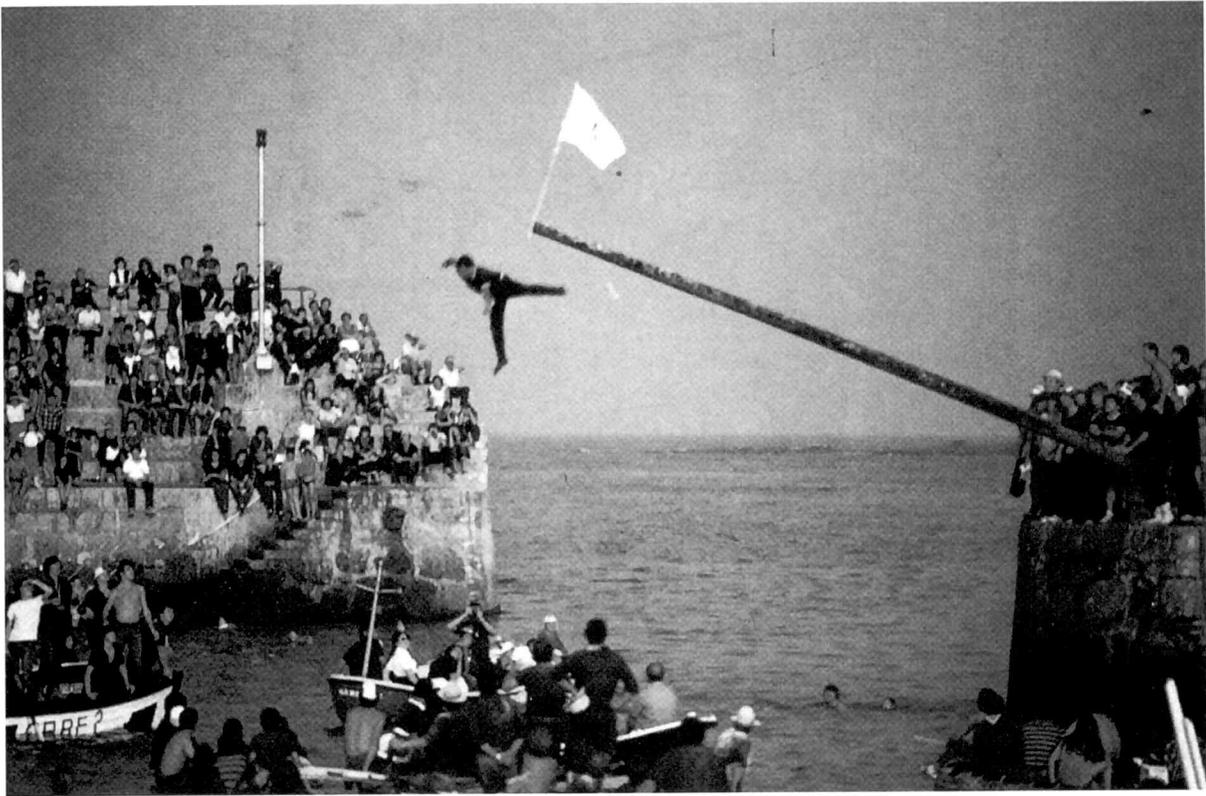


Photo N° 5



Photo N° 6



Photo N° 7



Photo N° 8



Photo N° 9



COMPTE RENDU DE LECTURE

MICHEL DUVERT

Zapata Peña L. (2002). Origen de la agricultura en el País Vasco y transformaciones en el paisaje : analisis de restos vegetales arqueologicos. Kobie, Bilbao, Anejo 4, 221 p.

Le numéro de cette revue de la Diputacion Foral, dirigée par E. Nolte y Aramburu, vient de publier un travail unique qui va changer bien des façons de voir. Cette recherche est la première de son genre. Elle fut dirigée par un préhistorien (I. Barandiaran) et un biogéographe (J. Loidi). L'auteur Madame Zapata Peña fut formée à l'école anglaise. Rigueur et pragmatisme signent ce travail dont la lecture est un plaisir en soi. C'est de la belle science expérimentale. Avec ce type de travail, la fausse barrière que des scientifiques placent entre sciences "molles" et sciences "dures", s'effondre.

67

LA FORME DU TRAVAIL

Quel est le propos de cette recherche ? Celui de revoir les idées actuelles sur l'origine et le développement de l'agriculture en Pays basque (des sept provinces et des "marges"), de préciser la nature des ressources, leur importance relative, de mesurer leur impact sur le milieu naturel. En particulier, l'auteur s'interroge sur ce que l'on appelle la néolithisation. Elle s'interroge sur la sédentarisation, les nouvelles exploitations du milieu (favorisées par les changements climatiques ou par l'action de l'homme), les remaniements des sociétés qui vivent maintenant sur d'autres principes (autres que la simple chasse et la cueillette). Elle suit l'anthropisation du milieu ; c'est-à-dire la manière dont de nouvelles perturbations (dans la ressource, dans la mise en ordre de l'espace) induisent de nouveaux équilibres dans le rapport que l'homme entretient avec son milieu de vie.

Comment la réaliser ? L'auteur ne s'est pas contenté de collecter le pollen prisonnier de strates données, elle a recueilli les débris végétaux (fruits/graines, noyaux, pépins, enveloppes...) à des niveaux bien précis identifiés par les archéologues. Cette collecte a été faite par tamisages (avec des mailles fines, de l'ordre de la centaine de microns) ou en désagrégeant les sédiments par des courants d'eau, puis, par lavage et par flottaison de cette matière, en récupérant les débris ou en recueillant les dépôts à la recherche des moindres indices fossiles. On imagine sans peine, ce long travail ingrat, l'attention soutenue qu'il nécessite, le soin apporté à recueillir et à analyser au microscope, les moindres traces.

Tous ces vestiges permettent, par leur contour, leur architecture, leur texture, leur constitution, d'identifier parfois les végétaux et donc de se représenter le milieu dont ils sont issus, les besoins auxquels ils correspondaient. L'auteur peut donc accéder à la végétation environnante, comme aux besoins des hommes qu'elle peut mettre en relation avec des outils, des types d'usure, etc. Elle se situe donc à la confluence de trois disciplines : l'archéologie (le mode de vie), l'écologie (le paysage et la ressource), la paléobotanique.

Où ? L'auteur a travaillé ainsi dans 16 gisements (sépultures, grottes et de rares habitats identifiés en plein air) s'étalant de 7 800 BP (c'est-à-dire *before present*, soit avant le XX^e siècle) à l'arrivée des romains (à Irun, dans l'ancienne Oiasso). Un tableau montre la période couverte ; elle est continue, du mésolithique final au-delà de l'an 0. Ces sites fouillés s'étendent des Pyrénées occidentales à la Cantabrie orientale et vers la Rioja.

Le texte se développe sur huit chapitres qui traitent successivement de :

1. la présentation du problème
2. la présentation des thèses dominantes, dont celle qui est devenue un lieu commun, à savoir que l'agriculture a été introduite tardivement chez nous, que le Pays basque a toujours vécu isolé, loin du foyer méditerranéen ; que ce pays était peuplé de pasteurs parlant une langue incompréhensible mais que les versants des plaines (Aquitaine et Ebre) étaient plus ouverts, etc.
3. l'exposé de la méthode suivie
4. la présentation des caractéristiques biogéographiques du milieu (évolution du climat, reliefs, humidité/ensoleillement, écosystèmes)
5. l'exposé des résultats obtenus dans tous les sites fouillés
6. ce que l'on peut dire de l'agriculture en Pays basque
7. ce que l'on sait des sociétés d'agriculteurs, du calcolithique à l'époque romaine
8. ses conclusions qui sont suivies d'une bibliographie et d'un long résumé en anglais.

PARMI QUELQUES PROBLÈMES RENCONTRÉS

Cette nouvelle recherche se heurte à toute une série de difficultés. Certaines sont bien connues mais d'autres sont inhérentes à la méthode. En voici quelques unes.

En Alava, dans un abri sous roche, on a trouvé un indice très ténu (un grain de blé) ainsi que des outils, dont une meule, tous usés. Le tout date des environs de 4550 BP (dans ce compte-rendu je ne donne pas des dates plus précises). Autrement dit, une pratique agricole est décelée avant que ne soient construits les dolmens.

Ce type d'observation soulève beaucoup d'interrogations : que vaut un témoignage d'une activité agricole sur le site fouillé ? Comment apprécier l'intensité de ce type de culture ? Était-il associé à la cueillette et à la chasse ? La céréale (si elle est bien cultivée ici) servait-elle d'appoint ? Qu'appelle-t-on néolithisation ?

Pour s'assurer de ses résultats l'auteur se livre à une enquête ethnographique sur la culture céréalière (et notamment du blé) dans le milieu traditionnel (voir plus bas). L'ethnographie et la paléontologie s'éclairent mutuellement, mais on sait qu'il faut relativiser ce type de donnée car il y eut beaucoup de fluctuations climatiques au cours des derniers millénaires (par ailleurs, hormis des darwiniens, personne ne pense que le présent explique tout le passé ; les thèses actualistes ont vécu).

En Biscaye, à 700-800 mètres d'altitude, dans trois fonds de cabane de 8 à 10 m de diamètre et à foyer central, on a trouvé du blé, ce que l'environnement actuel ne laisse absolument pas soupçonner. Ce blé a-t-il été récolté ici ou bien a-t-il été amené depuis le bas-pays qui pratiquait cette culture antérieurement ? On trouve aussi des glands (nourriture de l'homme ?), des noisettes et autres apports de la forêt (pommes, cerises, prunes, poires, etc.). De nombreux restes de branches témoignent-ils d'essartage ou de nourriture des bêtes ?

Toujours en Biscaye, dans trois sites mégalithiques (dolmens), on a pu proposer une véritable séquence au cours de laquelle on voit une ouverture de l'espace boisé, l'apparition de nouvelles espèces pionnières (bouleau...). Cette vision dynamique a pu être reproduite dans certaines situations, comme dans le dolmen du collado del Mallo (situé à plus de 1000 mètres). L'exposé des résultats obtenus dans ce site est tout à fait remarquable. Tout ce travail est magistralement écrit, c'est de la très belle science. On observe dans ce site des concordances entre les données archéologiques, celles provenant des reconstructions des écosystèmes et les restes végétaux utilisés par l'homme. On voit alors un paysage qui s'ouvre de

plus en plus avec d'abord une domination du pin, puis du chêne avec des noisetiers et des conifères et enfin des légumineuses. Mais certaines espèces (vues ailleurs) manquent à l'appel (les hêtres, les yeuses, les ifs...). Fragilité des fossiles ou non représentativité des échantillons collectés ? On touche ici de sévères limites inhérentes à la méthode.

Par son activité commerciale, Rome centralise et ventile des essences nouvelles olive, figue, variété de blé, raisin, etc. mais il est trop tôt pour dire si elles sont cultivées ou simplement commercialisées (il faut attendre d'autres fouilles). Les pêches (les plus anciennes traces actuelles trouvées dans la Péninsule ibérique), sont-elles cultivées ou importées, ou bien issues de conserves ?

En dehors de tous ces problèmes d'autres sont d'une difficulté redoutable. Ils touchent la technologie associée aux cultures : comment préparait-on les sols ? Comment semait-on et comment récoltait-on ? Labourait-on avec des layas (qui sont connues avant les charrues apportées par les Celtes) ? Comment recueillait-on les grains et que faisait-on de la paille ? Cette technologie a-t-elle été acquise par contact ou établie de façon indépendante ? etc.

Si la néolithisation implique l'acquisition de ces façons de faire, cette technologie va de pair avec des lieux réservés à la culture. Or, qui dit culture, dans ce pays d'élevage, dit clôture (au moins temporaire) : comment était organisé l'espace (parcelles, voies d'accès...) et qui en avait le contrôle ou la surveillance ? Beaucoup de travail reste à entreprendre mais cette recherche va permettre de redéployer l'archéologie en suscitant de nouvelles interrogations.

LA MORT DES IDÉES REÇUES

La néolithisation aurait débuté vers les VII-VIII^e millénaires BP. Les animaux domestiques et les plantes cultivées chez nous ne semblent pas être antérieurs au huitième millénaire BP. La céramique est présente à 6900 BP et durant tout le millénaire qui suit. La chasse, la pêche et la cueillette ne cesseront pas d'un coup ; en Navarre on cueille pommes et noisettes dès le VIII^e millénaire BP et on continuera de le faire.

Qu'appelle-t-on le néolithique ou, mieux, la néolithisation ? C'est une phase de notre civilisation qui correspond *classiquement* à la sédentarisation des peuplades qui vont passer d'une économie fondée sur la chasse, la pêche et la cueillette, à une économie productrice. La stratégie alimentaire changeant, des plantes nou-

velles sont retenues et/ou introduites. Une technologie (faite de découvertes et/ou d'emprunts) permet "leur mise en valeur". Qui dit sédentarisation dit habitat stable, poteries (lourdes et fragiles), fours de cuisson, et autres techniques. L'homme s'installe. Il défriche la forêt qui recule. Ce sera l'ère du mégalithisme (nos lecteurs connaissent bien les travaux publiés dans nos bulletins par J. Blot et D. Ebrard).

En fait tous ces traits (ces "marqueurs") que nous venons d'évoquer, permettent effectivement de voir des échanges ou des avancées de civilisation en des lieux et en des époques données. Mais ils ne disent pas ce que la société considérée a vécu effectivement : dans quel état était-elle avant cet "apport" ? Comment s'opéra le contact ? Quels furent les mécanismes d'acculturation ? Comment opérèrent-ils, sur quelle étendue et selon quelle intensité ? etc. C'est à ce type de problème que l'auteur s'attaque.

Le plus vieux grain de blé fut trouvé en Guipuzcoa, à Herriko barra de Zarauz. Il date de 6000 à 5800 BP. Plusieurs gisements côtiers renforcent cette observation et sont en faveur d'une culture céréalière dans le secteur atlantique du pays (de l'orge à Kobaederra, etc.). Les espèces cultivées dans ces divers sites sont plus souvent adaptées aux conditions de milieu que "sélectionnées". Ainsi on trouve de l'orge vêtue, de la petite escande et du blé vêtue (bien adapté à nos montagnes), etc. Puis, à l'âge du bronze, selon les endroits, la proportion de blé nu l'emporte sur celle de blé vêtue.

Toujours dans ce secteur atlantique, comme dans la haute vallée de l'Ebre, bovins, ovins, caprins sont associés aux gisements à 6150 BP. A 6000 BP (au moins) on les voit en Biscaye.

Agriculteurs peut être, mais éleveurs aussi, de même chasseurs et cueilleurs. Tout est une question d'opportunités et de dosage (de "régime alimentaire").

On voit donc des groupes en cours de néolithisation qui sont en place au VI^e millénaire BP. Ces groupes sont en contact avec des influences méditerranéennes qui remontent l'Ebre, mais aussi avec des courants aquitains et cela semble maintenant établi. En effet, au nord des Pyrénées, vers la Bigorre (à Biscaye, près de Lourdes), comme dans le nord de l'Aquitaine, une néolithisation aussi précoce a été notée. La lumière n'est donc pas venue uniquement de la Méditerranée et les Aquitains eurent des relations continues avec les autres Basques du Sud. Si l'on en croit ce travail, plus que jamais le Pays basque fut un pays ouvert, pénétré par les grands courants de civilisation. Parmi d'autres, Baroja n'a cessé de montrer que ce fut toujours le cas tout au long de notre histoire.

L'image du Pays basque isolé et du Basque enfermé dans son euskara, appartient de plus en plus à l'histoire des sciences.

DE NOUVEAUX SCÉNARIOS

La lecture de ce travail redéploie de nouveaux paysages (on les mettra en parallèle avec les résultats du groupe de Galop).

Les chênes et les noisetiers sont abondants dans les forêts du mésolithique. Le climat variant (il se détériore par exemple au calcolithique) cette forêt se rééquilibre. C'est surtout à partir du VII^e millénaire BP qu'elle va commencer à sévèrement reculer puis à être recomposée. Les chênes à feuilles caduques dominaient au néolithique puis à l'âge du bronze, là où sont actuellement les yeuses. La chênaie cantabrique ne serait pas ancienne mais postérieure à l'âge du bronze. Bien que l'on connaisse le hêtre dès le paléolithique supérieur, la hêtraie est tardive en Europe, elle s'est expansée à partir du V^e millénaire BP. Un millénaire plus tard elle formera des massifs conséquents et de là elle a du diffuser. L'ouverture des clairières aurait pu favoriser ce phénomène (mais on ne sait rien de précis à ce sujet, tous les scénarios sont ouverts).

Les premiers agriculteurs ont du ouvrir des clairières dans des chênaies. Les *labaki* (défrichement) et *lur erretze* (brûlis) ont des effets différents sur le long terme ; on ne sait pas les reconnaître et donc les apprécier. À propos des brûlis, seraient-ils les ancêtres des *bustalizas* souvent citées dans des archives ? Ce terme viendrait du latin et serait lié à la crémation. Localement, ces déséquilibres induits dans la forêt se traduiront par l'apparition de nouvelles espèces, puis de parcelles destinées aux céréales. Ces dernières voient leur culture s'intensifier au VI^e millénaire BP (escande, orge vêtue) alors que la faune domestique ainsi que les mollusques sont très consommés.

Peu à peu le gibier perdra en importance dans l'alimentation mais le bétail qui aura pu être gardé autour des lieux d'habitation, sera consommé. Plus tard, avec la pression démographique par exemple, il fallut augmenter la taille de ce cheptel d'où la nécessité de faire la navette entre l'estive (et ses pacages temporaires) et le bas-pays. La mi-montagne puis la montagne seront colonisées ; le mégalithisme diffusera vers les hauteurs.

Grâce à ces travaux il est maintenant établi que l'agriculture est en place lorsque les premiers dolmens biscayens gagnent les hauteurs. L'Europe à ces époques (vers 6000 à 2500 avant le Christ) voit son climat varier, les températures moyennes, tant hivernales qu'estivales sont de 1° à 2° supérieures à la moyenne actuelle.

Des peuplements stables sur des territoires donnés sont connus à l'âge du fer. Les peuplements fortifiés sont nombreux. À cette époque l'agriculture est très présente en Pays basque et le Basque chasse peu pour se nourrir. Depuis le néolithique final, l'élevage ne cessa de croître, les ovicaprins sont très présents. Certains auteurs insistent cependant sur le cheptel bovin et, dans une moindre mesure, porcin. Chevaux et volailles semblent peu ou pas appréciés. Des animaux adultes sont surtout recherchés; ils doivent l'être pour leur chair comme sous d'autres rapports (peau, laine, force de travail...).

On dispose maintenant d'instruments de fer : layas, faucilles, etc. La vigne est cultivée à cette époque en Navarre (à Cortes de Navarra). Au premier siècle elle sera sur la côte. Est-ce l'essor du *txakoli* ?

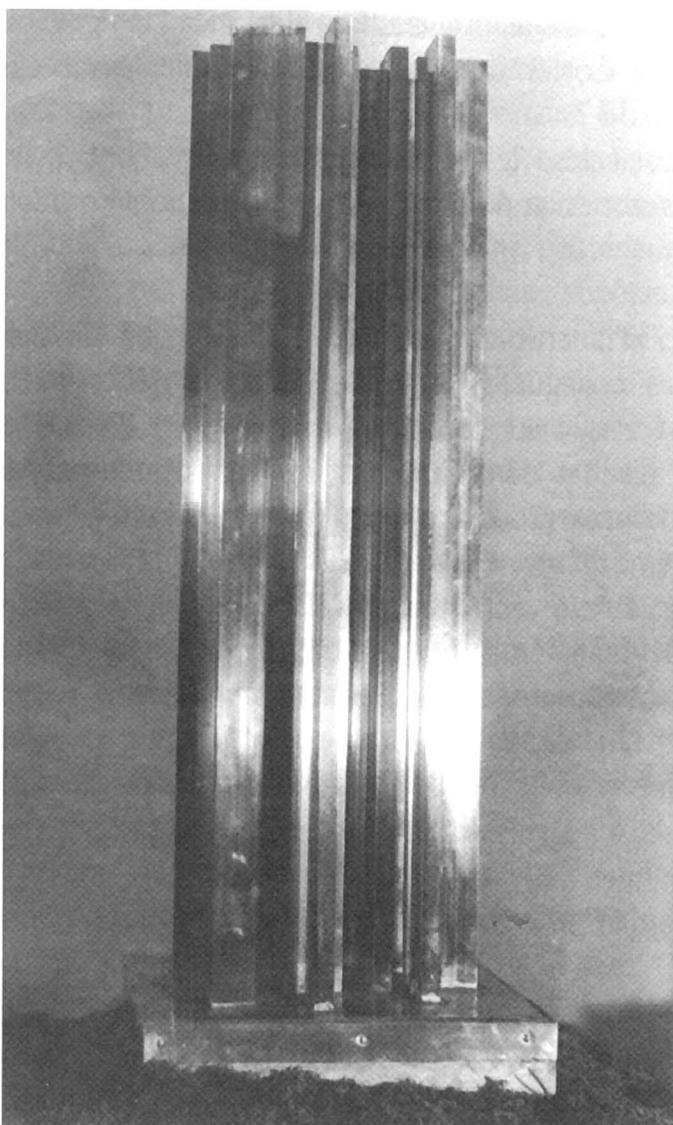
Puis, durant les deux premiers siècles, les ressources se diversifient ; les échanges commerciaux affectent des zones importantes. Une production horticole est en place.

Comme on le voit, si beaucoup d'incertitudes demeurent, beaucoup de promesses voient le jour. Avec d'autres collègues, l'auteur a accompagné sa quête d'une vigoureuse recherche ethnographique sur la culture céréalière en Biscaye et dans ses abords. On pourra lire le résultat dans l'un des *Zainak (Cuadernos de antropologia-etnografia)* d'Eusko-Ikaskuntza (2003), n° 22, (p. 171-185). Ce travail est encadré par deux études du même genre, l'une porte sur l'exploitation de la forêt (p. 155-169), l'autre sur l'horticulture (p. 187-214). Elle détaille la culture céréalière ; elle précise les *labaki* (défrichements) qui l'autorisent, les assolements, le battage, les rendements, etc. Ces observations sur la culture céréalière, la nature des sols choisis, leur emplacement, leur exposition... en surprendront plus d'un (mais pas celui qui sait ce qui se faisait chez nous il y a peu de temps encore). Autant dire que notre auteur vise le long terme. Elle ne se contente pas d'une simple approche purement archéologique ; elle cherche, avec succès, à dominer le problème touchant, via l'écosystème et la ressource, les modes de subsistance dans le milieu traditionnel.

Le travail de L. Zapata Peña est travail de pionnier. Non seulement il est d'une qualité exceptionnelle (un modèle d'analyse), mais il ouvre le champ de la recherche au-delà de tout ce que l'on pouvait espérer. Bien entendu, ce faisant il bouscule bien des idoles et tord le cou à une bonne quantité d'idées reçues. Que demander de plus ? ■

HARPE DE VENT

MICHEL DUVERT



Ce document montre, avant son installation, une sculpture de Jesús Echevarria qui a voulu rendre ainsi un hommage à Maurice Ravel. Elle s'appelle **Harpe de vent**. Réalisée à l'aide de grandes tiges d'aluminium, elle mesure 6 m de haut et fut exécutée dans les années 1978. Cette œuvre d'art est un morceau de vie, une masse fluide d'ombres et de lumières changeantes que le soleil habite, une sorte de musique que le vent exprime selon les heures.

Jesús Echevarria souhaitait qu'elle soit placée au milieu d'une pièce d'eau pour lui donner encore plus d'ampleur. Cette sculpture lui est chère, il conserve encore sa

maquette dans son atelier. La **Harpe de vent** est une commande de l'état pour le lycée Maurice Ravel de Saint-Jean-de-Luz. Mais où est-elle passée ? ■



In memoriam

GEORGES LAPLACE

PRÉHISTORIEN *(Pau 1918, Pau 2004)*

IGNACIO BARANDIARAN (*)

En 1968, G. Laplace débutait l'une des présentations de son étude analytique, par une citation péremptoire de Jean Monod relative aux conditions de l'entreprise de la connaissance : "En sciences, l'autosatisfaction est la mort ; l'autosatisfaction personnelle est la mort du savant, l'autosatisfaction collective est la mort de toute recherche". Cette citation est une droite déclaration d'intention se rapportant au raisonnement critique –grâce

à l'analyse et à partir d'une assimilation consistante de la méthode matérialiste dialectique- par lequel Laplace a considéré la compréhension des complexes culturels de la Préhistoire.

Il n'est pas facile d'ordonner la longue vie scientifique de G. Laplace ainsi que ses apports denses à la compréhension de la Culture paléolithique : chercheur théoricien et tourné vers les nombreuses applications à l'étude de collections et de gisements, il fut soucieux d'étendre la connaissance et l'usage de ses systèmes d'analyse et d'interprétation. Il s'est consacré à la recherche d'une façon exigeante et ardente à la fois.



1. LES ASPECTS MARQUANTS D'UN CURRICULUM OFFICIEL

G. Laplace fut un *Maître de recherche* au C.N.R.S. unique en son genre. Il a travaillé pratiquement seul ou "isolé", c'est-à-dire, sans l'aide d'un groupe officiel (avec bâtiment, bibliothèque et laboratoire ; en l'absence d'une équipe conséquente de collaborateurs et de boursiers) qui aurait pu étoffer et institutionnaliser son propre lieu de travail.

Son "laboratoire" ainsi que ses dépôts : des salles prêtées par le Musée régional des Pyrénées Occidentales d'Arudy et sa maison de Coarraze.

Son "équipe" : sa femme, Délia Brusadin, ainsi qu'un ou autre collaborateur/ami plus proche (parmi eux, Geneviève Marsan, Robert Vilain, José Maria Merino, François Lévêque, Michel Livache ou Andoni Saéñz de Buruaga).

Mis à part d'éventuels cours spécialisés à l'Université de Pau, il s'est tenu à l'écart de l'exercice habituel d'un enseignement officiel.

Lorsque l'on évalue globalement son apport à la Préhistoire, c'est la profonde unité de son raisonnement scientifique qui ressort avant tout. Sa réflexion associée à la pratique de terrain, ses capacités d'analyse des matériaux, lui offraient des bases les plus éclatantes pour révéler (interpréter... ou du moins cerner, la connaissance) des processus de Culture.

2. LE TRAVAIL DE TERRAIN : MÉTHODOLOGIE ET APPLICATIONS

Dans l'histoire de la méthodologie inhérente au travail archéologique de terrain, on reconnaît aujourd'hui l'importance du contrôle par des coordonnées cartésiennes, de tout le processus de fouille. Laplace l'a appliqué systématiquement dans ses propres recherches (dès le premier chantier du site azilien de Lurbe, qu'il publia en 1949). Il l'a exposé en détail (avec L. Meroc, dans le *Bulletin de la Société Française de Préhistoire*, en 1991). De nos jours, ce type de contrôle est, moyennant des applications nuancées (pas toujours logiques), le meilleur système de prise en compte topographique de l'entité que constitue un gisement préhistorique. Il s'avère indispensable si l'on veut effectuer une analyse stratigraphique valable.

La liste de ses mises en œuvre, lors de fouilles archéologiques, commence par les collaborations effectuées dès ses premières années de chercheur (à la fin des années 1940) dans les campagnes de fouilles des gisements paléolithiques d'Arcy-

sur-Cure (par A. Leroi-Gourhan), de Montmaurin (par L. Méroc), de Pech de l'Aze (par F. Bordes ; où Laplace introduisit les principes de la planimétrie cartésienne), d'Isturitz-Oxocelhaya (il participa aux fouilles de J.-M. de Barandiaran en 1955-56 dans la galerie Esker de la grotte d'Haristoi ; à cette occasion un niveau Moustérien et un probable Néolithique furent identifiés), et dans diverses prospections effectuées dans les Pyrénées (avec P. Boucher). Il trouva également son application dans les fouilles et prospections qu'il a dirigées tout au long des trois décades suivantes dans des sites très importants du Capsien et des gisements de coquillages du Maghreb (comme Uchtata, Ain Kouka ou Faid Suar II en Tunisie) et, surtout, du Paléolithique et du Mésolithique des Pyrénées (Lurbe, Poeymaii, Gatzania, Bignalats - avec G. Marsan - ou Olha II) ainsi que dans d'autres régions de France (La Rochette en Vienne).

G. Laplace s'est consacré intensément et de façon toute particulière, à la connaissance de la Protohistoire des Pyrénées, par les fouilles et l'étude de sites très importants :

- les fouilles qu'il a dirigées dans l'abri Olha II (Cambo, Labourd) ; avec ses importantes séries du Moustérien, qu'il a découvertes en 1948, puis fouillées tout au long de dix-huit campagnes annuelles qui s'articulèrent sur deux périodes (1947 à 1959 et 1973 à 1977). Il rédigea plusieurs notes d'information (dans *Gallia Préhistoire*, de 1976 et 1978) et conclura pratiquement dans une monographie importante dont les auteurs furent G. Laplace, M. Livache et A. Saénz de Buruaga.

- l'étude de la grotte de Gatzarria (Camou-Cihigue, Soule), fouillée entre 1961 et 1976, dont Laplace a donné de nombreuses présentations (par exemple dans *Quartär*, 1966). Cette étude fut le point de départ de plusieurs diplômes universitaires : de Poitiers par F. Lévêque (Diplôme d'Etudes Supérieures de la Faculté des Sciences, en 1966, portant sur l'étude sédimentologique), par F. Lavaud (Thèse de Spécialité de Géologie, en 1980, portant sur la faune) et de l'Université du Pays Basque à Vitoria par A. Saénz de Buruaga (Thèse de Doctorat, en 1990 : sur l'interprétation chronologique-culturelle du gisement dans son ensemble ; cette thèse donna lieu à une importante monographie, en 1991).

- la série de travaux portant sur la grotte de Poeymalh (Arudy, en Vallée d'Osau), qui s'échelonnèrent sur plusieurs phases à partir de 1948 (le dernier responsable étant M. Livache) : parmi ses révisions, il faut signaler celle que signèrent M. Livache, G. Laplace, J. Evin et G. Pastor (*L'Anthropologie*, 1984).

- ou la vaste étude portant sur la grotte des Abeilles (Montmaurin, Haute-Garonne) qui fut fouillée par R. Cammas. Cette étude coordonnée par G. Laplace, est actuellement sous presse. On y note des contributions spécialisées portant sur

l'industrie lithique (par G. Laplace et A. Saéñz de Buruaga), osseuse (par I. de Barandiaran) ainsi que sur la paléontologie (par J. Altuna).

La connaissance de l'art rupestre paléolithique basque doit à G. Laplace trois apports intéressants. D'un côté, la présentation et l'étude de deux sites dans la forêt des Arbailles (en Soule), avec les grottes de Xaxixiloaga (Aussurucq) et d'Etcheberriko Karbia (Camou-Cihigue), découvertes par P. Boucher en 1950. Laplace les relève sur calque et les étudie immédiatement (elles furent publiées d'abord dans *Ikuska* de Sare, en 1950, puis dans *Gernika-Eusko Jakintza* de Bayonne, en 1952). De l'autre, la découverte d'une nouvelle galerie latérale décorée de peintures, dans le complexe d'Oxocelhaya (Isturitz/Saint-Martin d'Arberoue), en 1955.

Il a consacré également plusieurs prospections et analyses à des monuments de la Préhistoire tardive en vallée d'Ossau : son vaste apport sur les sépultures et les sites funéraires de cet ensemble, au *Colloque International sur la Stèle Discoïdale du Musée Basque de Bayonne* (en 1982), fut de première importance.

3. DE L'ANALYSE DES DONNÉES À LA COMPRÉHENSION DES PROCESSUS

Le système de typologie analytique, ainsi que ses nombreuses applications, proposé et développé par G. Laplace, vise, par une analyse rationnelle, à l'étude de tout ce qui caractérise des objets de pierre taillée issus de la Préhistoire.

Il a décidé de qualifier cette entreprise de systématique ou analytique et ce, dans les quatre tout premier textes qui, au fur et mesure que s'écoulaient les années 1950, inauguraient une ère de dense réflexion. La seconde moitié du siècle passé fut ainsi une période de profonde innovation dans les études sur le leptolithique.

Dans ces textes se déploient, selon un ordre admirable et avec la très enviable disposition didactique de ses publications ainsi que de ses présentations orales, les étapes marquées par sa réflexion qui va progressant et se consolidant. On voit d'abord (en 1954, dans le *Bulletin de la Société Française de Préhistoire*) les possibilités qu'offrent "l'application des méthodes statistiques" à l'étude de pièces lithiques du Mésolithique. Il va rapidement rendre plus précis (dans un autre numéro du même bulletin, en 1956) les principes d'une "typologie statistique" ainsi que son efficacité, dans la détermination des "processus d'évolution de ces complexes de lames et de lamelles". Il sera ensuite expliqué (dans *Quaternaria*, de



1957) le détail de la “typologie analytique” en tant que “nouvelle méthode d’étude de formes et de structures industrielles”. Il sera enfin exposé (dans le *Bulletin de la Société de Recherches Préhistoriques des Eyzies*, en 1960) une proposition de “liste des types primaires et des groupes typologiques”.

En somme, il propose (dans ce texte de 1957) une ethnologie analytique faite pour “caractériser de façon séparée” (lit. *dégager*) les grands *complexes industriels*, afin d’étudier les mécanismes d’évolution interne ainsi que les phénomènes de mutation qui vont permettre de les grouper en familles, permettant d’essayer de préciser les lois de l’évolution des formes et des structures. Il “s’efforce ainsi (dans un autre texte de 1968), d’élaborer une terminologie valable pour toutes les industries en général, indépendamment de leur forme et de leur distribution... en étudiant *les formes et les associations de formes caractéristiques*”.

Cette méthode d’analyse et d’interprétation a été appliquée par lui-même à de nombreuses séries du Paléolithique européen et nord-africain, des séries qui ont l’importance des sites de Riparo Mocchi/Grimaldi, Palidoro, Romanelli, Arene Candide, Willendorf II, Krems Hudstteig, Abeilles, Lannemezan, Barranc Blanc, Afalou bu Rhummel, Sidi Mansur ou l’abri tunisien 402...

De là viennent toutes ses réflexions à la fois lucides et très pénétrantes, concernant par exemple : les familles phylétiques qui permettent d’expliquer les complexes industriels et qui conduisent à la compréhension des centres de leur genèse, asseyant ses hypothèses du *synthétype* avec la dynamique de ses phases (pré-apogéiques, apogéiques et post-apogéiques) qui, après différenciation, produisent divergences/spécialisations, les notions fondamentales sur les homomorphismes (culturels) de base ainsi que sur les cycles (de paysage) ombrothermiques. De là viennent aussi ses riches applications à l’explication du complexe (le *synthétype*) aurignacien, celle des centres (les “foyers”) du solutréen et de son processus de solutréanisation, ou des variantes “régionales” du Tardigravétien, etc.

4. LES ENSEIGNEMENTS DE GEORGES LAPLACE

Il a toujours été un excellent enseignant : transmettant la connaissance très spécialisée, en marge des disciplines académiques conventionnelles.

Ses remarques portant sur la *Géologie quaternaire* ainsi que sur la *Paléontologie stratigraphique*, dans les cours qu’il donnait à la Faculté des Lettres et Sciences

Humaines de l'Université de Pau, constituent une ressource indispensable à tout préhistorien de cette partie de l'Europe.

Ses nombreux textes ont été publiés dans différentes éditions scientifiques et dans des revues françaises (*Colloques Nationaux du C.N.R.S.*, *Gallia Préhistoire*, *L'Anthropologie*, les bulletins de la *Société Française de Préhistoire*, de la *Société des Sciences et Histoire Naturelle* de Toulouse, de la *Société des Etudes et Recherches Préhistoriques*, Les Eyzies, de la *Société de Sciences, Lettres et Arts de Pau*, du *Musée Basque* de Bayonne...), de Tunisie (*Société de Préhistoire et d'Archéologie* de Tébessa), Italiennes (*Bulletino di Paleontologia Italiana*, *Quaternaria de Roma*, *Universita degli Studi di Ferrara*, *Rivista di Scienze Preistoriche de Florence*, *Origini de Roma*), Allemandes (*Quartär* de Erlangen), Espagnoles (*Munibe* de San Sebastian, *Speleon* de Oviedo, *Salvdie* de Zaragoza), etc.

Dans cette vaste production écrite, se détache son œuvre la plus dense en nombre de pages (publiée en 1966 par *L'Ecole Française d'Archéologie de Rome*), où il démontre ses observations sur l'origine et l'évolution des complexes leptolithiques.

La méthodologie dialectique se développe dans trois séries périodiques. Parallèlement aux colloques d'été d'Arudy, est produite la série d'annuaires de *Dialektiké*, *Cahiers de Typologie Analytiques*, édités de 1973 à 1987, à Coarraze, sous la responsabilité de Delia Brusadin. En outre, deux collections différentes ont été consacrées l'une à la collecte des documents de base apportés par la typologie analytique de matériaux (le *Archivio de Tipologia Analitica* publié à Sienne, de 1973 à 1990 par *l'Istituto di Antropologia e Paleontologia umana* de cette Université, coordonné par Paolo Gambassini), l'autre à étendre la réflexion menée sur le système appliqué à l'analyse stratigraphique et à la compréhension de la dialectique des dépôts (la publication *Krei*, édité à Vitoria depuis 1996 sous la responsabilité de Andoni Saéñz de Buruaga).

Il a apporté des nuances lexicales extrêmement raffinées. Son langage très subtil met à profit systématiquement des termes anciens qui auraient souvent été flétris par un usage inapproprié ; ils auraient été normalement remplacés par d'autres, plus à la mode (que Laplace, avec raison, trouve trop génériques, imprécis ou pas exactement pertinents). C'est le cas de "Leptolithique" (à la place de "Paléolithique Supérieur/Epipaléolithique" ou de "Paléomésolithique") ou "Paléontologie stratigraphique" (au lieu du terme générique -tellement vaste et ambigu !- de Préhistoire). Il a défini avec une grande finesse critique, en précisant de façon concrète ses limites chronoculturelles et spatiales, l'Arudien pyrénéen ou le "tardi-

gravetien” des complexes de “l’Epigravetien franco-cantabrique”.

Nous sommes nombreux à admirer, dans son ensemble, sa vaste réflexion (si souvent... année après année, jusqu’à l’ultime de sa vie) où il a déployé (expliquant, avec son autocritique, et offrant de nouvelles perspectives) son système d’approximation à ces formes culturelles.

5. LE LEGS

Son apport à la transmission d’une connaissance très spécialisée, est admirable, il s’inscrit en marge des courants académiques : comme “en liberté”. Etant donné son attitude transcendante au cœur du renouvellement des systèmes de perception en Préhistoire, la question de l’existence d’une “école (ou “système”) de Laplace” n’est pas pertinente, parce que trop simple. C’est une expression qu’il détestait. L’unique compensation étant l’attention de tous ceux qui se sont penchés sur ses textes, qui écoutaient directement ses opinions afin d’en prendre connaissance et d’en discuter, contribuant ainsi à l’enrichissement mutuel de l’analyse.

Il a accueilli pendant une vingtaine d’années de nombreux chercheurs (en principe français, italiens et espagnols) aux séminaires décisifs de typologie analytique (les “colloques”), dans le *Centre de Stratigraphie paléontologique d’Arudy* (assistance estivale continue de 1969 à 1987, avec quelques sessions dans d’autres lieux, comme à Morella). G. Laplace a étendu aussi ses réflexions à différents domaines spécialisés (cycles de conférence/discussion et enseignement des critères d’analyse) qu’il a données avec le plus d’assiduité à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de l’Université de Pau (pendant les années 1970), à la demande de “l’Université Basque” de Bayonne ainsi que dans des séminaires animés des Universités de Rome, Florence, Sienne, Ferrare ou dans celle du Pays Basque (avec ses cours, ici à Vitoria, en 1983, 1985 et 1986).

Ce n’était pas un préhistorien ordinaire. Si on mesure aujourd’hui, en archéologie, les “curricula” ainsi que le succès professionnel, au nombre de prestations et/ou à la première place dans les congrès, ou dans la gestion de programmes interdisciplinaires et coûteux, ou à la manifestation/écho (si souvent déterminée/dosée par chaque intéressé dans son propre marketing !), on voit que Laplace a été l’exception totale. Apparemment pour quelques rares (si rares?), il fut une référence en matière d’éthique et un éternel penseur critique.

Nous garderons de G. Laplace le souvenir d'un homme décidé qui n'a pas cédé aux modes (si communes dans cette époque post-moderne), ni aux pressions médiatiques et institutionnelles. On a dit injustement qu'il n'était pas de commerce facile et qu'il a payé ce péage par un isolement apparent. Une chose est sûre, personne n'a été indifférent à son contact, par son attitude critique, austère, profondément cordiale et exaltée, n'aimant pas du tout le protocole. Il a reconnu parmi ceux qui l'ont aidé le plus dans sa formation d'archéologue, les français éminents, H. Breuil, E. Patte, H.-V. Vallois, et l'italien A. C. Blanc. Nombreux sont ceux qui ont (avons) été influencés par son attitude réfléchie et par sa volonté d'appliquer une perception analytique très précise aux faits (dépôts, éléments de la Culture matérielle et comportements sociaux) de la Préhistoire : ils sont (nous sommes) ses amis, c'est-à-dire ceux qui ont appris de ses opinions et ont pris plaisir à ces nuances qui ont obligé à remettre en question tant d'arguments établis trop facilement parce que commodes. ■

Janvier 2005

(*) Professeur de Préhistoire de l'Université du Pays Basque. Vitoria/Gasteiz.



In memoriam

ALBERT CHABAGNO (1923 – 2004)

JEAN HARITSCHELHAR

Le 21 décembre 2004 nous avons accompagné à sa dernière demeure Albert Chabagno, ancien maire des Aldudes et ancien Syndic de la vallée de Baigorri. C'est une figure du Pays Basque intérieur qui s'est éteinte, pour qui comptait en premier sa famille, ensuite cette vallée de Baigorri qu'il a servie, le Pays Basque enfin, à l'histoire duquel il a contribué par ses recherches érudites.

Issu d'une vieille famille des Aldudes vivant à Choetroenea dans le quartier d'Esnasu, il poursuivit ses études au Petit Séminaire d'Ustaritz jusqu'en première et à Saint-Louis de Bayonne pour la terminale. Inscrit à la Faculté de droit de l'Université de Bordeaux il y obtint la licence et ensuite le doctorat.



Novembre 2004

L'émigration basque vers l'Amérique du Sud (Uruguay, Argentine, Chili en particulier) a commencé vers les années 1830 et nombreux furent les jeunes de la vallée de Baigorri à tenter l'aventure "aux Amériques" comme on a l'habitude de le dire en basque. Le grand-père d'Albert, Jean Chabagno, fut un de ceux-là ; il s'installa en Uruguay et, à force de travail, y acquit une propriété qu'il fit fructifier avant de revenir au pays pour y fonder une famille. C'est de cette propriété, héritier du grand-père par son père Michel Chabagno qu'Albert décida, un jour, de s'occuper et, alors que toutes ses études l'orientaient vers une profession libérale, le départ en Uruguay fit de lui un terrien.

Pendant son séjour en Uruguay il rencontra celle qui allait devenir son épouse, elle-même issue d'une famille mauléonnaise émigrée dans le courant du XIXe siècle. Mariage, fondation d'une famille nombreuse, installation à Anglet. Avec le retour au pays en 1965 le cycle traditionnel des Basques est accompli. Très régulièrement Albert se rendra en Uruguay pour gérer son patrimoine, mais à l'image de son père qui fut maire des Aldudes et Syndic de la vallée de Baigorri, il décida d'entrer dans la vie publique. Successivement conseiller municipal, puis maire des Aldudes, il fut élu syndic de la vallée à la suite des élections municipales de 1971, chacune des huit communes de la vallée y désignant son représentant.

84

Personne n'était mieux préparé qu'Albert Chabagno pour remplir les fonctions de Syndic : ses études de droit, sa parfaite connaissance de l'espagnol, son attachement à la Navarre faisant de lui l'interlocuteur privilégié des autorités navarraises au cours d'une période délicate, celle du changement politique post-franquiste. Il est de notoriété publique qu'Albert Chabagno défendit avec beaucoup de constance et d'habileté les intérêts des éleveurs de la vallée envoyant leurs bêtes pâturer dans la vallée d'Erro à la suite de la marque d'Urepel. Il a pris aussi en compte ces mêmes intérêts des éleveurs en instaurant une politique routière essentiellement orientée vers les lieux de pâturage où les bergers pouvaient se rendre matin et soir, sans perte de temps aucune, améliorant ainsi leurs conditions de vie et de travail.

Non seulement maire des Aldudes et Syndic de la vallée, il fut aussi à mes côtés, dans les années 1970, vice-président du Syndicat intercommunal à vocation multiple (SIVOM) que nous avons créé et qui, entre autres, construisit le C.E.S. public de Baigorri. A cette époque là, j'ai eu l'occasion d'apprécier la sûreté de son jugement, son sens de la réalité, sa précieuse collaboration.

Le pays réel, ce Pays Basque intérieur du XX^e siècle n'était pas seulement l'objet de ses soucis et des ses attentions, le Pays Basque antérieur, celui de l'histoire l'intéressait au suprême degré avec, en parallèle, la généalogie, c'est à dire le parcours des personnes et des familles. C'est ainsi, après avoir quitté les affaires publiques, qu'il se plongea plus particulièrement dans les archives et dans la recherche historique. Il collabora à diverses revues telles que *Ekaina*, *Les Amis de la Vieille Navarre* de Saint-Jean-Pied-de-Port, au sein de laquelle il donna plusieurs conférences, et aussi le *Bulletin du Musée Basque* de Bayonne. Parmi les articles parus dans cette dernière revue figurent :

- "Une dynastie de chirurgiens en vallée de Baigorri : les Dutey", (*Bulletin du Musée Basque* 1990, n° 128, p. 93-100)

- "Relations difficiles entre noblesse et bourgeoisie à Baigorri au XVIII^e siècle", (*Bulletin du Musée Basque* 1992, n° 134, p. 215-220)

- "Patronymes basques ou curiosités onomastiques ou comment modifier son patronyme", (*Bulletin du Musée Basque* 1996, n° 144, p. 99-100).

A la base de ses travaux se trouvent les Archives départementales des Pyrénées-Atlantiques, les Délibérations de la Cour Générale de la vallée de Baigorri, les Registres paroissiaux et registres d'état civil de Saint-Etienne-de-Baigorri, ainsi qu'une collection privée de Baigorri, ce qui prouve le sérieux de ses recherches fondées sur des documents irréfutables.

Tel est le legs qu'Albert Chabagno a laissé dans le *Bulletin du Musée Basque* qui, à son tour, lui dit toute sa gratitude et la renouvelle à toute sa famille. ■



LE CROQUANT DE SAINT-PALAIS (BASSE-NAVARRRE)

Note d'ethnographie pâtissière



FRÉDÉRIC DUHART

Le croquant est une couronne de pâte sablée (environ 24 cm de diamètre pour les grands modèles et 14 cm pour les petits) d'une consistance assez moelleuse. Deux pâtisseries de Saint-Palais le fabriquent actuellement : les maisons Mendivé et Ithurralde. Il fut inventé par la femme d'un boulanger de la rue du Palais de justice dans le second tiers du XX^e siècle. Il s'agissait alors d'un gâteau très sec, d'un véritable croquant présenté sous la forme de petits rectangles ou, déjà, de grandes couronnes. Il y a une trentaine d'années, lorsque les pâtisseries héritèrent de cette recette, des modifications furent apportées pour le rendre plus moelleux : le gâteau actuel était né. Comme le remarque un pâtissier, le croquant est le gâteau "typique" de Saint-Palais, le produit d'une histoire locale. Il constitue même un exemple parfait de véritable spécialité locale, de création gourmande très exactement contextualisée. Inventé et perfectionné par les artisans d'un gros bourg, le croquant est resté un régal confidentiel. Néanmoins, ce gâteau qui n'existait pas à l'âge d'or du gastronomisme (quand Curnonsky et ses disciples sillonnaient les routes de France pour assouvir d'insatiables appétits), remporte de beaux succès auprès des touristes qui visitent Saint-Palais. Gâteau d'ici et souvenir de là-bas, le croquant de Saint-Palais est un marqueur identitaire/identificateur local, un fragment de patrimoine... qui se marie fort bien avec la confiture d'abricot. ■



Informations collectées en août 2005, principalement auprès de la maison Mendivé.



ASSEMBLÉE GÉNÉRALE 2 avril 2005

Après Saint-Jean-Pied-de-Port, Mauléon et Hendaye, la Société des Amis du Musée Basque a poursuivi sa volonté de rayonnement en tenant son Assemblée générale à Saint-Sébastien en présence de Bernard Massé, maire adjoint aux Affaires culturelles de la Ville de Bayonne, fervent partisan des relations transfrontalières.

Le président, Philippe Etchegoyhen, ouvre la séance en remerciant chaleureusement la Ville de Saint-Sébastien pour son accueil et pour avoir mis à notre disposition une superbe salle de réunion, bien équipée, au Centre culturel de Amara.

RAPPORT MORAL

présenté par **Philippe ETCHEGOYHEN, président**

Cette année 2004 s'inscrit dans la continuité des précédentes. Nous sommes restés dans la ligne fixée les années antérieures qu'il est peut-être bon de rappeler.

Notre fonction, statutairement fixée, est de participer au développement et au rayonnement du musée maintenant rouvert depuis 4 ans.

Nos objectifs sont les suivants :

- adapter notre association aux nouvelles conditions de fonctionnement du musée,
- servir d'interface entre le musée et les entités culturelles pour favoriser les interactions et les collaborations,
- clarifier nos relations avec nos divers partenaires par la signature de conventions,
- offrir à nos adhérents des activités diverses, le Bulletin du Musée Basque demeure cependant notre lien essentiel avec eux.

Afin de mieux placer notre activité dans la continuité, je vais présenter à la fois un bilan pour l'année 2004 et nos projets pour 2005 pour chacun de ces points.

Participation au rayonnement et au développement du musée

La gratuité obtenue en 2004 a favorisé cette participation. Le détail sera développé dans le rapport d'activités qui vous sera présenté tout à l'heure mais je voudrais dès maintenant souligner quelques points forts.

Les animations ont été assurées tout au long de l'année écoulée ; nous avons tenu à fêter les 80 ans du Musée Basque et de l'Histoire de Bayonne et les 40 ans du nouveau Bulletin du Musée Basque lors d'une manifestation au cours de laquelle nous avons voulu rendre hommage à celui qui a tant œuvré dans ce domaine, à celui qui fut à la fois un grand directeur du musée et qui reste un pilier de la Société des Amis : je veux bien sûr parler de Jean Haritschelhar. Notre ami Michel Iturria et les chanteurs souletins invités (Pier Pol Berzaitz, Mikel Etxekopar, Mikel Arotze-Zartanxü, Maritxu Behety et Audrey Carrique) y ont participé avec beaucoup d'émotion et de fierté.

La presse, que je tiens à remercier ici pour sa collaboration, a largement rendu compte de cet événement comme elle le fait pour les autres activités de notre association.

Pour mémoire, je voudrais, même s'il s'agit de 2005, évoquer la petite réception organisée en l'honneur de Nestor Basterretxea lors de la remise de la dernière des stèles offertes par le sculpteur au musée. Notre intention est d'ailleurs de le remercier dans quelques temps pour l'ensemble de sa participation à l'enrichissement des collections du musée et nous espérons que la Ville de Bayonne s'associera à nous pour cet événement.

Pour 2005, notre ami Kristian Liet a mis en place des animations en direction du jeune public hors temps scolaire ; le nom de "Sur les pas de Tartaro" a été donné à ces actions menées en collaboration avec le service jeunesse de la Ville de Bayonne et l'équipe de conservation du Musée.

Nous poursuivons dans la même voie et vous avez reçu le programme des animations pour le début de l'année 2005.

Enfin, et c'est un projet important, cette année, nous apportons une aide majeure à la publication du catalogue du musée en prenant à notre charge sa traduction en basque, en espagnol et peut-être en anglais. Que tous nos adhérents qui y participent en soient remerciés. En échange, nous recevrons à titre gratuit un certain nombre d'exemplaires.

Collaborations et conventions

Le paysage culturel a évolué considérablement ; beaucoup de nouveaux acteurs sont apparus depuis quelques années et nous devons tenir compte de cette situation.

La collaboration, naturelle et indispensable, avec la municipalité est déjà sur les rails depuis deux ans et se poursuit normalement. Un dialogue permanent s'est instauré et nous permet de coordonner nos projets.

Nous avons déjà travaillé avec le Conseil général pour mener à bien des opérations communes : animations au Centre d'Education au Patrimoine d'Irissarry, publication du Bulletin du Musée Basque Hors-série Harria eta Herria etc. Nous sommes en train de formaliser cette collaboration par la signature d'une convention qui est en cours d'élaboration. Le texte est à votre disposition à l'entrée de l'AG. Nous voterons tout à l'heure sur la délégation donnée au bureau pour poursuivre la mise en place de cette convention.

Un autre partenaire naturel de la Société des Amis du Musée Basque est bien évidemment l'Institut Culturel Basque. Ce souhait de collaboration, renforcée par les excellentes relations que nous entretenons avec cet organisme, va se concrétiser par un projet commun auquel chacun va apporter sa pierre. En 2006, notre Hors série s'intégrera dans un projet global ambitieux dont Michel Duvert vous parlera tout à l'heure.

Une petite déception cependant dans ce bilan. Le Conseil d'Etat a refusé notre demande de reconnaissance d'utilité publique ; ce n'est cependant que partie remise car les raisons qui ont motivé ce refus ne tiennent pas compte de notre activité depuis que cette demande a été déposée, et notre orientation actuelle va tout à fait dans le sens souhaité par le Conseil d'Etat. Nous avons donc bon espoir que le dossier que nous allons présenter à nouveau va être accepté.

Nous poursuivons notre collaboration avec le service éducatif **Argitu** à la satisfaction des deux parties mais nous sommes inquiets car les moyens mis à la disposition de ce service ont été brutalement diminués car notre amie Mano Curutcharry n'est plus détachée que sur un quart de temps ; c'est d'autant plus regrettable que ce service, dont la nécessité est reconnue par tous, effectue une montée en puissance remarquable.

Gestion de l'association

En 2004, le nombre de membres a diminué : l'association compte 480 membres au lieu de 500. L'année est cependant marquée par une arrivée significative de 40 nouveaux membres, ce qui est encourageant, mais aussi par un nombre important de non renouvellements dont nous ne connaissons pas les raisons. Pour le moment, il est difficile de tirer des leçons claires de cette évolution. Nous verrons dans les années qui viennent.

La participation aux activités est toujours importante ; je voudrais quand même insister à nou-

veau sur la nécessité d'un minimum de discipline. Inscrivez-vous dans les délais, et évitez, dans la mesure du possible, de renoncer au dernier moment à votre participation. La somme qui vous est demandée est calculée au plus juste et toute annulation de dernière minute entraîne une charge pour l'association et un surcroît de travail.

La gratuité de l'entrée au musée, accordée aux membres de la Société des Amis du Musée Basque en 2004 nous incite à développer les animations autour des collections. Nous souhaiterions que tous ceux et celles d'entre vous qui le peuvent viennent nous aider pour leur mise en place ; nous avons besoin d'aide afin que celles et ceux qui les portent à bout de bras ne voient pas leur tâche s'alourdir chaque année. N'hésitez pas à vous faire connaître, toute participation sera la bienvenue.

Le sauvetage de notre stock de publications a enfin pu être effectué au prix de beaucoup d'efforts et de frais. Tout n'a pas été sauvé et nous avons détruit plus de deux tonnes de documents dont une partie, dont nous avons encore besoin, était malheureusement dans un trop mauvais état pour être conservée. Si la situation antérieure avait duré encore quelques temps, c'est tout le stock qui aurait été irrécupérable.

La Ville de Bayonne nous a attribué un local que nous sommes en train d'aménager et qui nous a permis de parer au plus pressé.

Les publications que nous avons conservées ont beaucoup souffert et nous devrions les remettre en état dès que possible mais nous manquons de volontaires pour les essuyer et les protéger. Avis aux amateurs : ce n'est pas un travail difficile mais il demande de la main-d'œuvre et du temps.

Je voudrais ici souligner le travail efficace de toute une équipe et surtout l'aide considérable fournie par un de nos adhérents, Bertrand Delage. Sans lui et son équipe de jeunes, nous n'aurions pas réussi à sauver ces publications. Son aide a été essentielle. Nous l'avons beaucoup sollicité, mais nous n'avons pas d'autre solution. Merci pour tout ce que tu as fait pour nous Bertrand, pour ton efficacité, pour ta disponibilité, ta gentillesse et ta discrétion.

Perspectives d'avenir

La Société des Amis du Musée Basque est toujours une association vivante, active et présente. Michel Duvert l'avait dirigée dans des conditions très difficiles et avait commencé à définir de nouvelles orientations pour tenir compte des évolutions. Nous avons poursuivi dans cette voie mais il reste encore beaucoup à faire.

En 2003, j'avais accepté la présidence de la Société des Amis du Musée Basque pour deux ans. Ne voyant pas de candidature apparaître au sein du Conseil d'Administration, j'ai proposé de rester un an de plus s'il n'y avait pas d'autre candidat, mais cette année sera dans tous les cas la dernière.

Nous verrons donc si une candidature se déclare au sein du Conseil d'Administration que vous allez élire tout à l'heure.

Je vous propose en outre, puisque le nombre de candidatures déclarées n'atteint pas la limite statutaire de 24, de laisser au Conseil d'Administration le soin de coopter des nouveaux membres parmi les candidats qui se déclareraient après cette Assemblée. Ils pourraient s'impliquer dans la vie de l'association et en voir le fonctionnement sans attendre la nouvelle Assemblée générale qui devra bien entendu entériner ces choix.

Notre association est solide et elle a un rôle à jouer dans les années qui viennent. Ce bel outil mérite qu'on s'y intéresse.

RAPPORT D'ACTIVITÉS

**Le Bulletin du Musée Basque
présenté par Michel DUVERT, directeur de la publication**

Notre ami Angelo Brociero n'est plus

Le Comité de rédaction a été très affecté par sa disparition. C'était un ami rare, nous lui sommes tous redevables.

Ce colosse têtue, déterminé, au regard fin et doux, était un homme peu banal. Ayant épousé une basquaise, il s'était retiré à Anglet. Occitan, il avait rédigé une petite étude sur sa langue maternelle, une variante occitane du Piémont ; de même il était très attentif à l'expression gasconne et s'initiait à l'euskara. Possédant une belle collection de *Bulletin du Musée Basque*, il nous avait rejoint très tôt en nous assignant une vaste tâche, celle de confectionner un lexique de mots-clefs ainsi qu'un index de tous les articles composant les bulletins parus à ce jour. Ce travail énorme ne fut qu'en partie réalisé à travers le premier *Hors série* (1999), il en fut l'âme.

Puis la santé de notre ami s'altéra gravement. Ces derniers temps il nous assurait que l'horizon semblait se dégager pour lui et que l'optimisme était de mise. Las !

Dans *Proverbes et chansons*, le génial Antonio Machado dit : "*Fe empirista. Ni somos ni seremos. Todo nuestro vivir es prestado. Nada trajimos nada llevaremos*". De passage, nous ne faisons qu'emprunter. Nous sommes arrivés les mains vides et nous repartirons de même. Entre temps, chacun, à sa manière, aura coloré l'aventure humaine. Angelo fut de ceux qui l'enrichirent plus que de coutume. Il a marqué les membres de notre *Comité de Rédaction* par son incomparable personnalité ; il est devenu cette part de nous-mêmes que nous appelons souvenir.

90

Le bulletin semestriel

Nous maintenons notre ligne éditoriale (voir ce que nous en disions l'an passé) et nous comptons la renforcer par l'arrivée de nouveaux auteurs développant des thèmes originaux, directement liés aux modes de vie et à leur évolution.

De jeunes chercheurs ont été sollicités et ils vont prochainement faire connaître leurs travaux. Les liens avec le Pays basque Sud se renforceront et nous comptons ainsi livrer à nos lecteurs des informations essentielles et de première main, concernant l'avancée de la recherche en anthropologie dans ce coin des Pyrénées.

Le *Bulletin du Musée Basque* continue d'être apprécié par les chercheurs, professionnels ou non. Vous en aurez bientôt pour preuve un article très pointu d'universitaires espagnols, qui sera fort utile pour la recherche.

Nous avons actuellement matière à réaliser les prochains numéros et de nouveaux articles s'annoncent. Tout ceci nous permettra de diversifier chaque livraison.

J'en profite pour remercier nos deux traducteurs habituels qui n'épargnent ni leur peine ni leur talent (vu la difficulté et la diversité des thèmes) : Père Marcel Etchehandy et Xavier Garcia-Larratxe.

Le Hors-série 2006 est sur les rails

Il sera construit autour du thème : *Patrimoine et création*. Il sera conçu et mis en forme avec l'Institut Culturel basque (ICB). Une première réunion a scellé notre accord et a ébauché les contours du projet.

A cette occasion nous tenterons de savoir où nous en sommes dans la dynamique culturelle qui contribue à façonner notre cadre de vie : comment se structure le champ de la création, est-il le fruit de ruptures ou de continuités ? Comment sont-elles définies ? Quelles sont nos références ? Sur quelle(s) trajectoire(s) nous déployons nous ? Quelles ambitions manifestons-nous pour dire le Pays basque ou ce qui se fait en Pays basque ? etc.



*Jacques Blot : La Protohistoire en Pays basque
Journées européennes du Patrimoine, 19/09/04*



*Micheline Viseux : l'exposition Costumes sur papier "à travers les tissus"
Dimanche au musée, 07/11/04*

Vaste sujet. Il faut donc l'asseoir en établissant un certain nombre de concepts fondateurs de notre réflexion. Puis nous allons retenir quelques axes privilégiés. Ils seront développés, mis en forme et diffusés au travers de divers médias, jugés plus appropriés :

- un choix de textes sera publié dans le bulletin,
- un C.D recueillera des témoignages "pris sur le vif",
- des données seront mises sur internet,
- des animations spécifiques se dérouleront autour de la sortie de ce "hors série, hors normes"

Pour notre *Société d'amis*, c'est une première. Cet événement sera plus qu'un simple bulletin, et autre, tout en étant aussi le bulletin classique qui rejoindra ses semblables dans votre bibliothèque. Cette opération soulignera à nouveau avec force, que nous entendons faire rayonner largement le Musée basque et l'asseoir au sein même de la création la plus contemporaine. Par notre Société et par les collaborations qu'elle noue, notre Musée se situe au cœur de l'aventure humaine, dans ce qui ne cesse de nous enrichir dans le partage.

Pour réaliser notre projet, un groupe de travail a été constitué. Il est responsable de la bonne conduite de l'opération. Il est composé du Comité de rédaction du bulletin, de membres de l'ICB auxquels s'adjoindront des adhérents intéressés par cette aventure.

Animations dans et hors Musée présenté par Kristian LIET, secrétaire général

Bilan 2004 - dans le Musée

1 - Dimanche au Musée

- 1er février : "Le xare, un instrument populaire basque pour aimer et faire aimer la pelote basque" par Jacques Saldubehere
- 7 mars : "A propos des femmes...", quatre œuvres choisies et commentées par Pauline Scotta et deux contes interprétés par Jaumeta Beauzetie
- 4 avril : "Gustave Colin et le Pays basque", coup de cœur de Robert Poulou
- 6 juin : "Dernières acquisitions et nouvelles présentations" par le conservateur, Olivier Ribeton
- 7 novembre : "La protohistoire en Pays basque" par Jacques Blot
- 5 décembre : conférence-débat "Une écrivaine en Pays basque, Toti Martinez de Lezea"

2 - Exposition temporaire, "Costumes sur papier", trois visites thématiques

- 7 novembre : "à travers les tissus" par Micheline Viseux (premier dimanche du mois, entrée gratuite au musée, visite pour tous)
- 11 décembre : "à travers la gravure" par Olivier Ribeton (visite réservée aux membres de l'association)
- 8 janvier 2005 : "à travers les coiffes..." par Marie-Claude Berger (visite pour tous, entrée payante au musée)

3 - Journées nationales

- 2 mai : Printemps des Musées, interventions de Jacques Battesti organisées par le musée, présence de l'association par un stand à l'accueil
- 19 septembre : Journées européennes du Patrimoine, thème 2004 "Patrimoine, sciences et techniques", interventions dans le musée de Jakes Casaubon (présentation de la salle de la pelote), Frédéric Duhart (promenade dans les collections : le chocolat en Pays basque) et Jean-Jacques Taillentou (Projets de dérivation de l'Adour dans la salle de la navigation)

4 - 80 ans du Bulletin du Musée Basque (également 80 ans du musée, aucune manifestation organisée par la Ville de Bayonne)

- 4 décembre : hommage à Jean Haritschelhar avec remise d'un dessin de Michel Iturria puis parcours musical à travers le musée avec Pier Pol Berzaitz, Mixel Etchecopar, Mixel Arotce, Maritxu Behety et Audrey Carrique



*80 ans du bulletin et du musée, 04/12/04
Jean Haritschelhar, Philippe Etchegoyhen, Michel Duvert, Michel Iturria*



*80 ans du bulletin et du musée, 04/12/04
Jean Haritschelhar, Michel Iturria, Philippe Etchegoyhen*

Bilan 2004 - hors du Musée

1 - *Bulletin du Musée Basque*

- N°162 en avril, N°163 en septembre

2 - *Sorties*

- 26 juin : Arnaga, la maison avec Odile Contamin, les jardins avec Pantxo Azarete
- 27 mars : camp de Gurs et l'Hôpital Saint-Blaise
- 11 septembre : chantier de la cathédrale de Vitoria et musée ethnographique de Orozco

3 - *Salons*

- 12 avril : stand au Biltzar de Sare
- 25 et 26 novembre : stand avec Lauburu au salon du livre de Pau

4 - *Liens avec "associations amies"*

- participation aux Assemblées générales : ICB, Eusko Ikaskuntza, Amis d'Abbadia, Lauburu, Amis Vieille Navarre, Orgue en Baigorri, Amis d'Arnaga...
- 19 juin : présentation du livre de Lauburu, à Mattin Megadenda, *Les stèles discoïdales et l'art funéraire basque* avec Michel Duvert, Père Marcel Etchehandy, Yon Etcheverry-Ainchart, Claude Labat
- 25 juin : conférence de Michel Duvert sur les faceries à Eusko Ikaskuntza
- 9 juillet : Grottes de Sare, conférence de Michel Duvert sur Barandiaran
- 25 juillet : sortie pour assister à la Pastorale de Mauléon, en partenariat avec les Amis d'Arnaga et les Amis du Musée de Guéthary

Projets 2005 - dans le Musée

1 - *Dimanche au Musée* (pas nécessairement le 1^{er} dimanche du mois)

- janvier : Marie-Claude Berger, autour de l'exposition temporaire *Costumes sur papier*
- mars : Thierry Truffaut, autour de l'exposition temporaire sur les photographies de carnivals
- avril : Jacques Saldubehere et trois artisans de la pelote basque et ses instruments
- mai : Frédéric Duhart autour de l'exposition temporaire sur le chocolat
- autres pistes : des conteurs, les Amis de St Jacques, les instruments de musique, le 400^e anniversaire du Quixote, les Russes à Irun au XVIII^e...

2 - *Sur les pas de Tartaro*, Kristian Liet organise avec la Ville de Bayonne un atelier à destination des jeunes de 7-13 ans, chaque 3^{ème} mercredi du mois (thèmes : le carnaval, le chocolat, la pelote, les corsaires mais aussi les réserves du musée)

3 - *Journées spéciales, nationales*

- en mai : Le Printemps des Musées est remplacé par La Nuit des Musées
- en septembre : Journées européennes du Patrimoine (La Société des Amis du Musée Basque participera suivant la demande du musée, les thèmes 2005 ne sont pas encore connus).

Projets 2005 - hors du Musée

1 - *Bulletin du Musée Basque*

- N°164 en janvier, N°165 en mai, N°166 en décembre
- mise en route du projet de Hors série pour publication en 2006

2 - *Sorties*

- février : Bilbao, l'Euskalzaïndia avec Jean Haritschelhar et le Musée basque avec sa directrice Amaia Basterrechea
- avril : la montagne d'Ainhoa, avec Michel Duvert et Panpi Olaizola
- mai : Aralar et sa légende, avec Claude Labat
- juin : le pastoralisme en Soule, avec Philippe Etchegoyhen
- juillet : la Pastorale à Licq-Atherey
- octobre : village du Baztan

3 - *Salons* : pas de stand au Biltzar de Sare et au salon de Pau, reporté en 2006... sortie du Hors série, du catalogue du musée...



*80 ans du bulletin et du musée, 04/12/04
Mikel Etxekopar*

RAPPORT FINANCIER

en l'absence de Denis DEDIEU, trésorier, excusé, son intervention a été présentée par Philippe ETCHEGOYHEN, président

Le compte de Résultat de la Société des Amis du Musée Basque fait ressortir un bénéfice, pour l'année 2004, de 2 295,86 € (compte de Résultat au 31 décembre 2004).

Le redressement par rapport à l'année précédente (perte de 15 564,13 €) est spectaculaire mais il s'explique par les éléments suivants :

- la double subvention du Conseil Général (6 000 € de 2003 et 2 500 € pour 2004) nous a permis de pouvoir éditer 3 bulletins dans l'année afin de rattraper notre retard sans conséquences pour nos finances ;
- dans le même temps, nous avons maintenu les abonnements et les ventes de bulletins à un niveau satisfaisant (13 300 €) ;
- les sorties et les animations, sans atteindre encore l'équilibre, ont été mieux gérées que l'an passé.

COMPTES DE RÉSULTAT PRÉVISIONNEL au 31 décembre 2005					
CHARGES	2005	2004	PRODUITS	2005	2004
Edition du bulletin	6 000,00 €	8 686,28 €	Adhésions et abonnements	12 000,00 €	11 764,35 €
Frais d'expédition bulletins	1 800,00 €	2 749,52 €	Ventes de bulletins et d'ouvrages	1 600,00 €	1 609,67 €
Cartes d'adhérents	300,00 €	0,00 €			
BULLETINS	8 100,00 €	11 435,80 €	BULLETINS	13 600,00 €	13 374,02 €
Edition Hors série 2003	0,00 €	0,00 €	Ventes Hors Série 2001	100,00 €	447,61 €
Frais d'expédition Hors série	0,00 €	105,86 €	Ventes Hors Série 2003	1 000,00 €	581,79 €
HORS SÉRIE	0,00 €	105,86 €	HORS SÉRIE	1 100,00 €	1 029,40 €
Frais de personnel	20 020,00 €	18 200,40 €	Transfert de charges (CNASEA)	12 600,00 €	12 420,15 €
URSSAF	20,00 €	18,24 €			
Provision ASSEDIC	860,00 €	791,76 €			
Caisses de retraite	1 550,00 €	1 454,64 €			
SALAIRES	22 450,00 €	20 465,04 €	SALAIRES	12 600,00 €	12 420,15 €
Sorties	4 000,00 €	3 780,89 €	Sorties	4 000,00 €	3 503,00 €
Animations	600,00 €	787,95 €	Animations	250,00 €	245,00 €
ANIMATIONS	4 600,00 €	4 568,84 €	ANIMATIONS	4 250,00 €	3 748,00 €
Cotisations diverses	420,00 €	411,39 €	Subvention Ville Bayonne	3 811,00 €	3 811,00 €
Frais réception	150,00 €	148,96 €	Subvention Conseil Général	4 500,00 €	8 500,00 €
Fournitures d'entretien	50,00 €	28,69 €	Subvention Les Aldudes	16,00 €	16,00 €
Fournitures administratives	600,00 €	492,84 €	Revenus des placements	220,00 €	183,80 €
Frais d'assurance	180,00 €	171,96 €	Dons	2 600,00 €	2 604,86 €
Photocopies et abonnements	650,00 €	546,54 €	Divers	50,00 €	51,11 €
Cadeaux	200,00 €	0,00 €			
Locations	280,00 €	258,78 €			
Frais de télécommunications	650,00 €	601,72 €			
Frais déplacements	2 600,00 €	2 604,86 €			
Dotations aux amortissements	800,00 €	1 457,98 €			
Divers	150,00 €	143,22 €			
CHARGES DIVERSES	6 730,00 €	6 866,94 €	PRODUITS DIVERS	11 197,00 €	15 166,77 €
TOTAL	41 880,00 €	43 442,48 €	TOTAL	42 747,00 €	45 738,34 €
BÉNÉFICE au 31 décembre 2004 : 2 295,86 €			BÉNÉFICE au 31 décembre 2005 : 867,00 €		

Perspectives

L'année 2005 devrait être plus facile pour les finances de l'association puisque nous n'aurons que deux bulletins à éditer. Toutefois, il faut profiter de cette année plus calme afin de bien préparer le Hors série 2006 tant au niveau de notre autofinancement que des subventions publiques et privées. Mais de tout cela mes charmants collègues et amis vous ont déjà abondamment entretenu.

COMPTÉ DE RÉSULTAT au 31 décembre 2004 (en €uros)					
CHARGES	2004	2003	PRODUITS	2004	2003
Edition du bulletin	8 686,28	7 564,49	Adhésions et abonnements	11 764,35	11 460,84
Frais d'expédition bulletins	2 749,52	2 295,05	Ventes de bulletins et d'ouvrages	1 609,67	1 562,62
Cartes d'adhérents	0,00	330,00			
BULLETINS	11 435,80	10 189,54	BULLETINS	13 374,02	13 023,46
Edition Hors série 2003	0,00	12 100,85	Ventes Hors Série 2001	447,61	1 425,85
Frais d'expédition Hors série	105,86	590,10	Ventes Hors Série 2003	581,79	317,12
HORS SÉRIE	105,86	12 690,95	HORS SÉRIE	1 029,40	1 742,97
Frais de personnel	18 200,40	16 622,90	Transfert de charges (CNASEA)	12 420,15	12 677,84
URSSAF	18,24	16,66			
Caisses de retraite	1 454,64	1 392,69			
Provision ASSEDIC	791,76	723,12			
SALAIRES	20 465,04	18 755,37	SALAIRES	12 420,15	12 677,84
Sorties	3 780,89	6 744,36	Sorties	3 503,00	5 774,00
Animations	787,95	2 032,31	Animations	245,00	0,00
ANIMATIONS	4 568,84	8 776,67	ANIMATIONS	3 748,00	5 774,00
Cotisations diverses	411,39	367,49	Subvention Ville Bayonne	3 811,00	3 811,00
Frais réception	148,96	330,74	Subvention Conseil Général	8 500,00	0,00
Fournitures d'entretien	28,69	42,17	Subvention Les Aldudes	16,00	16,00
Fournitures administratives	492,84	1 018,11	Revenus des placements	183,80	219,23
Frais d'assurance	171,96	166,91	Dons	2 604,86	1 500,00
Photocopies et abonnements	546,54	364,03	Divers	51,11	126,72
Cadeaux	0,00	402,76			
Locations (parking mairie)	258,78	0,00			
Frais de télécommunications	601,72	560,96			
Frais de déplacements bénévoles	2 604,86	0,00			
Dotations aux amortissements	1 457,98	642,92			
Divers	143,22	146,73			
CHARGES DIVERSES	6 866,94	4 042,82	PRODUITS DIVERS	15 166,77	5 672,95
TOTAL	43 442,48	54 455,35	TOTAL	45 738,34	38 891,22
PERTE 2003 : 15 564,13		BÉNÉFICE au 31 décembre 2004 : 2 295,86 €			

LE MOT DU CONSERVATEUR, Olivier RIBETON

Une Assemblée générale de la Société des Amis se tenant à Saint-Sébastien est une manière de rappeler les liens anciens qui unissent le Musée Basque de Bayonne et le Musée San Telmo de Donostia. Leurs directeurs respectifs, William Boissel et José Aguirre, agissent dans les années 20, l'un pour meubler la maison Dagourette à Bayonne, l'autre pour opérer le transfert des collections du musée municipal de Saint-Sébastien vers l'ancien couvent San Telmo. Aguirre donne un historique de son musée dans le numéro spécial du Bulletin du Musée Basque, publié en 1932 à l'occasion du dixième anniversaire de la création du musée de Bayonne.

En 2004, le Musée Basque a reçu, grâce à l'action des Amis, les dons d'une stèle de Nestor Basterretxea, des souvenirs de la *Real Sociedad de los Amigos del Pais* par la famille de Uria. Xavier Garcia Larratxe a réalisé gracieusement la traduction en français du catalogue *Janzkiak paperean/Costumes sur papier*. En 2005, la Société des Amis offrira les traductions en euskara et espagnol du catalogue du musée en préparation, financé par la DRAC Aquitaine et la Ville de Bayonne. A cette occasion, la Banque numérique du savoir aquitain mettra en ligne 4000 objets du musée. Déjà la base Joconde des musées de France propose 80 objets concernant la pêche, le mobilier, la statuaire et la pelote basques.

En 2004 plusieurs expositions ont été organisées : les peintres Pier (printemps), Alexandre Roubtsoff (été), Gonzalès de La Peña (la "sorcellerie en Labourd" à l'occasion des Nouveaux Entrepreneurs de Bayonne à l'automne) ; une très importante exposition de photographies du Docteur Thomas sur la vie des pêcheurs de Saint-Pierre-et-Miquelon au début du XXe siècle a lieu en ce début d'année 2005.

Elle sera suivie des expositions de photographies de Francis Blaise sur le carnaval en Navarre, d'Anne Rearik sur le quotidien des Basques contemporains. L'été verra un hommage rendu à Pierre Mallet, ancien directeur de l'Ecole de dessin de Bayonne.

Une exposition des dessins du Bayonne 1900 par André Grimard, prévue initialement à l'automne 2005 a été reportée. De nombreux croquis et aquarelles de Grimard décrivent au quotidien les travaux de démolition du Réduit au début du siècle. En conséquence, l'exposition était programmée pour la date encore non fixée de l'inauguration de l'échauguette, aujourd'hui en cours de reconstruction sur la place du Réduit (*note : l'exposition Grimard a été remplacée par l'exposition Affiches du Pays Basque, début XXe siècle, dans les collections du Musée Basque*).

Nous préparons deux grandes expositions en collaboration avec des musées d'Euzkadi :

- En 2006, avec le musée Zumalakarregi à Ormaiztegui et la Diputacion de Guipuzcoa, une exposition sur un thème inédit : **"Los amigos de la frontera, le Pays Basque français dans l'aventure carliste"** qui sera présentée à la Maison Dagourette au printemps et à l'été, et au Centre Koldo Mitxelena à l'automne. A cette occasion un catalogue trilingue sera publié. La Diputacion de Guipuzcoa finance la moitié du budget.

- En 2007, avec le Musée d'archéologie, d'ethnographie et d'histoire de Bilbao, une exposition sera montée sur le thème de **la céramique XVIIIe et XIXe des bassins de l'Adour et du Nervion**. Il s'agira de la deuxième exposition transfrontalière organisée avec le Musée de Bilbao à la suite des "Costumes sur papier".

Signalons le dépôt au Musée Basque, par le Musée des Beaux-Arts d'Angers de la peinture originale de Perico Ribera (1867-1949) : "Danse nationale ou le fandango", présentée au Salon de 1900 ; et par le Musée des Beaux-Arts de Dunkerque de la peinture "Intérieur navarrais" par Alexandre Guillemin (1817-1880). La veuve du peintre Rodolphe Caillaux (1904-1989) a offert au Musée une grande peinture sur un thème tauromachique (la mort du torero !) et la famille Mauhorat de

Bayonne des épées et documents carlistes, et un drapeau de régiment de la guerre 1914-1918.

Nos budgets d'acquisition sont souvent infimes. Mais aujourd'hui nous avons une très bonne nouvelle que le Docteur Bernard Massé nous confirme : la Ville de Bayonne se porte acquéreur pour notre musée d'une peinture du peintre bordelais Albert Marquet (1875-1947) représentant le quai Bergeret à Bayonne en 1924, montrant une vue inhabituelle vers l'aval, prise du quatrième étage de l'hôtel Loustau, avec les usines Izarra, aujourd'hui disparues, et le pont de chemin de fer.

ARGITU, LE SERVICE ÉDUCATIF DU MUSÉE

présenté par Jacques BATTESTI, attaché de conservation, responsable scientifique du service

Une équipe d'animateurs enthousiastes et exigeants au service de la médiation des collections

Argitu sur le plan pratique

Année scolaire 2004-2005 : un fonctionnement maintenu avec le renforcement du rôle de l'équipe d'animation

1 - La rentrée 2004

- mouvementée nécessitant une réorganisation interne :
 - la transformation du détachement en mi-temps de Mano Curutcharry, responsable pédagogique
 - départ de deux animateurs (dont la seule bascopphone)
 - départ de la personne qui assurait le secrétariat d'Argitu.
- parallèlement : extension du principe de l'opération Carnet de Route (aux établissements privés), qui laisse prévoir encore plus de sollicitations que l'an dernier de la part des établissements bayonnais.

2 - Une évolution positive en cours d'année

Malgré ces difficultés, l'année 2004-2005 se caractérise par :

- un renforcement de l'équipe d'animation : les vacataires, pérennisation du système mis en place fin 2003 et construction progressive d'une véritable équipe d'animation.
- un bilan largement positif au 31 Mars 2005 : déjà 25 classes et au moins une dizaine déjà programmées pour la fin de l'année, montre que l'offre ne s'est pas réduite en 2004-2005 par rapport à l'année précédente (39 classes) malgré les difficultés du début de l'année.

Toutefois :

- l'équilibre établi à partir de la rentrée 2004 atteint actuellement un seuil limite, le service éducatif fonctionnant au maximum de ses capacités d'accueil. Il n'est pas possible de recevoir plus de classes, malgré le dynamisme de l'équipe d'animation, eu égard à la disponibilité réduite de l'équipe d'encadrement.
- en effet, comment fonctionne en pratique le service éducatif ? Animation n'est que la partie "émergée de l'iceberg", la fin d'un projet qui aura nécessité de longues heures de rencontre et de préparation en amont : présentation rapide de la mise en place d'un projet culturel.

Argitu dans sa dimension éducative

Le développement de l'offre pédagogique :

- renforcement du partenariat avec les archives.

VIE DE LA SOCIÉTÉ

- pour des thèmes spécifiques liés à l'histoire de la ville, le début d'une nouvelle expérience très positive d'offre pédagogique triple : archives, musée et visite de terrain.
- la création de nouveaux modules pédagogiques (le Second Empire, la stèle au musée, le château de Marracq, ateliers destinés aux maternelles).
- le rôle éducatif d'Argitu auprès des enseignants.

En conclusion, vœux pour l'année à venir :

- souhait d'un retour à un temps complet pour la responsable pédagogique qui, n'ayant pas réduit pour autant son investissement dans le fonctionnement du service, est confrontée à des conditions de travail particulièrement lourdes.
- nécessité de retrouver une animatrice ou un animateur bascophone pour que le service éducatif puisse répondre à des demandes venant d'ikastola ou de classes bilingues.
- enfin, il serait intéressant de pouvoir proposer une offre pédagogique liée aux expositions scientifiques qui auront lieu l'année prochaine au Musée Basque, comme celle sur le carlisme, d'en proposer une lecture destinée aux scolaires.

ÉLECTION DU TIERS SORTANT

Parmi les membres sortant, Jacques Delpech, André Domblides, Philippe Etchegoyhen, Xavier d'Iribarne, Claude Labat, Kristian Liet et Anne Oukhemanou ont renouvelé leur candidature au Conseil d'Administration, Jean Fagoaga ne s'est pas représenté. Tous les membres ayant soumis leur candidature au vote des membres présents (pouvoirs compris) ont été élus.

Le nouveau Conseil d'Administration se compose des membres suivants :

Pollo ALTHABEGOITY
Emmanuel ARRETZ
Suzanne BEAURY
Véronique CAPLIER
Odile CONTAMIN
Mano CURUTCHARRY
Denis DEDIEU
Bertrand DELAGE
Jacques DELPECH
André DOMBLIDES
Michel DUVERT
Philippe ETCHEGOYHEN
Marcel ETCHEHANDY
Jean HARITSCHELHAR
Xavier d'IRIBARNE
Claude LABAT
Kristian LIET
Anne OUKHEMANOU
Olivier RIBETON
Etienne ROUSSEAU-PLOTTO
Jacques SAINT-MARTIN

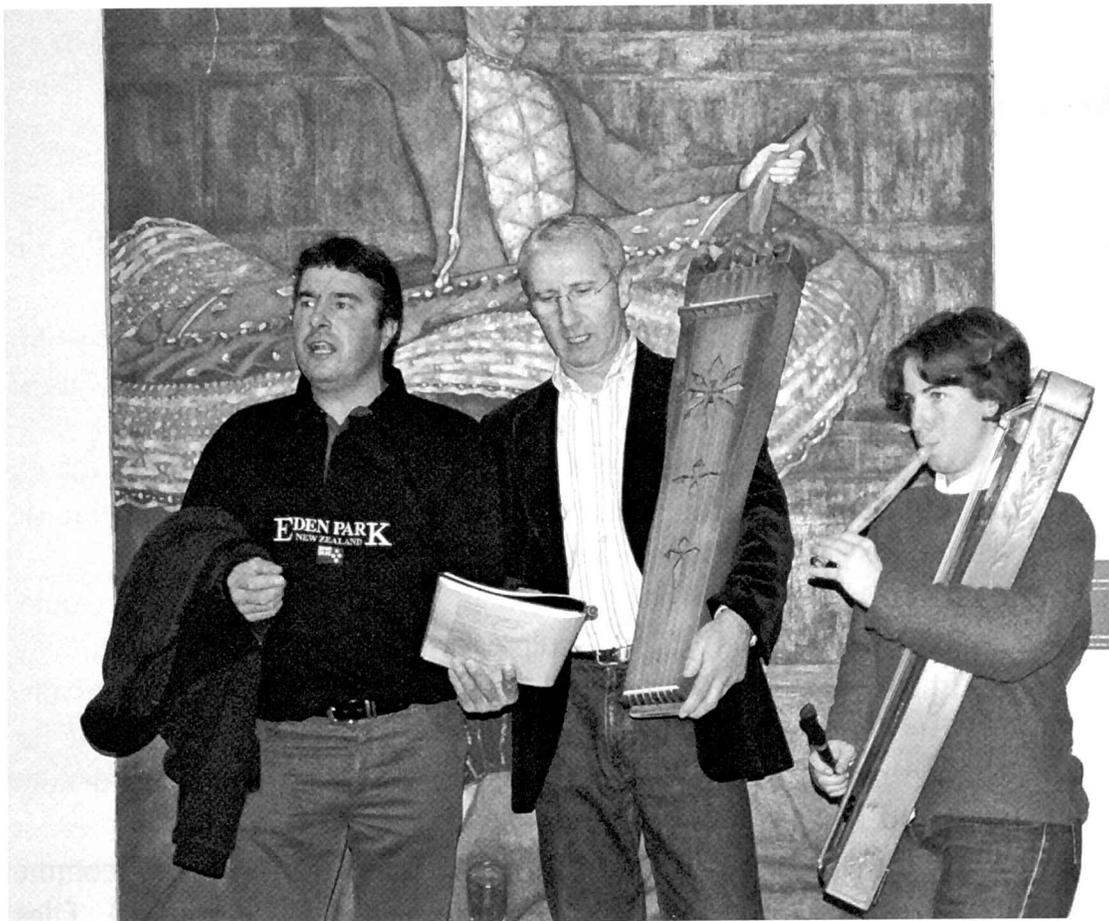
L'Assemblée générale est clôturée par le vote d'un texte, projet de convention de partenariat culturel entre le Conseil Général des Pyrénées Atlantiques et la Société des Amis du Musée Basque (voir texte en annexe). Enfin, le président Philippe Etchegoyhen a invité Bernard Massé à conclure cette réunion. L'Adjoint à la culture s'est félicité des bonnes relations entre la SAMB et la municipalité bayonnaise ; il a pris bonne note de la santé financière de l'association, a souligné la qualité des

animations proposées et a rappelé les donations faites au musée via la SAMB (en particulier les œuvres de Nestor Basterretxea). Il a terminé son intervention en rappelant les liens qui unissent le Gouvernement d'Euskadi et la Ville de Bayonne dans le domaine culturel et a émis le souhait de les voir se développer.

Après un repas fort convivial pris, grâce à Jacques Saint-Martin, dans la célèbre "Sociedad" de Saint-Sébastien, "Cofradia vasca de gastronomia", l'après-midi a permis de découvrir ou re-découvrir le très riche Musée SanTelmo sous la conduite enthousiaste et volubile d'une des membres de la Société des Amis du Musée de San Telmo. ■

Lors de la séance du samedi 9 avril 2005, le Conseil d'Administration a élu les membres du Bureau :

- Président Philippe ETCHEGOYHEN
- Directeur de la publication Michel DUVERT
- Vice-président. Bertrand DELAGE
- Secrétaire général Kristian LIET
- Secrétaire adjointe Suzanne BEAURY
- Trésorier Denis DEDIEU
- Trésorier adjoint Pollo ALTHABEGOITY



*80 ans du bulletin et du musée, 04/12/04
Mikel Arotze-Zartanxü, Pier Pol Berzaitz, Joana Etchegoin*



Planche 1 - Art roman et art domestique

La collégiale romane Saint-Barthélemy domine la bastide landaise de Pimbo (Tursan). Elle possède un remarquable portail. Sur sa voussure centrale alternent d'étranges disques en relief. Dans la *Gasconne romane* (ed. Zodiaque), l'abbé Cabanot note que l'on y "sent encore la main d'un tailleur de pierre local qui a tenté avec beaucoup d'inexpérience de rester fidèle aux traditions décoratives d'un passé déjà lointain". Peut-on préciser ce caractère "local" ?

Il existe en Garazi un ensemble de stèles discoïdales originales, qui présentent autant de *variantes* de l'un des thèmes figurant sur ces disques. Je montre deux d'entre elles ainsi que leur aire de distribution par village. Quant à l'autre thème, il court de la Navarre montagnarde jusqu'à Briscous où Louis Colas le dessina.

Ces thèmes sont fort anciens ; le Moyen-Âge les a réactivés (cf. les modillons d'église, les méreaux, etc. ;) mais rarement furent-ils mis à l'honneur à ce point. N'avons-nous pas ici un moment d'art *Vascon*, un art que la charpenterie ancienne reflète puissamment (cf. *Bulletin du Musée Basque Hors série* 2001) ?

Planche 2 - Morts par accident

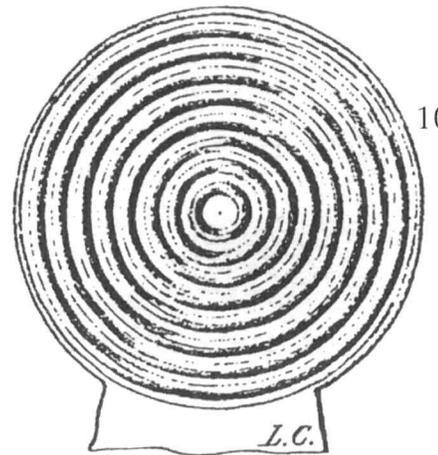
Destinées à commémorer des morts violentes ou par accident, des stèles discoïdales ou des croix sont placées en dehors des cimetières. On en trouve dans des prairies (pour des gens morts frappés par la foudre), en bordure de chemins, etc. Ces monuments sont souvent mal connus, en voici deux :

1 - cette discoïdale se trouve aux confins du Pays de Lantabat et de l'Ostibarret, en pleine lande, au lieu dit Babatxerreka. Elle vient d'être découverte à l'occasion d'un brûlis (*par la maison Harribeltza, Behaune, 2004*). Solidement fichée en terre, cette pierre de 13 cm d'épaisseur est grossièrement taillée ; son diamètre est de 25,5 cm, le col est de 13 cm. Elle porte une simple croix gravée. Son état de conservation fait qu'elle ne semble pas remonter en deçà du XIX^e siècle.

2 - la seconde est étrange, son âge est incertain. Elle se trouve en Haute-Soule. C'est un simple galet de torrent en partie sculpté, en partie gravé, d'une trentaine de centimètres. Trouvée au bord du gave, elle fut remontée au cimetière par des villageois, afin que le souvenir "reste parmi les autres personnes du village". Elle fut scellée et répertoriée par *l'association Lauburu*. Personne ne se souvient du nom du (ou de la) disparu(e).

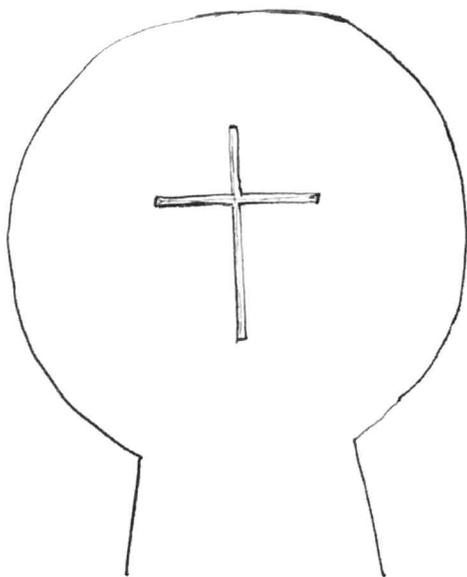
Liées au monde chrétien, ces deux pierres sont parfaitement anonymes, comme le sont encore beaucoup de monuments traditionnels d'*etxe* (maison). Elles commémorent un événement : la mort.

Ce sont des *hil-harri* (pierre de mort) au sens premier du terme. ■



103

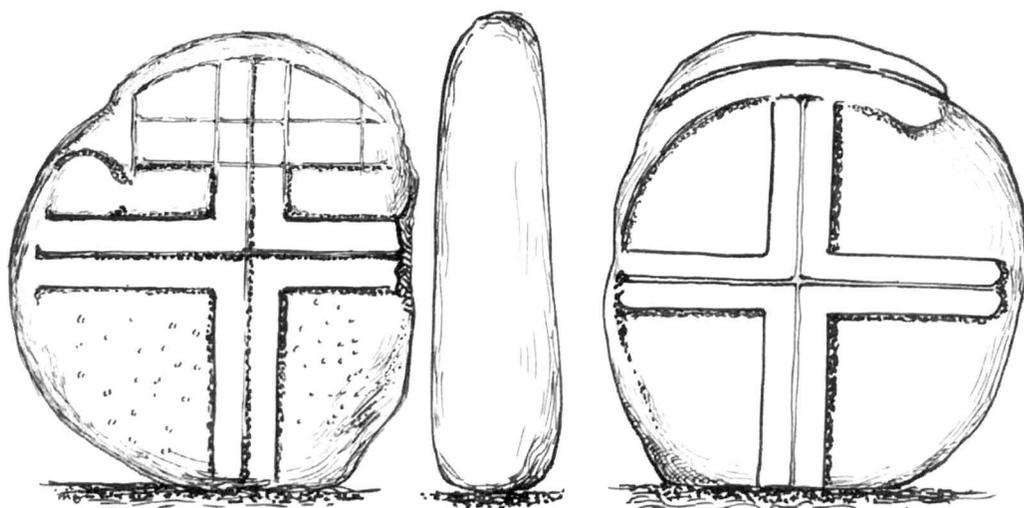




1



102 — 104



2

Planche 2

SOCIÉTÉ DES AMIS DU MUSÉE BASQUE

Adhésion et abonnement

Tarifs *France*

1. tarif réduit (étudiant ou chômeur) 11 €
 2. tarif individuel 33 €
 3. tarif duo (2 personnes à la même adresse) 42 €
 4. membre bienfaiteur à partir de 50 €
- Tarif *étranger* 36 €

Izenemaitea eta harpidetza

Salneurriak *Frantzia*

1. Salneurri murriztua (ixtudianta ala langabetua) 11 €
2. Bakarkako salneurria 33 €
3. Binakako salneurria (ber-helbideko bi kide) 42 €
4. Ongiegile-kidea 50 €tik goiti
kanporako salneurria 36 €



1334994

SOMMAIRE

- 3 LES CASTORS BAYONNAIS OU
L'AUTOCONSTRUCTION COMME SOLUTION
À LA CRISE DU LOGEMENT
- Julie Boustingorry -
- 19 "UN LION CHEF DE MILLE BREBIS" LA FAMILLE
SORHAINDO À BAYONNE À LA FIN DU XVI^e SIÈCLE
- Vincent Hiribarren -
- 35 UNE PEGARRA DÉPOSÉE AU MUSÉE BASQUE
- Jacques Battesti -
- 37 OLLAR JAN : "LE FESTIN DU COQ" CONTRIBUTION
À L'ÉTUDE DES JEUX ET TRADITIONS UTILISANT DES
VOLAILLES
- Thierry Truffaut -
- 67 COMPTE RENDU DE LECTURE
- Michel Duvert -
- 74 HARPE DE VENT
- Michel Duvert -
- 75 *IN MEMORIAM*
GEORGES LAPLACE, PRÉHISTORIEN
- Ignacio Barandiaran -
- 83 *IN MEMORIAM*
ALBERT CHABAGNO (1923-2004)
- Jean Haritschelhar -
- 86 LE CROQUANT DE SAINT-PALAIS
- Frédéric Duhart -
- 87 ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
- 102 IKUSGAIA
- Michel Duvert -

ISSN 11488395



9 771148 83